

Jean-Paul Damaggio

Moissac, carrefour culturel
exceptionnel (1880-1930)
Tome 1

Introduction

Camille Delthil et son buste (1834–1902)

Emile Dario et le Collège de Moissac

Ernest Cabadé (1841-1917)

Ernest Foissac (1861-1929)

Jules Momméja (1854-1928)

Fernand Ices (1856-1888)

Jean-Pierre Manau (1822-1908)

Jean Izoulet (1854-1929)

Fortunat Strowski (1866-1952)

Firmin Bouisset (1859-1925)

François Rigal (1861-1938)

Raymond de La Tailhède (1867-1938)

Jules Tellier (1863-1889)

Georges d'Esparbès (1863-1944)

Albert Bazailles (1867-1924)

Paul de Beaurepaire-Froment (1872-1914)

André Abbal (1872-1953)

Armand Viré (1869-1951)

Louis Gardes (1874-1943)

Louis Gervais Boursiac (1908 -?)

Edmond Campagnac (1880-1948)

Léon Cladel et son buste (1835-1892)

Analyse

Sources

Les œuvres des personnages évoqués

Moissac 5 janvier 1901 :

Au vingtième siècle

A Judith Cladel

Que portes-tu siècle nouveau ?
Est-ce une torche, est-ce un flambeau ?
Es-tu l'incendie ou l'aurore ?
Viendras-tu mettre dans nos cœurs
Plus d'amour et moins de rancœurs,
Dans nos fronts un grain d'ellébore ?

Celui qui rentre dans le rang
S'est repus de chair et de sang,
Car l'homme y fut un loup pour l'homme.
A ton tour, seras-tu cruel ?
Ou plus doux et plus fraternel ?
Vaudras-tu mieux qu'un autre, en somme ?

Ah ! que de longs espoirs détruits
Et que de beaux rêves enfuis
Depuis que l'humanité marche,
Tournant dans le cercle des jours,
Comptant sur le divin secours
De la messagère de l'Arche !

La colombe au rameau fleuri,
Qui n'a point encore atterri
Pour apporter la paix au monde
Et donner le bien-être aussi
A ce menu peuple transi
Qui vit sur la machine ronde.

Siècle naissant, le verras-tu
Ce bel oiseau de blanc vêtu,
Apparaître à l'horizon rose ?
De regarder les yeux sont las,
Car depuis des milles ans, hélas !
On attend toujours qu'il se pose.

O siècle ! montre à tes enfants
Les jours bénis et triomphants
Où toute haine sera chue,
Où ces vieux monstres redoutés
Qu'on voit rôder à nos côtés :
L'Egoïsme à la main crochue,

L'Hypocrisie à l'air cafard
L'Envie au sinistre regard
Et la Peur, couveuse de crimes ;
Seront, sous les vents déchaînés,
Implacablement entraînés

Dans la profondeur des abîmes.

Où la Vérité fleurira
Où sur notre front brillera
Le clair soleil de la Justice ;
Où l'être humain, rendu meilleur,
Pratiquera, pour son bonheur,
La grande loi du sacrifice.

Et si tu ne peux, en passant,
Nous apporter, siècle impuissant,
Qu'un peu d'or et un peu de gloire,
Comme tes devanciers mauvais,
Tu t'en iras, après décès,
Pourrir dans un coin de l'histoire.

Camille Delthil

Introduction

Le 17 septembre 1926, en *Une* de l'hebdomadaire national culturel **Comœdia**, un titre : «*Moissac va honorer Camille Delthil et fera jouer son «héréti-que».*» Pourquoi ce journal apolitique, accepte, pour cet article, la signature très rouge d'Edmond Campagnac ? Et Delthil méritait donc cette *Une* ?

Elle existe car le nouvel académicien Fortunat Strowski, un des chroniqueurs essentiels de l'hebdomadaire, est un ami du Moissac culturel, et de Delthil que Campagnac présente ainsi :

«C'est une œuvre très peu connue mais riche de jolis trésors que l'œuvre du poète Camille Delthil, en l'honneur duquel la ville de Moissac, silencieuse autour de son cloître roman, mais non oublieuse, élèvera un monument, le 19 septembre, dû au ciseau du sculpteur Abbal.»

Fortunat Strowski et ses souvenirs moissagais :

« Mon grand-père¹ a fini sa vie à Moissac. Il était né avec le siècle : il était donc très vieux. J'allais passer mes vacances chez lui. Le soir, avant le dîner, quand la chaleur était tombée, il me menait avec lui sur les bords du canal. Après le dîner, on faisait le tour de ville, sous les arbres touffus des boulevards, qui laissaient clignoter quelques étoiles. Nous rencontrons des messieurs respectables tout pareils à mon grand-père et qui se saluaient avec beaucoup de politesse. Il y en avait un au moins qui était allé en pèlerinage chez le comte de Chambord ! Il y avait aussi un Polonais, le plus modeste et le plus charmant des hommes, que chacun traitait avec un respect infini, parce qu'il était grand seigneur jusqu'au bout des ongles, malgré ses efforts pour le cacher : il avait été, dans sa jeunesse, page du grand-duc Constantin, et son père, en 1830, avait donné à la cause polonaise une immense fortune : maintenant, il était employé dans les bureaux du canal.

Comme, j'avais quatorze ou quinze ans et que je m'enivrais de Victor Hugo et de Musset, je trouvais ces messieurs bien respectables mais un peu prosaïques et leur existence noble mais monotone. J'aurais voulu que mon grand-père poussât la promenade jusqu'au pont qui fait passer le canal sur le Tarn, et qui, de loin, me paraissait romantique et hasardeux. Malheureusement, on n'allait pas jusque-là. Aujourd'hui, je comprends mieux les vertus de ces personnages qui étaient des chefs, chacun dans le cercle des siens. Je crois bien que la solidité de la France vient de la solidité des familles qu'ils ont gouvernées. Et les images que j'en découvre dans les livres me ravissent.»

Delthil, Abbal, Strowski, Campagnac déjà quatre noms d'une histoire grandiose et qu'elle soit méconnue ne la rend pas moins grandiose comme ce livre se propose de le démontrer.

¹ Le Gaulois Samedi 2 décembre 1922

Démontrer les mérites d'un foyer culturel comme Moissac, entre 1880 et 1930, ne vise en rien à mini-miser les foyers voisins comme ceux de Montauban, Castelsarrasin, Cahors ou Agen. Au contraire.

Cette plongée dans les arts les plus divers qui se sont croisés en ce lieu coincé entre le Tarn et une colline, ne vise pas davantage à tresser une couronne de laurier à la ville. Il s'agit de comprendre comment circule ce besoin universel d'expression, de connais-sance, de culture, et comment, à un moment, il peut prendre un couleur plus particulière à cause de confrontations accidentelles.

Pourquoi cet univers exceptionnel tombe ensuite dans l'oubli, un oubli qui n'est en aucun cas le signe d'une médiocrité, mais le signe d'une politique.

Pour présenter le Moissac autour de 1900, le mieux est de lire le livre d'U. Athané, publié en 1908² :

« Moissac a vu, à 7 kilomètres de distance, entre la Garonne et le Tarn, grandir la ville rivale de Castelsarrasin, poste avancé du pays toulousain, maître de tous les débouchés de la Gascogne tarn-et-garonnaise, en pleine activité économique, une sous-préfecture aussi ; du côté opposé, Valence d'Agen profite d'une situation exceptionnelle pour détourner à son profit une grande partie du commerce de la région. Les relations n'ont pas cessé d'être tendues entre Montauban et Moissac...³»

En 1926, au moment où on inaugure le buste, la présentation faite par U. Athané se confirme :

Moissac perd sa fonction de sous-préfecture et Moissac ne peut plus espérer une voie ferrée la reliant à Cahors⁴. Les responsables de la ville de Valence d'Agen ont tout fait pour que capote ce projet. La ville de Moissac est donc bien coincée dans la géographie locale, alors qu'au temps des relations maritimes, elle fut la pointe avancée du commerce avec Bordeaux, grâce aux farines produites par le moulin. Le développement du chasselas réduira sa décadence mais les inondations de 1930 viendront s'ajouter aux drames de l'époque.

L'inauguration du buste de Delthil va servir de guide pour cette rencontre avec la forte vie culturelle de la ville, car elle se situe au moment où tous les efforts vont se rassembler, pour cet ultime hommage, sans que les participants ne puissent deviner qu'il était ultime ! L'âge des intervenants (dans les trois années suivantes beaucoup vont mourir) tend à démontrer qu'il y a eu un effet de génération ; la présence d'un jeune homme très actif pour défendre ce passé ne changera rien à l'effacement des merveilles, issues de ce carrefour qui va, de l'arrivée de la république (1880), à sa « mort » (1930-1940).

Après enthousiasmes et déceptions, nées de la cons-truction de la Troisième république, un premier effondrement se produit entre 1914 et 1918 et enfin une mutation avec la crise économique et la montée en puissance du fascisme en 1930 d'où ce constat de « mort » de la république. Après 1939-1945 les processus culturels en France comme dans le monde contribueront à la

² Essai sur Montauban et le Tarn-et-Garonne, géographique, historique, économique, Imprimerie Forestié, 418 pages.

³ Les deux moissagais qu'il présente sont Manau et Delthil.

⁴ Le chemin de fer Castelsarrasin-Beaumont, 1877-1904, Jean-Paul Damaggio, Editions La Brochure, 2014, 120 pages

création d'une autre forme de pouvoir, et d'un autre pays. Socialement, par la disparition des paysans, le passé n'en finira pas de mourir, politiquement, économiquement, culturelle-ment, au nom d'un progrès sans repères, qui devient l'assassin de tout espoir républicain réel !

Si ce livre se présente sous la forme d'une suite de portraits, il n'a rien d'un dictionnaire puisque, comme le lecteur le vérifiera, il s'agit surtout de pointer les interactions entre les différents artistes où il n'y a aucune femme. La dite République (ce fut aussi une cause de sa mort) fut cent fois plus machiste que les autres du monde européen, et ça ne l'a pas aidé à se renouveler. Ceci étant, il existait en fait deux républiques, même si souvent les discours unitaires (pour faire face à la réaction) masqueront le face à face entre ses versions modérées et sociales.

Le jour de l'inauguration les deux républiques seront côte à côte car l'œuvre de Delthil pouvait aisément les regrouper. Nous les retrouverons à travers les écrits des uns et des autres car il n'est pas question de parler, dans cet ouvrage, à la place des héros puisqu'ils ont laissé des pages et des pages de références. Simplement je me suis permis de choisir et j'en conviens, mes choix peuvent faire polémique quand, sur de tels sujets, il faudrait unir... Jaurès et son assassin, pour prendre une image triste !

J'ai refusé la courte citation toujours problématique, lui préférant les textes entiers, ce qui peut alourdir la lecture.

Avant l'inauguration, une conférence de Foissac sur Delthil a eu lieu à Castelsarrasin, Montauban (c'était le 19 juin 1926, Pierre Viguié, le procureur de la république présidait, un concert a suivi) et Moissac. Elle a été éditée⁵. Un comité parisien existait aussi avec Judith Cladel, Charles Tardieu, Léon Lafage, Jean Bernard.

Voici le déroulement de la journée :

1) Un déjeuner intime à l'hôtel de Bordeaux avec Fortunat-Strowski, professeur à la Sorbonne, La Tailhède, Perbosc, Domergue-Lagarde, Boyer d'Agen, Sibra trésorier payeur de l'Ariège (gendre de Bonnafous) et des députés et sénateurs de partout. Au dessert, M. Cazals député de l'Ariège, président du groupe radical de la Chambre porte un toast à M. Roger Delthil, député, maire de Moissac.

2) L'inauguration avec un discours de Foissac président du comité, du docteur Villeneuve (gendre de Momméja) adjoint au maire, de Roux au nom de la Société Ingres, de Jean Izoulet du collège de France qui parle de Delthil au point de vue littéraire et de Maurice Sarraut évoquant le souvenir du journaliste et de l'homme politique, Delthil.

⁵ La B.M. de Toulouse en possède un exemplaire.

« Le délicat poète Raymond de La Tailhède dit une ode de circonstance. » indique *La Dépêche*.

La société l'Espérance Moissagaise sonne aux champs, puis un cœur d'amateur exécute *La Moissagaise*, hymne local et entraînant dont les paroles sont de... Camille Delthil et la musique de Saint-Saëns. Au temps des hymnes communaux.

Du discours de Villeneuve, je retiens : «C'est cet amour de la petite patrie qui lui a fait délaissier ce centre intellectuel qu'est Paris.» Delthil sera maire un court temps, après la mort de Pierre Chabrié, dont il fut longtemps l'adjoint.

3) A 16 heures représentation de «l'Hérétique» drame inédit de Delthil, joué par des artistes de talent dans la cour du séminaire, cadre merveilleux ayant pour fond le joyau d'art qu'est l'église Saint-Pierre. Le Théâtre est indisponible comme l'indique un article au même moment :

«Chacun connaît l'état de délabrement absolu dans lequel ont été laissés pendant trente ans nos immeubles communaux, notamment le Théâtre, par des municipalités plus soucieuses d'employer les deniers communaux à des distributions de subsides personnels qu'à des travaux de bonne administration.»

4) Bien sûr, le soir une grande fête populaire.

5) Bilan :

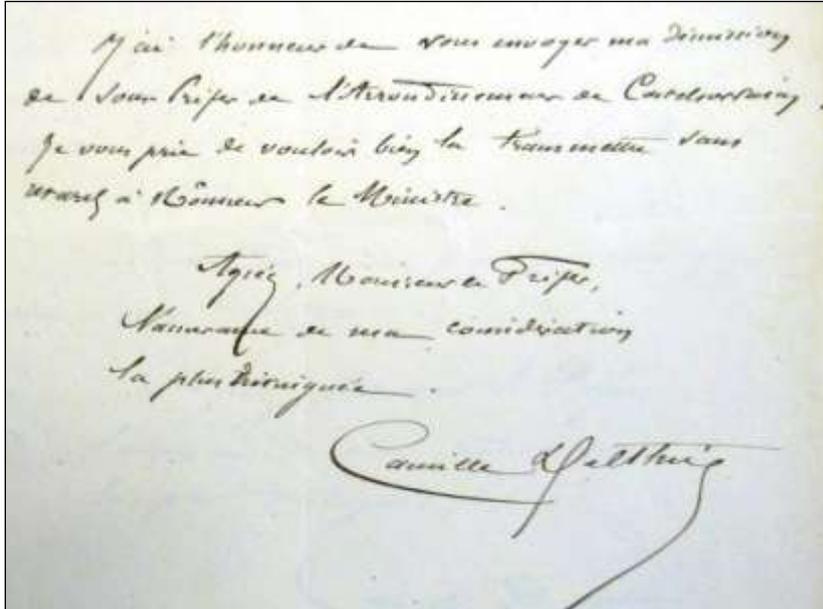
Total de la souscription fait par Bonnafous le trésorier : 22.426 francs avec en plus 743 francs d'intérêts des fonds placés au fur et à mesure de leur perception. Le comité a décidé de verser le reliquat à la mairie de Moissac comme souscription au petit square qui doit entourer le buste. Ce qui explique la non participation de la mairie à la souscription ou aux frais de l'inauguration.

Le reliquat des recettes produit par la représentation de «L'Hérétique» le jour de l'inauguration a été versé à des œuvres de bienfaisance de la ville de Moissac. Le comité a été dissous.

Ce travail n'aurait pas été possible sans celui de mes prédécesseurs : Jacme Serbat, Renat Pautal, André Calvet, Henri Ena, Chantal Fraïsse et tant d'autres⁶ (voir bibliographie).

⁶ Parmi les anciens, une note spéciale à Pierre Viguié qui lui aussi a été fasciné par la questions qui occupe ce livre.

Un buste pour Camille Delthil (1834-1902)



Par deux fois, en solidarité avec son ami Pierre Flamens, Delthil démissionne de son poste de sous-préfet de Castelsarrasin et cesse toute carrière dans cette direction.

Il ne suffit pas d'avoir été poète et sénateur du Tarn-et-Garonne pendant vingt-deux jours pour bénéficier d'un hommage important. Décédé depuis 24 ans ce n'est même pas un anniversaire qui justifie son retour dans l'actualité ! La victoire du Cartel des gauches en 1924 et du fils Delthil aux municipales de Moissac l'année suivante explique cette fête. Tous les bustes qui ornent nos villes ont des fonctions plus politiques que culturelles ! D'ailleurs le célèbre rédacteur en chef de *La Dépêche*, Irénée Bonnafous n'ira pas par quatre chemins pour annoncer dans les colonnes de *La Feuille Villageoise*, qu'il utilise exceptionnellement, comment est née l'idée d'une telle fête :

« Dimanche, à Mathaly, où la démocratie moissa-gaise fêtait joyeusement sa belle victoire municipale, la pensée des manifestants fut appelée sur la mémoire vénérée d'une des plus pures figures du parti républicain.

Romancier de talent, poète délicat, journaliste de race, à tous ces titres d'écrivains qui valent l'hommage de ceux qui s'intéressent aux belles-lettres, Camille Delthil a, aux yeux des démocrates, d'autres titres à la faveur, à la reconnaissance populaires. Pour nous, il symbolise l'homme politique qui s'est sacrifié toute sa vie au triomphe de son idéal, avec un courage, une loyauté, une droiture qui forçait le respect de tous.

Cette fidélité, ce désintéressement, cette ardeur apportée toujours par Camille Delthil à la défense de la cause du peuple doivent être honorées par les républicains sincères en même temps que les lettrés glorifieront le talentueux écrivain, que le Léon Cladel tenait en grande amitié.

Depuis plusieurs mois, l'idée d'élever un monument à Camille Delthil, dans la ville de Moissac, dont il fut le premier magistrat, et qu'il aima passionnément, a été lancée et fut bien accueillie. L'heure est venue de réaliser ce projet. Un comité va être constitué sans retard. I. Bonnafous.»

Le dimanche en question, le 3 mai 1925, Roger Delthil avait obtenu 1160 voix et son adversaire Sallers 900 voix. Avec comme parrain Maurice Sarraut et comme cheville ouvrière Ernest Foissac l'enthousiasme d'un soir d'élection a pu se changer en réalité⁷.

Ernest Foissac, né à Montcuq en 1861, sept ans après Camille Delthil, médecin-écrivain, est une des figures les plus extraordinaires de cet univers local, par son œuvre comme par son humanisme.

Pierre Viguié, ancien juge au tribunal de Moissac, va nous servir de guide. Il présentait ainsi Foissac tout en relatant leur marche vers le monument Delthil, le jour de l'inauguration le 19 septembre 1926 :

« Puis, par la rue Gambetta, nous gagnons la place des Récollets où, courtois, empressé, le visage fin, aux yeux rêveurs, ponctué d'une barbiche désuète, nous attend le docteur Foissac : «Encore un Moissagais ! » disait Emile Pouvillon, dans une chronique sur la littérature locale, et un Moissagais qui fait aussi honneur à son pays. Après avoir poursuivi à Paris ses études médicales, il est revenu de bonne heure dans sa petite patrie. Un roman en vers, Chair souveraine, dédié à Paul Bourget, un roman, Maîtresse de son corps, une tragédie, Philippe II, composent son premier bagage ; puis, après un très long silence, c'est, en 1923, Fatum qui connut un légitime succès, et, après une enthousiaste intervention de Léon Daudet, faillit emporter le prix Goncourt contre Batouala.

La Tailhède, Foissac, évoquent dans une causerie familière l'ancien Moissac et les figures littéraires qui s'y rattachent à divers titres : Tellier, Delthil, d'Esparbès, Beaurepaire-Froment, Cabadé, Bazail-las, Izoulet, Fortunat Strowski, Jules Momméja. Ici passa aussi Jean Moréas. »

Avant de retrouver ces personnages, restons-en au cas Camille Delthil, le pilier de l'équipe.

Jean Depaule⁸ nous indique :

⁷ Quelques souscripteurs : Conseil général 1 000 francs, Irénée Bonnafous : 100 francs, Bouzinac : industriel à Caussade 200 francs, Preuilh : commissaire de police à Montauban 20 francs, Perbosc bibliothécaire à Montauban : 20 francs, Puis et Capgras députés : 200 francs chacun, Bousquet notaire à Montauban 100 francs. Ensuite viendront institutrices et instituteurs pour 10 francs généralement. Des professeurs aussi.

Souvent des élus au conseil général, maires ou conseillers municipaux.

Eugène Falguières qui est conseiller d'arrondissement donne 200 francs.

Les communes de Lizac, Boudou, Labastide St Pierre, St Loup, Castelferrus, Lacour, Tréjouis, St Urcisse, Saint Vincent Lespinasse, Saint Amans du Pech, Toufailles, Montech, Fauroux, St Porquier, Saint-Sardos, Gasques, Merles, Montjoie, Septfonds, Saint-Clair, Malause

Et Pierre Viguié, le procureur de la République, apporte 50 francs. Pourquoi Mmes Olmières à Oran ?

Maurice Sarraut sénateur et son frère Albert, ambassadeur 100 francs chacun. Depaule procureur de la République à Laval 20 francs. Arthur et Jacques Boursiac Lamégère et Boursiac négociant rue Ste Catherine, 10 francs. Fédération socialiste SFIO de Moissac : 160 francs, Comité radical et radical socialiste d'Auvillar : 87 francs. Comité d'union des gauches de Montesquieu : 130 francs, Loges maçonnique *Le Réveil du Quercy*, Moissac, 100 francs.

⁸ UN POETE PARNASSIEN : Camille DELTHIL ; Jean Depaule, Revue des Pyrénées 1911

« Delthil a souvent cherché son originalité sans la découvrir, parce qu'il la cherchait obstinément où elle n'était pas ; et cela lui a fait commettre quelques erreurs esthétiques. »

Les silhouettes provinciales, un de ses premiers écrits, sont peut-être la pire des erreurs esthétiques puisque Jean Depaule n'en dit rien dans son étude. Sauf que les trois personnages dont Delthil fait la satire sont les trois personnages au cœur de sa vie : les femmes, le journalisme et la poésie !

Delthil est traversé par les contradictions suivantes : religieux, il devient libre-penseur ; provincial affiché, il admire tout de même Paris ; vivant sous influence littéraire, il écrit en fait sous influence de la vie.

Des contradictions qui pourraient se résumer ainsi : le français (langue de son art) contre l'occitan (langue de sa vie). L'optimisme avec le français, le pessimisme avec l'occitan qu'il voit mourir.

Jean Depaule note une des contradictions du poète :

« Les appels des cloches et les chants accompagnés par les sons harmonieux de l'orgue, que le poète avait entendus si souvent autrefois dans la maison de l'abbaye, avaient fait éclore en son être le sentiment religieux. Vinrent ensuite les années de collège, l'enseignement rationaliste par les profes-seurs et par les livres. Ce que le cœur disait tout bas d'accepter, l'esprit maintenant le rejetait au nom de la raison. Il y eut, sans doute, pour le jeune homme, des moments de crise douloureuse. »

Pour résoudre ces contradictions qui risquent de le bloquer voici comment il opère :

« C'est pourquoi Delthil, philosophe idéaliste, poursuivra le Vrai, le Beau et le Bien dans les institutions destinées à régir les hommes. Est-il rien de plus idéalement vrai, rien de plus beau, rien de meilleur que la devise : Liberté, Egalité, Fraternité ? Ainsi, Delthil sera démocrate et républicain. »⁹

Écoutons directement Delthil à propos d'un thème qui lui est cher, la question occitane :

« La Ligue Occitane¹⁰ vient d'envoyer à tous les Conseils généraux des pays de langue d'oc la note suivante : Enquête sur l'enseignement.

« La commission parlementaire d'enquête sur l'enseignement a décidé de faire parvenir à tous les conseils généraux de France un questionnaire dont nous détachons la phrase suivante : « Y aurait-il lieu de développer, de restreindre ou de modifier telle ou telle branche d'enseignement, afin de mieux répondre aux vœux et aux besoins de la région ? »

L'importance d'une pareille question ne saurait être niée à un moment où beaucoup de bons esprits croient à la nécessité d'une décentralisation sage et efficace.

Le comité d'action de la Ligue Occitane (ligue d'action méridionale) a l'honneur d'appeler l'attention de MM les conseillers généraux sur les points suivants de son programme qui lui paraissent fournir une réponse à la question transmise par M. le ministre de l'intérieur :

⁹ idem

¹⁰ Feuille villageoise, LE 15 AVRIL 1899

1° Enseignement de la géographie de la France et du Monde à l'aide de la géographie locale et régionale ;

2° Utilité morale et patriotique d'un enseignement historique, où serait marquée dans chaque région la part prise par cette région à l'histoire nationale ;

3° Utilisation des dialectes locaux partout où ils sont d'un usage courant, pour l'enseignement de la langue française (enseignement primaire) et des langues latines et néo-latines (enseignement secondaire), et aussi pour les comparaisons philologiques ;

4° Part facultative à faire à la littérature du midi de la France (au moyen âge et de nos jours).

Le Comité d'action rappelle que pour l'enseignement primaire de notables tentatives ont été déjà faites dans la voie qu'il indique ; que le Congrès des Sociétés savantes de 1896 a accueilli favorablement l'exposé d'une méthode d'enseignement du français à l'aide des dialectes locaux ; que des circulaires ministérielles ont recommandé l'adaptation régionale de l'enseignement agricole et géographique, et que M. le Recteur de l'Académie de Toulouse a obéi à des préoccupations du même ordre en organisant l'enseignement historique dans son Académie. Elle rappelle aussi que plusieurs universités, notamment celles de Montpellier, d'Aix et de Marseille, ont commencé à faire une part, dans leurs Programmes d'enseignement supérieur, à la littérature du midi de la France.

Le comité d'action : J. Charles BRUN, agrégé de lettres, professeur au Collège libre des Sciences sociales ; — Emile ESCANDE, homme de lettres ; Henri NER, licencié ès lettres, ancien professeur de rhétorique ; — Johannes PLANTADIS, secrétaire général de la Ruche corrézienne ; — Paul REDONNEL, licencié ès sciences, secrétaire de la rédaction de la Revue la Plume. »

Nous donnons notre approbation à ce programme, car nous sommes un décentralisateur pratiquant, ce qui est encore la meilleure manière d'être décentralisateur. Mais nous faisons quelques réserves relatives à l'utilisation des dialectes locaux.

Ces dialectes sont-ils donc aujourd'hui d'une utilité réelle ? Ils sont si divers, dans notre Sud-ouest surtout, qu'ils diffèrent d'une ville à l'autre ; le dialecte gascon, le dialecte languedocien, le dialecte quercynois, se heurtent, se mêlent, se confondent dans une sorte de patois mixte qui n'est ni l'un ni l'autre de ces dialectes. Il faudrait d'abord une grammaire générale et vous voyez le travail.

Nous tenons, du reste, le patois pour une langue défunte que, malgré tout, l'on ne pourra jamais ressusciter. Les poètes que les difficultés attirent et que les nouveautés passionnent, ont chèrement embrassé cette morte qui, dans sa décomposition même, avait gardé des restes de beauté ; mais les accords de la lyre de ces modernes Orphée ne ramèneront pas cette Eurydice sur la terre des vivants. Oui, le patois est une langue morte et nous défions bien qu'on puisse écrire en cette langue des ouvrages d'analyse psychologique, de philosophie ou de critique. Nous le répétons,

seuls, quelques poètes l'ont employée avec succès, mais les poètes sont des charmeurs.

Bref, si l'on tient à conserver ce qui nous reste du patois, il faut se hâter de refaire les grammaires, car, aujourd'hui, il est sans règle et, comme toutes les langues des vaincus, il a emprunté de nombreuses expressions aux vainqueurs.

Les poèmes de Jasmin fourmillent de mots francisés. Quant au vieux mot patois, il se fait rare et l'on a peine à le retrouver dans les profondeurs de ses décadences. Le reste du programme a notre approbation complète.»

D'un côté Camille Delthil serait surpris de découvrir qu'un siècle après, des livres de philosophie ont été écrits en occitan, mais en même temps, il trouverait confirmation de la mort annoncée de cette langue vu son maigre usage social, même s'il y a aujourd'hui une émission de télé hebdomadaire.

De la question occitane à Perbosc («ce poète charmeur»), il n'y a qu'un pas. A quarante ans l'écrivain montalbanais dédie à son ami moissagais, quand enfin il est élu sénateur (du 2 juin 1902 au 13 juillet 1902), un texte qui nous confirme le Delthil politique et en retour le Perbosc profondément démocrate.

*Les jours de Messidor sont des jours de victoire.
Citoyens, demandez à notre grande Histoire
S'il est rare de voir que le soleil d'été
Mette aux âmes l'éclair d'où sort la liberté !
Or, hier, Messidor vit, une fois encore,
Un de ses bons combats où le peuple élabore
Lentement l'Avenir.*

*Pourquoi triomphe-t-il
Enfin, ce combattant dont l'attitude évoque,
Autant que son prénom, le héros de l'Epoque
Où l'on savait vouloir, ce Camille Delthil ?*

*Celui-ci hardiment suivit les routes droites
Avec tant de constance, avec tant de fierté,
Avec tant de mépris pour l'Ambigüité,
Avec tant de dégoût pour les clauses adroites,
Que mon esprit s'étonne, ô suffrage bâtard
Qu'on appelle restreint ! que tu sois, même tard,
Juste, pour ce lutteur, qui ne fut pas oblique.*

Ton triomphe, Delthil, cela vaut qu'on l'explique.

*Ton geste ne fut pas le geste perpétré
Dans l'ombre de l'astuce et que la main dessine
Au propice moment, louchement espéré ;
Mais celui qui, sincère et hautain, s'enracine*

*Dans la foi, dans l'honneur et dans la volonté,
Comme un chêne puissant, depuis cent ans planté,
S'enfonce dans le sol pour monter vers les astres.*

*Lorsque tant, qu'on crut fiers, sombrent dans les
[désastres,
Qu'à tant de lâchetés on devient indulgent,
Réconforter les cœurs, certes, devient urgent :
Ton exemple flétrit les fourbes défaillances,
Exalte la beauté des austères vaillances
Et nous apporte enfin ce viril réconfort
Qu'il nous faut pour demain, pour l'incessant effort !*

*Antonin Perbosc
4 Messidor an 110*

Passons au thème du féminisme. Pierre Flamens de Castelsarrasin qui disait de Delthil «*c'est un autre moi-même*» à cause de conceptions politiques proches, a défendu la scolarisation des filles. Mais quelle était sa vision du droit des femmes ? Elle ne pouvait pas être différente de celle de Delthil qui écrit le 25 mars 1899 suite à une grâce obtenue :

« Les femmes ont le cœur miséricordieux. C'est une femme, Mme Marie-Louise Néron, de la Fronde¹¹, qui vient d'obtenir, du président de la République, la grâce de l'assassin Schneider. Mme Marie-Louise Néron avait écrit une page éloquente en faveur du coupable, et ses accents émus ont touché le cœur de M. Loubet. Mme Séverine, à son tour, vient de faire gracier un jeune soldat, coupable d'une légère violence à l'égard de son supérieur. Voilà deux bonnes actions qui font autant l'éloge de la bonté de M. Loubet que celle des femmes de cœur qui les ont provoquées. »

Je vais aussi reprendre ce texte de Delthil sur «*le rôle de la femme*», en date du 16 décembre 1896 dans la *Feuille Villageoise* pour bien témoigner de l'époque :

« Jadis, on disait en parodiant un mot célèbre : «L'homme s'agite et la femme, le mène.» Aujourd'hui, c'est la femme qui s'agite et c'est l'homme qui est en train de la mener.

Tout autant que la femme s'en est tenue à des revendications justes, il n'y avait rien à dire. Tout autant qu'elle a voulu s'affranchir de la sujétion où la tenait le code romain, c'était parfait. Mais elle veut plus maintenant, elle demande l'égalité des droits, comme si l'égalité des droits n'impliquait pas l'égalité des devoirs. Or, les devoirs de la femme n'ont rien de commun avec ceux de l'homme. Peut-elle, comme lui, faire la guerre ? peut-elle, comme lui vivre de la vie publique ? Assurément non.

Certes, on nous citera des noms de guerrières, on nous citera des femmes qui se sont faites un grand renom dans la politique, les arts, les lettres, la philosophie. Qu'est-ce que cela prouve, sinon quelles furent des êtres

¹¹ Un quotidien qui pendant cinq ans fut réalisé uniquement par des femmes !

exceptionnels en dehors de la règle commune, non des femmes, à proprement dire, mais des viragos physiques, intellectuelles ou morales.

Ce qui fait la force de la femme, ce qui maintient sa supériorité sur l'homme, c'est sa faiblesse même, sa faiblesse faite de grâce touchante et d'exquise sensibilité, et c'est parce qu'elle est sur le point de perdre tout cela, qu'elle déchoit.

Enlevez sa faiblesse à la femme, vous lui enlevez tout son charme, partant toute sa puissance. Si ce n'est point sur un bras d'homme qu'elle s'appuie, elle perdra, sinon le respect qui lui est dû, du moins cette influence secrète qu'elle exerçait sur son compagnon et son guide. La femme, aujourd'hui, semble lasse du rôle qui paraissait lui avoir été éternellement assigné par la Nature.

Elle ne se résigne plus à rester le grillon du foyer, elle veut vivre au grand air de la vie du dehors.

La vie des matrones romaines, qui filaient la laine et gardaient la maison, lui paraît être un véritable esclavage. L'éducation moderne lui fait rêver d'autres horizons. Les féministes soufflent de tous côtés la révolte.

Elle veut travailler à l'instar de l'homme, le remplacer aussi dans certaines occupations. On voit la femme dans l'atelier, dans l'usine, dans les administrations de l'Etat. Ce qu'elle gagne ne peut pas lui suffire pour vivre, car elle est mal payée, plus mal encore que l'était l'homme qu'elle remplace, et celui-ci, qui voit en elle une concurrente amenant la baisse des prix, se met à la haïr instinctivement.

Michelet disait : il faut que l'homme gagne pour deux. Michelet avait raison. Mais l'homme a grande peine, avec les besoins nouveaux qu'il s'est créés, à gagner pour un, et il force sa femme à gagner pour elle, et même, en certains cas, à gagner pour lui, de telle sorte que c'est la femme qui gagne pour deux, illogique renversement des choses.

Triste état social qui fait naître de telles anomalies ! Triste état social qui tend à faire de la femme une déclassée, en même temps qu'une martyre !

C'est Rousseau qui a dit le premier que la femme devrait être ménagère ou courtisane et qu'il n'y avait pas de milieu, et c'est Proudhon qui, dans son livre de la Justice dans la Révolution et l'Eglise a repris le mot du philosophe de Genève.

Ce misogyne va même plus loin, il n'admet que le devoir et supprime l'amour, comme si l'amour n'était pas la vie même de la femme. Mais concilier l'amour et le devoir, voilà bien la difficulté ! Les saint-simoniens, qui essayèrent de supprimer le devoir au profit de l'amour, furent tout aussi illogiques.

Ménagère ou courtisane. Ne peut-on donc sortir de là ? Nous cherchons autre chose aujourd'hui et nous avons raison. L'amour peut s'accommoder du devoir et devenir l'amitié.

L'exposition culinaire, qui se tient en ce moment au Palais de l'Industrie, prouve bien que le triomphe de la femme est dans la confection d'un bon plat. Le laurier qui doit ceindre son front est celui qui sert de condiment à nos sauces qui, on le sait, ont une universelle réputation. C'est donc une éducation pratique que l'on devrait donner à la femme. Je voudrais pour

elle un enseignement professionnel, non pour qu'elle exerçât une profession, mais pour qu'elle put exercer toutes les professions dans son ménage, quand elle en aurait un.

Faisons donc moins de déclassées, tâchons de retenir la femme au foyer domestique. Ne cherchons pas à l'émanciper outre mesure, car une telle émancipation serait sa chute et la nôtre.

L'évolution morale de la femme est plus lente que celle de l'homme, partant, plus en retard, d'aucuns prétendent même qu'elle n'arrivera jamais à son perfectionnement absolu. La femme sera donc toujours un sérieux obstacle au progrès. En tout temps, elle a été le plus ferme soutien des réactions ; en tout temps, comme l'a si bien montré Michelet, elle s'est jetée dans les bras du prêtre, qui l'a menée à l'assaut de la libre-pensée et de la raison.

Son mysticisme la pousse et l'entraîne. Il serait donc dangereux de lui donner dans la vie publique un pouvoir trop grand. Ne faisons pas trop d'émancipées, et s'il devient de plus en plus difficile de faire des ménagères, évitons au moins de faire trop de courtisanes. »

Texte éloquent d'un homme très à gauche mais qu'il faut lire avec des yeux de 1900 aussi j'en reviens à la poésie paisible et consensuelle avec ce texte de la *Comédie humaine*, N°3 du 7/11/1886 :

Jour de foire

à Jules Tellier

*Les cieux brillent, marbres polis
En route ! fils de paysannes
Le soleil dore les gaulis
Raides comme des pertuisanes,
Les cieux brillent, marbres polis
Le front couvert de l'émouchette
Les bœufs roux au mufle écumant
Font tinter leur claire clochette
Et marchent solennellement,
Le front couvert de l'émouchette.*

*Au milieu des chemins tout blancs
Qui, sous les blancs rayons, poudroient,
Des troupeaux de moutons bélants
En longue file se déploient
Au milieu des chemins tout blancs.*

*Les jars sonnent de la trompette.
Et rapides comme l'éclair,
Les chevaux, sous le fouet qui pète,
Font cliqueter leurs pieds de fer.
Les jars sonnent de la trompette.*

Hue ! A casta! Hardi, grison!

*Le clocher à la coiffe haute
Montre sa tête à l'horizon.
En avant ! marche, cours ou saute!
Hue ! A casta ! Hardi, grison !*

*En avant! la ville est en fête !
Pour recevoir les paysans,
Chacun à qui mieux mieux s'apprête,
Et tout prend des tons reluisants.
En avant ! la ville est en fête !*

*Entrez, les poudreux bataillons !
Debout sur le pas de sa porte,
Etalant ses échantillons.
Le marchand rit, la mine accorte.
Entrez, les poudreux bataillons !*

*A l'étalage des boutiques
Les brunettes s'arrêteront;
Les lurons courent aux barricades,
Et puis tous se retrouveront
A l'étalage des boutiques.*

*Les jeunes gens feront l'amour,
Les vieux traiteront les affaires.
Un jour de foire est un beau jour.
Et les parents sont peu sévères...
Les jeunes gens feront l'amour.*

*Mais déjà le couchant se rose,
Et le long des étroits sentiers
Les amoureux ont l'air tout chose
En effeuillant les églantiers;
Mais déjà le couchant se rose.*

*Lui, demain, prendra l'aiguillon,
Le cœur content, la main plus ferme ;
Elle, troussant son cotillon,
Soignera l'étable et la ferme.
Lui, demain, prendra l'aiguillon.*

*Mais tous les deux, garçon et fille,
Songeant aux bonheurs envolés,
Quand la plaine blonde brasille,
Se retrouveront dans les blés...
Tous deux, le garçon et la fille.*

Camille DELTHIL

Moments difficiles ou faciles, la vie survolée de Delthil aurait nécessité un arrêt par le cas Dreyfus.

Dire «affaire Dreyfus» c'est surtout se référer aux événements parisiens car localement cette guerre civile a été peu étudiée.

En Tarn et Garonne je l'ai évoquée en 1991 dans mon livre sur Léon Cladel¹² et je n'imaginai pas alors jusqu'à quel point il fallait laisser un voile sur la question ! A ce jour, je ne connais aucune étude sur les conséquences de l'Affaire dans tel ou tel département ce qui est bien dommage, aussi je vais juste prendre quelques textes du journal local **La Croix** dont la tête de turc est... Camille Delthil.

L'Affaire a pris des dimensions énormes quand l'écrivain tranquille Emile Pouvillon décida de soutenir Zola. Dans les milieux culturels qui s'impliquèrent, le problème n'était pas Dreyfus mais Zola. Pouvillon fut alors exclu de l'Académie de Montauban et traîné dans la boue. Mais voyons les honneurs reçus par Camille Delthil dans le journal **La Croix**. Pour se mettre dans l'ambiance prenons d'abord cet entrefilet au sujet de Moissac :

« La France aux Français

Une manifestation s'est produite dimanche devant le bazar de la rue de la République dont le propriétaire a fait la succursale de celui qu'il exploite à Montauban. On dit que cet individu est de race juive. Sa nationalité explique les cris de « A bas les Juifs ! Conspuez Zola ! » qui ont été proférés devant ce bazar, dont les portes venaient d'être closes. Ce n'est pas seulement à Moissac que le peuple manifeste contre les juifs. D'un bout de la France à l'autre, la race déicide et cupide soulève l'indignation. Il serait temps que les pouvoirs publics comprennent que la France doit appartenir aux Français. »

C'était le dimanche 16 janvier 1898.

La suite n'est pas plus gaie !

« A la suite de l'Aurore, de la Petite République, de la Lanterne, du Radical, journaux vendus à la juiverie, le socialiste Delthil emboîte lui aussi le pas au syndicat du traître Dreyfus. Trois conseils de guerre différents n'ont pas fait à ses yeux lumière suffisante. L'affaire demeure toujours ténébreuse. La Feuille Villageoise, serait-elle payée par Mathieu Dreyfus ? Nous ne voulons pas le croire. Avec Rochefort, nous pensons qu'elle tombe plutôt dans le gâtisme et la chaise percée de Scheurer-Kestner. »

La semaine suivante autre amabilité :

« Un homme chatouilleux : M. Delthil ne souffre pas de passer pour un ami du syndicat Dreyfus, ce qui pourtant est vrai. Voilà pourquoi il nous accuse de tremper notre plume dans un «water-closet». Cette délicatesse d'expression n'étonnera personne quand on saura que Delthil conduit au syndicat Dreyfus le puantissime Zola. »

Pour faire dans la poésie ce texte charmant :

« A Camille Delthil

¹² Qui a tué Léo, Cladel ? auto-édition.

*Quel but poursuis-tu mignon ?
De toi que veux-tu qu'on pense,
Quand sans rime ni raison,
Des juifs tu prends la défense ?*

*Quoi ! le Syndicat Dreyfus,
Les malandrins sans patrie
Et les juifs aux doigts crochus
Trouveraient ta sympathie ?*

*Crois-moi : dans ton intérêt
Sois un peu plus patriote :
Car chacun, de toi, dirait :
Delthil !!! Tête de linotte.
Martial*

Toute la polémique vient du fait que semaines après semaines, Delthil répliquait dans son journal pour condamner le fanatisme, titre qu'il donnera à une poésie sur le sujet. Le 6 mars 1898 c'est par un long article que le chroniqueur de **La Croix** continue de dénoncer le refus par Delthil du programme catholique.

« Je comprends que le catholicisme de M. Delthil soit offusqué de voir ces deux choses, la politique et la religion, d'après lui complètement différentes, fondues ensemble par le parti nouveau. Il crie à la nouveauté presque à l'hérésie. Pour un peu il nous lancerait l'anathème. N'en déplaise à M. Delthil et à sa Feuille Villageoise, «il y a de la théologie au fond de toute politique». C'est Proudhon lui-même qui a prononcé cette phrase. Et de fait, lorsque je vois un député nommé par mon vote, acclamer la loi du divorce, qui blesse ma conviction de chrétien, je comprends que j'ai mal agi et ma conscience me reproche cette faute.»

Après Rochefort, Proudhon ! A **La Croix** on aime bien citer les auteurs très à gauche...

Enfin le 17 avril 1898

« Académie du Tarn-et-Garonne

Nous apprenons que les membres de l'académie de Montauban, présents à la dernière séance, ont voté une adresse à l'armée et à ceux de leurs confrères qui en font partie. Cette protestation a été jugée nécessaire par la démarche inqualifiable de M. Pouvillon en faveur de Zola. Quels sont les patriotes qui ont eu le courage de blâmer un confrère indigne ? On dit qu'ils sont peu nombreux. C'est regrettable. Toutefois pour l'honneur de ceux-là et dans l'intérêt même du corps académique, nous espérons que M. le Président de la société donnera des noms. Il serait pénible de laisser planer le soupçon de dreyfusards si des hommes honorables qui repoussent toute solidarité avec le traître ou avec ses défenseurs. »

Pour conclure cette dernière note :

« Un Dreyfusard : c'est Camille Delthil en corps et en âme. Sans mystère, sans voiles, il se range nettement du côté des juifs insulteurs, accapareurs et sans patrie, et il ne veut pas qu'on touche à leurs respectables personnes. Calmez-vous, irascible dreyfusard, nous n'irons pas, avec Drumont, jusqu'à demander la tête de vos amis les juifs, mais nous demandons leur expulsion du pouvoir, des ministères, des administrations et des finances de l'Etat. Pour nous, Français, les juifs doivent vivre et être traités en France comme des étrangers ; pas plus aux juifs qu'aux Allemands ou aux Anglais, nous ne pouvons supporter qu'on confie la direction de nos affaires. Il n'y a qu'un membre du syndicat qui puisse revendiquer pour eux le droit de Français. »

Nous sommes soulagés le correspondant local de **La Croix** à Moissac n'est pas un extrémiste à la sauce Drumont...

Après cette mise en condition, voici le cas du collègue, lieu crucial de l'histoire de ce livre.

Emile Dario (1817 - 1899) et le collège de Moissac

Deux institutions ont servis de tremplin pour assurer la riche vie culturelle dont nous allons parler : le journal fondé par Camille Delthil, *La Feuille Villageoise*, journal sans équivalent ; et le collège dont Emile Dario a raconté l'histoire, lui qui en fut le professeur de philosophie et d'histoire pendant 40 ans !

Né en Haute-Garonne en 1817, il devient, en 1852, une des figures du collège qu'il ne quittera pas, quand, pour tant d'autres, il fut une simple étape sur le chemin de la gloire.

Poète à ses heures, comme tous les érudits de l'époque, il nous intéresse ici car en 1874 son discours sur l'histoire du collège a été publiée et même rééditée en 1895, quatre ans avant la mort du philosophe. Un texte bien documenté au style poétique charmant.

« Sur les mêmes bancs s'assirent aussi Léon Cladel et Camille Delthil. C'est de cette confraternité d'école, dans la même classe, que date cette confraternité littéraire qui de deux familles ne faisait qu'une seule famille, quand la nostalgie de son Quercy ramenait Cladel parmi nous. M. Rieunier, à la fois principal et professeur de troisième, était leur maître. Cladel m'a plusieurs fois vanté son enseignement et l'excellence lumineuse de sa méthode. Il avait emporté et précieusement conservé dans son bagage mnémotechnique des fragments des Géorgiques qu'il aimait à me réciter. Ne trouvons-nous pas, dans la plupart des peintures rustiques de ses romans, comme un reflet de la perfection virgilienne ? A son second voyage à Moissac, il répondit à ma première pression de main par ce vers du combat du taureau :

Pascitur in Silà magnà formosa juvenca...

Grâce à ces deux inséparables noms de Cladel et de Delthil, le Quercy n'aura pas à envier à la Bretagne, Brizeux et ses autres bardes, à la Provence, Autran et ses félibres, à l'Agenais, ce perruquier dont Charles Nodier patronna les Papillotes et que Sainte-Beuve, dans ses Lundis, qualifia de Théocrite patois.

La spécialité de notre étude commande impérieusement de distinguer par une mention particulière cette élite de jeunes gens éparpillée partout, qui contribue, pour sa bonne part à la gloire de notre enseignement contemporain. Toute-fois dans cette nomenclature, nous négligerons les travailleurs obscurs; les noms rares et dominants seuls nous arrêteront.

M. Izoulet, professeur de philosophie au Lycée Condorcet, vient de conquérir le diplôme de docteur avec d'autant plus d'éclat que sa thèse est un champ de bataille où il a eu à défendre ses idées contre une coalition. Et cependant, cette thèse est, par sa conclusion, un champ de pacification universelle. De toutes les prémisses du livre découle comme conséquences l'association créant la cité. « L'humain troupeau, dit l'auteur, se presse, se

serre, s'agrège, mû par l'instinct sacré de la conversation. Et c'est... la Cité ». La Cité moderne.

Un autre normalien, M. Bazaillas, de Lamagistère, occupe la chère de philosophie au collège Stanislas. Sur sa demande, il fut, pour ses débuts, nommé au lycée de Montauban. Ce voisinage rend inutile tout détail sur l'éclat de son enseignement. C'est du lycée de Clermont-Ferrand qu'il a été appelé à Paris. Il ne s'est pas éloigné de cette ville sans lui laisser, comme souvenir de son passage, une remarquable étude sur Pascal. M. Bazaillas n'oublie ni son pays, ni notre collège dont il est une des gloires. »

Emile Dario évoque aussi Gabriel Cazals, professeur de philosophie à la Sorbonne, Edmond Vidal agrégé de grammaire, M. Labroue agrégé d'histoire, Victor Sirben agrégé de grammaire et François Sirben économiste dans un lycée. Léon Cladel lui-même, pour présenter le cas d'un autre élève, Eugène Razoua a témoigné sur la vie dans ce collège :

« Vers 1844, un certain abbé B, alors supérieur du petit séminaire de Moissac et maintenant curé de l'un des plus gros cantons du département de Tarn-et-Garonne, enseignait à ses élèves non seulement l'amour de la religion, mais encore celui de la République. Adeptes de Buchez qui tenta naïvement la réconciliation impossible du catholicisme et de la démocratie, cet ecclésiastique aux yeux duquel les Droits de l'Homme et les commandements de l'Eglise et de Dieu furent également sacrés, et qui ne croit plus aujourd'hui qu'au Syllabus du pape infallible, avait, paraît-il - d'après notre ami d'enfance, l'excellent poète-journaliste Camille Delthil, qui, loin de nous, là-bas, au sud-ouest, entre Agen et Montauban, fait merveille avec sa vaillante petite **Feuille Villageoise** - le don de lire mieux que quiconque, - et LES PAROLES D'UN CROYANT qu'il lisait matin et soir de sa voix inspirée et métallique, embrasèrent plus d'une fois les nombreuses têtes du jeune troupeau qu'il paissait ad maximam Dei gloriam !*

Or, parmi les ouailles réunies sous la houlette de ce berger, il y en avait une assez sauvage et dont les farouches prunelles s'allumaient au moindre éclair jailli du front du pasteur. Récemment arrivé du Bas-Armagnac, cet enfant-là, sec, vif et basané comme un More, était venu au monde le 16 juillet 1830 sur les bords tranquilles de la grasse Gimone, à Beaumont de Lomagne, le pays de Cocagne de Rabelais, selon un moine allemand, glossateur des œuvres du vieux maître ès langues françaises ; et, descendant sans doute de quelque famille de Sarrasins d'Espagne établie en Gascogne, il portait ainsi que ses probables ancêtres, un nom africain : Razoua. »

Témoignage d'autant plus important que Cladel est arrivé dans ce collège, après s'être fait expulser du collège montalbanais pour acte républicain (il sonna les cloches en apprenant la Révolution de Février 1848). Il distingue bien l'admirateur de Lamennais pendant la Seconde République et celui qui ensuite, sous l'Empire, devient un curé bien rangé ; témoignage simple pour comprendre la profonde régression culturelle qu'imposa à la France le coup d'Etat de décembre 1851 mais nous y reviendrons. Comme toujours Cladel met

les points sur les i : là où d'autres insistent sur l'unité, il insiste sur la différence. Aussi, le carrefour culturel qui va se déployer à Moissac, grâce à la «vaillante *Feuille villageoise*» naîtra avec les lois de 1880 sur la liberté de la presse. Pour lire un poème de Dario, voici de *La Comédie humaine*, N° 7, du 5 décembre 1886 :

L'Escadron volant¹³

A Nérac, au milieu de sa troupe hardie,
Catherine est en guerre, et contre notre roi
Elle lance au combat ses dames sans effroi,
Exquises de beauté, d'art et de perfidie.

Henri, qui tant de fois, dans le cours de sa vie,
Avait su triompher pour l'honneur et sa foi,
Toujours brave, l'œil fier, le cœur tremblant d'émoi,
Court droit à l'Escadron, qui raille, le défie.

Et dans son vol charmant l'emprisonne. En ses lacs,
Pendant qu'il se démène, amoureux, jamais las,
La reine aiguise en vain sa langue de vipère.

Le Vert-Galant s'en moque et charge sans merci
Le bataillon, qui plie et se rend... C'est ainsi
Qu'il fut de ses sujets le vainqueur et le père.
Emile DARIO.

¹³ Note Dario : L'Escadron volant selon Brantôme ne comptait pas moins de trois cents femmes, choisies parmi les plus belles

Ernest (1841-1917)

Sans la mention dans la liste des de Moissac Pierre Viguié, je évoqué Ernest Valence d'Agen. Ernest Cabadé, novembre 1841 à Baptiste, d'un père âgé au tribunal de instance, et de Eugénie propriétaire de comme témoin ans.

Il a donc grandi judiciaires mais

médecin important. A côté de son nom sur le registre des naissances, il y a des mentions en 1858, 1859, 1860, 1870 (13 juin), 1888 (16 mai), qui représentent sans doute la date de son mariage et les naissances de ses enfants intervenus loin du Tarn-et-Garonne.

Chargé de cours à la Faculté mixte de médecine et de pharmacie de Toulouse, à partir de 1888, mais pour peu de temps, il finira médecin à Valence.

Son visage, peint par son ami Claude Monnet, le centième tableau du maître, *Portrait d'Ernest Cabadé*, nous révèle un homme à l'allure sévère. Monet le nomme son ami dans la dédicace du portrait qu'il lui offre "à mon ami Cabadé / Claude Monet / 1867". Cette année-là, Camille, l'épouse de Monnet, attend un premier enfant, et le couple n'a pas un sou pour payer un médecin ou une sage-femme. Le 8 août 1867 à 6 heures du soir, c'est Cabadé qui accouche Camille d'un "gros et beau garçon", en l'absence de Monet qui se trouve dans sa famille au Havre. Le tableau 101 représente le bébé dans son berceau.

Une correspondance constante entre les deux hommes témoigne de la solidité de leur amitié et de la culture artistique de Cabadé. En 1878, ils se sont perdus de vue mais correspondent toujours et Cabadé invite le peintre à venir dans le Midi :

"Les paysages de la vallée de la Garonne sont des plus remarquables et n'ont jamais été peints."

Plus tard il déclare :

« Vous avez un fort beau talent vous peignez très bien, avec ces qualités vous ne pourrez manquer d'arriver ; faites beaucoup de tableaux comme



Cabadé

de ce médecin gloires littéraires donnée par n'aurais pas Cabadé de

né le 21 Agen (Jean-Joseph, Ernest) (47 ans), avoué première madame Jeanne Auvricoste (?) 26 ans, a eu un avocat âgé 40

dans les milieux va devenir un

vosre Camille de 1866, beaucoup de tableaux comme vos beaux arbres de Fontainebleau et fatalement vous forcerez l'attention avec votre manière sobre et grande de rendre la nature » (1892)

Dix ans plus tard il constate :

«Vous êtes devenus ce que vous promettiez ; ce que je vous ai toujours prédit, le premier peintre de l'époque et moi un pauvre diable de médecin !» et il renouvelle son invitation à venir dans son «pays splendide».

Il constate :

«La vie nous a séparés mais elle n'a pas pu faire que nous nous soyons oubliés, que nous ne nous rappelions pas de notre jeunesse, de toute notre bonne sympathie, de toute notre cordiale affection. »

Ses passions littéraires l'ont placé en ce carrefour culturel grâce à une traduction de Pétrarque en 1902 présentée à l'Académie de Montauban :

« Les Sonnets de Pétrarque traduits en sonnets français, par le Dr ERNEST CABADÉ.

MESSIEURS,

*Mon excellent ami M. le docteur Cabadé vient de publier un nouveau livre : **Les Sonnets de Pétrarque** traduits en sonnets français. Ce titre dit à lui seul combien était difficile l'œuvre entreprise et combien grand le mérite de l'avoir menée à bonne fin. Je ne vous ferai point l'éloge de cette traduction, je ne vous dirai point tout le bien que j'en pense; vous êtes des archéologues, mais vous êtes aussi des lettrés, de délicats lettrés; vous lirez ces sonnets, vous les lirez avec plaisir, et vous leur reconnaîtrez, j'en suis sûr, de rares et précieuses qualités. Édité à Paris, chez Lemerre, ce volume sort cependant d'une imprimerie montalbanaise et fait le plus grand honneur à notre confrère M. Edouard Forestié et à ses collaborateurs. La Province peut rivaliser avec la Capitale, et c'est un vrai plaisir que de le constater. En première page se trouve un très curieux et très intéressant portrait de Pétrarque; un portrait vraiment authentique. »*

Ernest Foissac
(Montcuq 1861- Toulouse1929)



Le 24 mars 1929, *La Feuille Villageoise* annonce le décès d'Ernest Foissac :

« Mort de M. Ernest Foissac

Nous apprenons avec un bien vif regret la mort de M. le Docteur Ernest Foissac, survenue subitement à Toulouse. Né le 12 janvier 1861 à Montcuq, il fit ses études de médecine à Paris, où il fut quelque temps interne des Hôpitaux. Il vint s'établir à Moissac, où il se maria avec Melle Larrive en 1887 et exerça comme médecin jusqu'en 1900, époque à partir de laquelle il se consacra aux Lettres vers lesquelles il avait toujours été attiré et devint l'ami du poète Camille Delthil. M. Foissac donna successivement La Chair souveraine, roman en vers ; Maitresse de son corps roman en prose ; Philippe II tragédie en cinq actes de Vittorio Alfieri, traduite en vers français, Fatum roman journal et une œuvre importante encore inédite mais qui ne sera pas perdue pour le public, une partie étant en ce moment à l'impression.

M. Foissac fut pour la population moissagaise, plus spécialement pour les miséreux, le bon docteur, l'homme admirable, affable, dévoué, et modeste autant que fin lettré.

M. Foissac était chevalier de la Légion d'honneur.

Sa mort cause une grande perte à ses très nombreux amis et aux lettres.

A sa veuve, à ses enfants, nous exprimons nos condoléances les plus sincères et les plus attristées. »

C'est Louis Boursiac qui se chargera d'aider à la publication de l'ultime roman de Foissac. Dans la Revue limousine du 15 janvier 1930, il le présente ainsi :

CATALUNYA, Roman catalan, par ERNEST FOISSAC.

*Les maisons d'édition boudent le roman qui dépasse 250 pages "bien aérées". Il faut féliciter **Les Œuvres représentatives** d'avoir agréé les 380 pages bien tassées du beau roman d'Ernest Foissac. M. Louis-G. Boursiac, qui nous présente cette œuvre, dans une intéressante préface, a bien raison de placer ce roman parmi les meilleurs. Et un vrai roman, où une ardente imagination, une grande culture et un art accompli concourent à l'investissement du lecteur. Atmosphère virtuellement chargée, pays aux fortes passions, héros fiers et farouches. Drame de l'indépendance catalane, noyée dans le sang ; drame de l'exil, de l'amour, de la vengeance. M. Ernest Foissac, tout en écrivant un grand roman à la fois historique et psychologique, a su éviter tous les écueils de ces deux genres. Nous y avons gagné une œuvre forte, habilement construite, au style vigoureux et évocateur. R. D'ESTIVAUD*

Préface de Boursiac

« Cette préface n'est pas une présentation. Poète, conteur, essayiste ou critique, M. Ernest Foissac s'est acquis avant nous — et ce à juste titre — l'audience des lettrés ; et les Goncourt le savent bien, qui distinguèrent l'un de ses livres à l'une de leurs récentes assises.

Quoi qu'en prétende M. Léon Daudet, maître royal de gueule, mais que je taxerai ici de partialité courtoise envers Drouant, convenons, à ce propos, que les Dix firent ce jour-là mauvaise et maigre chère: le ventre inquiet, leurs idées furent tristes et chicanières, leurs humeurs sombres... ils choisirent un nègre, un nègre rouspéteur et rouspétant fort et ferme¹⁴ ! La chose put être à la vérité, fort... "marrante", car l'heureux élu, M. René Maran en fut — et il en est resté depuis lors - tout chocolat, mais il n'en demeure pas moins qu'avec M. Foissac nous nous trouvions en présence d'un art autrement sain et vigoureux.

Son œuvre ignore, en effet, les platitudes et les médiocrités courantes et l'ennui des grandes routes fréquentées ; il lui faut l'immensité de la forêt et ce dédale de sentes inconnues, ignorées, où notre moi, divers et multiple et tumultueux, s'éparpille pour agir dans l'obscurité et le mystère qu'est la vie

¹⁴ Il s'agit de René Maran qui en 1921 est le premier noir à obtenir le prix Goncourt. L'emploi ici du mot « nègre » ne peut être lu avec des yeux de 2015. Il était « habituel » à l'époque. Mais si le roman en question n'a pas eu de suites, il en aurait sans doute été de même pour celui de Foissac.

; il n'a peur ni des ronces, ni des lianes, ni de la boue ; ce qu'il recherche, ce sont des cas rares, exceptionnels, des cas où se révèleront, à des profondeurs mystérieuses devant lesquelles nos regards, à nous, s'arrêteraient hésitants, ces grandes forces que l'homme très souvent brise, mais qui parfois l'emportent de leur élan et le plient à leur joug. Et de ses études d'âme, de ces grands problèmes humains et sociaux se dégage une philosophie pleine de grandeur, hautaine certes, mais magnifique en sa sérénité.

Il débute d'abord dans *La chair souveraine*, en montrant que l'Esprit ne peut pas vaincre la chair à laquelle notre cœur ne veut rien demander ; il n'y a pas de dualisme ; c'est elle, la chair, la chair puissante, qui nous meut et nous agit... et le poème se poursuit par un hymne à la bonne nature, à l'amour dont les reflets changeants et harmonieux embellissent la vie au point de la rendre divine, à la gloire du corps enfin libre de toutes ces entraves que lui avaient posées de savants docteurs du moyen âge, libre ou plutôt se libérant lui-même.

Mais ce corps, n'est-ce pas une partie de nous-même, la plus grande, sinon notre être tout entier ? Et alors, nous sommes donc libres, maîtres absolus de notre personne. Sans doute, répond M. Foissac, dans *Maîtresse de son corps*, mais nous ne sommes pas maîtres de notre vie.

C'est ainsi qu'après avoir reconnu notre liberté physique, M. Ernest Foissac fut amené à étudier cet être ou cette première cause qui nous régit.

Sommes-nous liés pour toujours ? Est-ce quelque chose qui tient à notre moelle, un legs du passé, de nos ancêtres, et devons-nous nous courber devant notre destin ? Non, l'hérédité n'est pas fatale ; nous ne sommes pas le chaînon et le dernier d'une longue chaîne de misère. La nature est là, qui veille, la bonne nature qui sait panser nos maux, comme elle sait soulager nos blessures, comme elle sait atténuer nos peines morales ou nos maladies mentales, et ce, afin d'éviter que nous puissions nous croire déterminés psychologiquement.

Serait-ce alors un Dieu impitoyable et fort qui nous brime ? Mais non, notre Dieu est un Dieu de clémence, et le pardon est acquis à ceux qui ont fauté, s'ils veulent — et ceci indique leur pleine liberté - reconnaître leur faute et l'expié humblement. Telles sont les conclusions partielles, véridiques et véritables que nous trouvons dans **Fatum**, l'œuvre troisième de M. E. Foissac. Nous sommes libres, libres physiquement, libres physiologiquement, libres psychologiquement, et dans l'ordre mystique nous ne sommes pas plus déterminés.

Et cependant, avons-nous la conscience d'être pleinement responsable de nos actes. Si rien ne nous attache au passé est-ce une raison pour affirmer que l'avenir ne nous menace pas et que c'était écrit ? Ne nous croyons-nous pas nous-mêmes parfois le jeu de circonstances imprévisibles, de circonstances qui nous dépassent, mais qui ne participent pas du hasard comme le *Fatum* antique, et qui s'imposent à nous par une sorte de contrainte à laquelle il n'est pas possible d'échapper ?

C'est à cette question dernière que répond **Catalunya**, l'ouvrage que nous avons l'honneur de préfacer. Le livre s'ouvre dans une atmosphère

virtuellement chargée, dans un pays où les passions sont fortes parce que le cœur est prompt et chaud ; sur une terre âpre où les hommes s'entêtent comme les racines noueuses des chênes s'agrippent au flanc des montagnes, où des races s'affrontent, où la révolte couve parce que l'on a, plus que partout ailleurs, l'ardent désir et l'instinct de la liberté. Mais cette liberté, cette liberté politique, cette liberté sociale est la seule à laquelle nous ne pouvons pas aspirer. Là, notre champ est barré. Nous sommes libres, c'est vrai, mais libres seulement dans la limite où nous le permet la société. Nous sommes comme le prisonnier qui tourne en sa geôle, mais n'en peut point franchir la porte. Seulement la geôle est plus grande, c'est une immense quadrature de fer invisible et toujours présente. Voulons-nous nous en échapper ? La société nous brise et nous meurtrit, car elle dispose d'une force coercitive d'autant plus grande qu'elle est insoupçonnée et fatale ! Nous sommes d'ailleurs, vis-à-vis d'elle, comme des révoltés, car c'est le fait d'un insensé que de prétendre vouloir et pouvoir s'affranchir de tout lieu social et trouver en nous-mêmes des raisons de vivre. Semblables à Dona Eulalia qui a enfreint ces règles intangibles de la conscience collective ambiante, et fauté, nous devons nous soumettre et, misérables pèlerins de la vie, tomber sur nos genoux et avouer — mais là seulement — à la fois notre impuissance et notre désespoir !

Et ce qui est vrai pour nous, pauvres jouets humains, l'est aussi pour des groupes ethniques. Ceux-là seuls sont opprimés qui méconnaissent les lois et la force de la conscience collective, qui fondent leur puissance sur des idées particularistes et individualistes, pensant avec Tarde que toute Société n'est qu'un agrégat d'individus, et que c'est en l'homme seul que la force réside ; ceux-là sont opprimés pour avoir trop cru à cette conception individualiste du droit qui, fondée sur le caractère absolu de la personne, en fait une arme dirigée contre l'ordre social. Telle la Catalogne, qui depuis des siècles lutte pour son indépendance et sa liberté. Ce courant n'a pas pénétré assez profondément dans la conscience collective des deux races, aussi bien de la castillane que de la catalane ; et c'est l'Espagne, l'Espagne toute puissante qui, en vertu de cette loi d'universalisation des droits et des valeurs, tendant à faire participer le plus grand nombre possible d'individus aux bienfaits d'une civilisation, domine la Catalogne et la rive à son joug. Elle lui impose sa tradition, sa langue, elle conquiert ses fils les plus illustres, tel Ortega y Gasset, et lorsqu'un soulèvement se produit, vite réprimé d'ailleurs dans le sang et la torture, les premières victimes en sont ces intellectuels que l'Espagne a façonnés, ces fils de la Catalogne sans cesse renaissante, mais toujours abattue !

On voit là la pathétique grandeur qui se dégage de l'œuvre dernière de M. Foissac. Sa philosophie s'apparente, en somme, à celle des hommes de la Renaissance, de ces êtres échappés depuis peu à ce moyen âge qui matait leur chair comme il enchaînait leurs esprits aux bornes étroites de la scholastique, de ces grands humanistes réveillés enfin au souffle pur de l'antiquité, épris et tout à la fois ivres de vie libre, de lumière et d'air sain, affirmant dans un élan de tout leur être la suprématie de l'homme sur ces

puissances extérieures, furieuses, déchaînées, et sur celles aussi, comme l'a dit Daudet, qui du dehors sont entrées en lui.

Telle est la philosophie d'un de leurs descendants les plus authentiques, parce qu'il les a aimés, et partant compris ; mais d'un de leurs descendants que le hasard a fait naître à notre époque, qui a derrière lui deux siècles de cartésianisme, que des études scientifiques très poussées semblaient avoir placé sous le signe du Contisme et du déterminisme à la Claude Bernard, et qui s'est trouvé le spectateur attentif d'une période agitée, inquiète, en perpétuelle fusion, où, disciples de Kant, spiritualistes Bergso-niens, matérialistes Maurassiens, où sociologues élèves de Durkheim se rencontrent et se coudoient sans cesse. Un tel concours de circonstances n'a pas été sans avoir un certain retentissement sur sa pensée. De grande culture, son esprit large s'est ouvert de lui-même aux idées nouvelles; et cela lui a permis de faire, en quelque sorte, une révision totale des valeurs. Il a élargi à ses limites extrêmes, qu'ignoraient nos anciens, cette théorie de la liberté humaine ; il en a restreint aussi la portée là où nos humanistes s'étaient trop avancés.

M. Ernest Foissac a continué une œuvre, il la laisse achevée, en parfait accord avec les dernières découvertes scientifiques et philosophiques.
Louis-G. BOURSIAC »

Ernest Foissac a sa rue à Moissac.

En 1900, le 6 mai, Ernest Foissac est candidat élu sur la liste plutôt de droite où Salers est la figure de proue. Sur la liste en face Delthil a 200 voix de moins et l'équipe Dupuy-Chabrié est battue. Mais il ne s'agit pas seulement d'une bataille droite contre gauche quand sur la liste Salers ont trouvé des noms glorieux de la gauche comme Delbrel et Manau. Cette lutte politique n'empêche pas Delthil de rendre compte de manière élogieuse du roman que le docteur vient de publier.

Maitresse de son corps, par Ernest Foissac

1 vol 3 fr. 50 chez A. Lemerre, éditeur, Paris

Le roman que M. Ernest Foissac vient de publier chez Alphonse Lemerre est un roman à thèse. Ce genre redevient à la mode, paraît-il, et nous ne nous en plaignons pas. La thèse a du bon, et quand elle se pare d'un bon style, ce qui est ici le cas, elle peut avoir de l'excellent.

Celle qui est développée dans le roman de M. Foissac ne manque pas d'originalité. La femme est-elle maîtresse de son corps, c'est-à-dire peut-elle se mutiler ou se faire mutiler au gré de sa fantaisie ? La grande vogue de l'ovariotomie semblerait prouver que certaines femmes ont déjà répondu par l'affirmative. Mais il s'agit de savoir si ces femmes, j'allais dire ces monstres, ont suffisamment raison.

Il existe en Russie, une secte, celle des skoptzi, qui prêche la stérilité comme le remède à tous les maux. Cette vie est si misérable, elle est si cruelle aux pauvres gens que mieux vaut ne pas la perpétuer. Les skoptzi se font extirper les seins et le reste comme l'on se ferait extirper une verrue. Ces fanatiques commettent certainement un crime de lèse humanité, mais ils invoquent une excuse, celle de la misère, sœur aînée de la souffrance.

Les recluses de chez nous, sans recourir à des pratiques aussi barbares, atteignent le même but. Or, qu'on se châtre ou qu'on se cloître, l'on va à l'encontre de la loi naturelle, qui est la reproduction de l'espèce.

Toutefois, on peut soutenir sans grand paradoxe que la femme est maîtresse de rester improduc-tive s'il lui plaît. La donnée de M. Ernest Foissac est plus vaste. Il s'agit de savoir si on a le droit de tuer l'être vivant. Le bon docteur Riobel, un des héros du livre, le véritable héros, dit non, mille fois non, et il le dit bien. Il est vrai que son contradicteur, le chimiste Lamazière, dit oui, sans trop expliquer pourquoi.

Bref, voici en deux mots la donnée du roman : une jeune demoiselle, Louise Flaignant, est séduite pas un homme marié, une sorte de gentlemen farmer, Gérard Derrias. Ce Gérard est deux fois coupable, d'abord parce qu'il abuse de la jeune fille dont on lui a confié la garde et qu'il doit conduire à Paris, ensuite parce que n'étant ni garçon ni veuf, il ne peut réparer le mal qu'il a fait. Et le mal est irréparable. Louise Flaignant devient grosse.

Et c'est ici que la question se pose.

Louis dit : je suis maîtresse de mon corps et j'ai le droit de me débarrasser du fruit de mes entrailles, qui est non point un produit de l'amour, mais qui m'a été imposé contre ma volonté, par le seul fait d'un instant de faiblesse.

La raison ne tient pas debout.

La femme qui parle comme Louise Flaignant est une femme dénaturée et le bon Riobel a largement raison contre elle.

La thèse vraiment curieuse à soutenir eût été celle-ci : Une fille violée ay coin d'un bois, par un bandit quelconque, un Vacher, qui lui fait un enfant. L'innocence a-t-elle le droit d'extirper de son sein ce fruit pourri, germe de tous les vices ? Peut-on la forcer à procréer un être qui peut devenir exécration et qui, à son tour, enfantera des êtres pervers, car les lois de l'atavisme que nul ne nie, sont inexpugnables et l'éducation ne peut modifier que la surface sans refaire le fond humain.

Voilà, certes, qui serait une thèse à embarrasser l'honnête docteur Riobel lui-même.

Mais Louise n'est pas violentée, elle est séduite, ce qui est bien différent. Or, il y a dans toute séduction comme un tacite consentement.

Louise pouvait résister d'autant mieux à son séducteur qu'elle ne l'aimait pas. Elle succombe par faiblesse, soit ; c'est l'occasion qui a fait sa chute, soit encore ; le criminel c'est le séducteur, c'est entendu ; mais lors que l'enfant s'agite dans son sein, peut-elle se poser la question de savoir si elle a le droit de le faire périr ?

Son mot : « ne suis-je pas maîtresse de mon corps ? » n'est pas un mot de mère, il n'est pas même un mot de femme.

Nous savons toutes les raisons qu'elle pourra donner : la flétrissure, le déshonneur, les railleries et les dédains du monde, la crainte de l'aveu, le désespoir des êtres qui l'aiment. Ah ! c'est payer bien cher un moment de faiblesse ! Mais ne peut-elle trouver un moyen moins cruel que celui d'un avortement ?

Et, au fait, ce qu'elle va détruire lui appartient-il, donc ? Elle n'a point créé ; elle a aidé à la création. Il est vrai que M. Foissac s'efforce de rendre sa triste héroïne quelque peu intéressante. C'est Gérard qui propose à Louise, qu'il n'aime plus, de se faire délivrer par le fer de l'opérateur. Mais cette vie, que Gérard veut détruire après l'avoir donnée, est-elle toute à lui ? Ne l'a-t-il pas reçue de quelqu'un qui la tenait d'un autre ? N'est ce pas une parcelle de la vie immortelle ? C'est donc un crime non seulement individuel et social, mais humain, que Gérard et Louise vont commettre.

Du reste, la punition ne se fait pas attendre. Bien que la jeune fille se soit adressée à un praticien distingué de Paris, elle meurt des suites de l'opération.

Cette mort de Louise, c'est la moralité du livre. Mais si Louise eût survécu, quelle en serait la conclusion ? Avec Riobel, je la trouverais épouvantable.

Cette mort de Louise est une des bonnes pages du roman, qui en renferme d'excellentes.

Je ne parle pas seulement de celles où le praticien parle en connaissance de cause, où le philosophe met en présence le pour et le contre, je parle de celles où le romancier décrit et raconte. Il y a, dans ce roman, des descriptions, voire des légendes locales. Tout cela repose un peu de la cruauté du sujet.

Parmi les types crayonnés par M. Ernest Foissac, il en est que nous avons coudoyés, tel Benoit Larose, le lettré doué d'une prodigieuse mémoire, où il puise, sans la tarir jamais, des citations et des anecdotes ; tel encore ce docteur Riobel, si malheureux peut-être, parce que trop franc et trop honnête.

Il est possible que livre eût gagné à plus de condensation, à se voir alléger de certains hors d'œuvre épisodiques qui l'alourdissent un peu et rendent l'action languissante. Peut-être trouvera-t-on aussi que les personnages parlent et discutent longuement au lieu d'agir.

Mais c'est le genre qui veut cela. Dans le roman à thèses, l'action est peu de chose, les développements sont tout et ceux que nous fournit M. Foissac sont exempts de banalité. Il pose des problèmes délicats, remettant au lecteur le soin de les résoudre et, usant de la méthode antinomique, il expose le pour et le contre, en laissant la liberté du choix. Par toutes ces raisons et par quelques autres encore, le livre de M. Ernest Foissac ne manque pas d'intérêt et les qualités qu'il renferme compensent largement les quelques légers défauts qui peuvent s'y rencontrer. Camille Delthil

ERNEST FOISSAC

CATALUNYA

(ROMAN CATALAN)

LES ŒUVRES REPRÉSENTATIVES

47, Rue de Vaugirard et 27, Rue d'Assas

PARIS (VI^e)

Fernand Ices
(Mas d'Azil 15/11/1856 – 1888)



Fernand Ices par Cabriol

La Feuille villageoise de Moissac publie le 4 octobre 1888 sans signature mais c'est inévitablement celle de Camille Delthil, ce texte sur la mort d'un jeune poète :

« *La mort de Fernand Ices* »

*Nous apprenons la mort de Fernand Ices qui fut un de nos jeunes amis. Nous l'avions connu professeur au Collège de Moissac, il y a quelque dix ans de cela. Il raffolait de poésie, et l'**Avenir** que nous rédigeons alors, encouragea ses essais.*

*Il était Lamartinien, encore avec une pointe de satire qu'il lui était restée après la lecture des **Expiations**, de son compatriote, Léon Valéry. Nous lui passâmes Beaudelaire, il s'en enticha fort, et quelques temps après il nous portait une pièce remarquable, **le Mitron**, qui figure dans son volume **les Fauves**, publié par Lemerre, quelques années plus tard.*

*Il partit pour Paris en qualité d'élève à l'école des Chartes, mais la littérature le tentait. Il fréquenta **les Hydropathes**, et lança sous le pseudonyme de **Fernand Crésy**, son premier volume de vers qui obtint un vrai succès. L'école des Chartes était loin. Dès lors il s'escrima dans les journaux, tout en*

rimant un nouveau volume, **les Farouches**, et en monologuant un drame, **les Bouchers**, que le directeur du **Théâtre libre** fera jouer cet hiver. Icles venait de publier récemment un roman qui contient de belles pages, bien que trop naturaliste par certains endroits. La mort le fauche avant que la moisson soit faite. Il meurt à 32 ans à peine, emporté par une de ces cruelles maladies qui aiguïssent l'intelligence en brisant le corps. Chez lui la lame a usé le fourreau. »

Le journal **L'Avenir** est né suite à une nouvelle loi sur la liberté de la presse début septembre 1881 et paraissait trois fois par semaine. Ce journal fait suite à **L'Impartial**. Dès le n° 2 un long article sur la séparation des églises et de l'Etat dit clairement la couleur politique. Pour confirmer, une lettre de Victor Hugo présentée ainsi :

« Un des rédacteurs de l'Avenir, qui professe pour le plus grand poète et le penseur le plus humain de notre siècle une vénération doublée par la reconnaissance, et dont les relations avec le justicier des Châtiments remontent aux époques assombries de l'exil pour l'un, des cruels débuts pour l'autre, ayant eu l'heureuse inspiration d'adresser à Victor Hugo les premiers numéros du journal avec une lettre d'envoi a reçu la réponse suivante. (...)

Cher confrère, Je reçois votre gracieuse lettre et j'applaudis aux nobles paroles qui vous engagent envers nous. Nous sommes les pionniers de l'AVENIR !

Croyez en ma vive cordialité, Victor Hugo 7 septembre 1881 »

Dès janvier 1882 Cladel est à l'honneur ainsi que le jeune Bazaillas :

« Au mois de mars 1881, le jeune Bazaillas Albert, élève du collège de Moissac, obtenait son certificat de grammaire avec le numéro un. A la fin de juillet dernier, ce même élève qui appartient à une famille franchement républicaine, et qui est, paraît-il, d'une intelligence peu commune, a obtenu le titre de bachelier avec « mention honorable ». Nous ne saurions que féliciter à la fois le jeune Bazaillas et les maîtres auxquels il doit son succès. »

Laissons **L'Avenir** et revenons à Icles.

La revue nationale **Le Livre** sera moins loquace pour évoquer le poète mais revient aux mêmes trois repères : « Une jeune poète Fernand Icles auteur des *Fauves* vient de mourir aux Bordes-sur-Arize. Il laisse un volume en préparation, les Farouches, et le "Théâtre Libre" représentait tout récemment une pièce de lui, les Bouchers. »

La dernière lettre envoyée par Icles est-elle celle envoyée à Cladel :

« Toulouse le 25 février 88

Mon cher Parrain, Pour m'excuser d'avoir été si longtemps sans aller vous voir, sachez que j'ai passé trois mois à Paris malade d'une bronchite au cours de laquelle toute sortie m'était formellement interdite. A peine

convalescent, ordre du docteur de repartir pour les Pyrénées ; j'obéis et c'est en voyage que je vous écris. »¹⁵

Né le 15 novembre 1856 à Mas d'Azil (Ariège) Fernand Icles meurt en fait à Castex (Ariège) où il était en cure en septembre 1888. Par quel mystère cet Ariégeois devient-il professeur à Moissac ? Je pense que son père instituteur, devenu inspecteur primaire est passé par Montauban. Certains indiquent qu'il avait fait ses études à Montauban, et sans nul doute le passage par Moissac, à 22 ans, ne pouvait que le conduire vers Léon Cladel si attaché à cette ville et à Camille Delthil.

Son ami Georges Lorin détaille dans **Le Figaro** du 6 novembre 1926 l'historique de la création des *Hydropathes* évoquant la première apparition de ce fou de littérature qu'est Fernand Icles qui, si l'on en croit Delthil, arrive juste à Paris en septembre 1878 :

*« C'est là que Fernand Icles vint me demander timidement, avec un accent méridional qui semblait sculpté, de dire, à sa place, une pièce de vers intitulée **Une Conquête**. Il me remercia de l'avoir forcé à la dire lui même, en dépit du danger de l'accent, en me la dédiant. Aux premiers vers, ce fut un sourire de toutes les pipes. Quand il commença la seconde strophe*

*C'était une Pyrénéenne
A l'encolure herculéenne*

l'auditoire exulta, transporté d'admiration. Fernand Icles était célèbre. »

Avec les *Hydropathes* va naître une bande de copains qui va se croiser dans divers cafés. Dans **Petits Mémoires de la Vie**, un de ses amis, Laurent Tailhade¹⁶, se souviendra plus tard des performances de Icles :

" ...Une sorte de Lucrèce paysan, Fernand Icles, gasconnant d'une voix rauque et formidable, crachant son dernier poumon dans les vers luxurieux et sauvages où vibraient éperdument les ardeurs suprêmes de sa machine détraquée..."

Comme l'indique une lettre à Cladel, Icles continue à Paris son métier de pédagogue. En 1880, Léon Cladel qu'il appelle *Mon Parrain*, l'aide à publier son premier recueil de vers, **Les Fauves**, chez Lemerre, sous le pseudonyme de Fernand Crésy.

Ses amis les plus proches, amis aussi de Cladel, sont alors Maurice Rollinat, Edmond Haraucourt, Emile Cohl et Georges Lorin. Pour ce dernier il dessinera son père, Maxime Lorin dans l'ouvrage intitulé, **Autour de moi**, édité par Lorin, en 1883, chez Ollendorff. En 1881, comme l'indique l'article de Lorin, les *Hydropathes* se transforment en *Hirsutes*. A la fin de décembre 1881 commence l'histoire du *Chat Noir*. Dans la revue, Icles laisse des poèmes morbides, avec cette violence dont il parle souvent. Citons simplement "La Sépulture"¹⁷ et encore "Le Crâne"¹⁸, poésie dédiée à Marie Krysinska.

A partir d'août 1883, on le retrouve aux séances des Zutistes, rue de Rennes, où, aux côtés du maître des lieux, Charles Cros, Icles rencontre Charles

¹⁵ Archives départementales, Fonds Cladel qui contient plusieurs lettres de Icles.

¹⁶ On le croise dans les journaux de La Tailhède.

¹⁷ Le Chat Noir du 13 mai 1882

¹⁸ Le Chat Noir du 10 juin 1882

Vignier, Willy, Ernest Raynaud et son compatriote pyrénéen Tailhade. Après *La Nouvelle Rive Gauche*, on le retrouve à *Lutèce* ; il fait même partie de l'éphémère club des Jemenfoutistes qui groupe durant janvier et février 1884 les rédacteurs de *Lutèce* au café de l'Avenir, place Saint-Michel.

En 1884, il fréquente le salon de Charles Buet, où il retrouve Tailhade, Oscar Méténier, Jean Lorrain et Armand d'Artois. Tout naturellement on découvre, l'année suivante, dans *La Minerve*, fondée par Buet, une poésie de l'Ariégeois : "La Ballade du Hibou".

On connaît de lui un deuxième recueil de vers (Les Farouches, 1888), des romans (Le Justicier 1886 ; Le Café de l'ancre, 1888) et un drame (Perle, 1888).

Voici la présentation du Justicier dans la revue **Le Livre** de 1886 :

«*Le Justicier*, par FERNAND ICRES. Un vol. in-18 jésus. Paris, Jules Lévy; 1886. Prix 3 fr. 50.

Le Justicier, comme conception et comme écriture, est bien l'œuvre d'un poète ; il en a l'odorant et délicat fumet, la senteur parfumée. Rien de ravissant comme les amours d'Élie et de Marguerite, en pleine nature, au milieu de l'encouragement grisant des choses. Tout ce qui est paysage est touché avec un art fin, transparent, qui sonne harmonieusement à l'oreille, plaît à l'œil. L'étude des caractères a été traitée avec le même bonheur ; la figure du jeune justicier se détache lumineuse sur le confus grouillement des habitants maudits de l'Abondance-Dieu, et l'auteur a décrit d'une manière saisissante l'envahissement, puis la gradation du terrible mal qui décime, en vraie plaie d'Égypte, cette orgueilleuse population, punie dans son orgueil, dans sa force, dans sa santé et dans sa vie. Le livre de M. Fernand Icles est hardi, mais on le lira avec plaisir, parce qu'il est littéraire. »

En 1886 la *Revue Moderne* indique : Fernand Icles publie *La Bossue*.

Jean-Pierre Manau et 1851 (Moissac 1822-Vernon 1908)



Si le Collège fut un des lieux majeurs ayant contribué à la formation de ce groupe d'intellectuels, un fait politique a aussi contribué à sa constitution. Il s'agit de l'opposition au coup d'Etat du 2 décembre 1851. Les victimes de ce coup d'Etat dont le limonadier de Moissac, Jean Bousquet qui bénéficia d'un discours de Victor Hugo sur sa tombe à Jersey¹⁹, vont constituer en 1870, une des références de la république. Bien qu'agé seulement de seize ans Léon Cladel a été interrogé par les hommes de la répression qui vont envoyer en exil plusieurs Moissagais dont Jean-Pierre Manau et son jeune frère. Je retiens leur cas²⁰ même s'ils n'ont aucun lien avec les autres personnes de ce livre pour faire comprendre l'affrontement prévisible entre les deux républiques que les opposants au coup d'Etat ont rendu plus évidentes : la république modérée et la république sociale.

Dans le journal de Delthil, *L'Avenir* la lettre d'un lecteur en date du 20 avril fait le point sur les condamnées de 1852 car l'Etat a décidé de leur verser un dédommagement (lettre publiée le 26 avril) :

Jean Bousquet : arrêté le 6 décembre 1851 mis en liberté le 15 mars 1852, mais condamnée au bannissement par la commission mixte occulte du Tarn-et-Garonne qui siégeait à Montauban et qui avait ses affidés et ses sbires dans tous les cantons et les principales communes (mort à Jersey le 22 avril 1853.

Racio Antoine ouvrier tailleur, internement.

Leygue Jean ouvrier tailleur, internement.

¹⁹ Réédité aux Editions La Brochure

²⁰ J'aurais pu retenir celui d'Hippolyte Détours auquel j'ai consacré une brochure et qui s'inscrit dans ce paysage : Un insurgé de 1851, Hippolyte Detours de Moissac, 40 pages, supplément au journal Point Gauche ! janvier 2001.

Delbert junior négociant en grains et farines, internement en 1852, internement en 1854.

Chabrié Victorin, avocat et rentier (décédé sans postérité) Bannissement. Cousin germain du député actuel Pierre Chabrié.

Manau Joseph, marchand en gros et en détail de verrerie et poterie, internement. Transporté en Afrique, à Tlemcen en 1858.

Lambert Guillaume, châtreur, bannissement.

Lapoujade François clerc d'avoué : décédé à Montevideo où il était allé de son chef. Arrêté à Toulouse, à la prison de Moissac le 12 mars 1852 et libéré le 14. Pas de condamnation.

Doucet Pierre, marchand de volailles, internement.

Courtès Jean, cordonnier, bannissement. Il est resté 30 ans en Angleterre ou en Amérique.

Castéra Guillaume, menuisier, internement.

Bessières Etienne, surnommé Seizedouzaines, reven-deur, internement. Mort en Turquie.

Serres, marchand de parapluies, internement.

Busson Auguste, employé de commerce, internement

Delbert aîné, négociant en grains et farines. Internement, puis internement en 1854.

Manau aîné, arrêté à Montauban, bannissement.

Cette liste permet de mesurer la répression qui s'est produite dans une ville qui est présentée comme tranquille suite au coup d'Etat, et la répression qui reprendra en 1854 et 1858. La famille Manau est bien présente.

Cette liste correspond à celle que j'ai publiée sur la brochure Detours avec quelques précisions : Courtès meurt à Louisville, USA, la famille Delbert ira vivre à Mont de Marsan. Joseph Manau rentre de Tlemcen seulement en 1859.

Camille Delthil, sans doute poussé par Léon Cladel sera toujours du côté de la république sociale tandis que Jean-Pierre Manau défendra toujours la république modérée.

Fils d'un maître verrier de Moissac, né le 18 août 1822, Jean-Pierre Manau, docteur en droit, est avocat et secrétaire de Ledru-Rollin au ministère de l'Intérieur après la révolution de 1848. Exilé pendant quatre ans au début du Second Empire, poursuivi en 1851 et 1858, il redevient avocat à Montauban puis à Toulouse ; il est recommandé à Gambetta après la proclamation de la III^e République.

A Toulouse, il préside une commission visant à l'épuration des magistrats hostiles à la République, mais il s'oppose en même temps aux défenseurs fragiles de la Commune de Toulouse. Il devient premier avocat général, en septembre 1870. À Paris il est juge en mars 1871, conseiller à la cour d'appel en septembre 1879, président de chambre un an plus tard.

Nommé à la Cour de cassation le 6 mai 1882, il est reconnu comme un magistrat «laborieux et des plus capables». Se présentant comme un «vieux Républicain de 1848», il revendique la présidence d'une chambre de la Cour, en février 1890 et l'obtient le 15 mars 1892. Procureur général à partir du 31

mars 1893, il obtient, le 16 décembre 1897, la réhabilitation de la mémoire de l'instituteur républicain Pierre Vaux, innocent mort à Cayenne le 13 janvier 1875. J.-P. Manau requiert ensuite dans les procès Zola et Dreyfus. Il reste en fonction jusqu'à 78 ans révolus, ayant fait valoir, dix ans auparavant, qu'il n'avait pas *d'autre fortune que son traitement*. Procureur général honoraire le 3 octobre 1900, il se voit conférer, deux jours plus tard, la dignité de grand officier de la Légion d'honneur.

Il meurt à Vernon, dans l'Eure, le 3 février 1908. Voyant en lui, «l'un des plus beaux exemples de courage civique », son successeur Manuel Baudoin salue, le 16 octobre, le fait «qu'il fut de son temps sans aveuglement, de son parti sans servilité» et «sa foi politique inébranlable».

Voilà la carrière d'un homme qui s'est installé dans le système républicain comme Fortunat Strowski ou Jean Izoulet.

Loin de la branche de la démocratie sociale, les deux camps partagent le besoin de défendre la république.

Derrière les divergences il y a un fond commun et ce fond commun alimente les divergences ! Voilà pourquoi pour comprendre ce groupe de lettrés de 1880 à Moissac on a besoin de s'en référer aux combats de 1851.

Ayant depuis tant d'années étudié le cas de la Seconde république en Tarn-et-Garonne et en France, je connais bien le déroulé des événements montalbanais de la semaine du 2 au 8 décembre 1851 où l'avocat Jean-Pierre Manau joua le rôle du modérateur par rapport au peuple de paysans et d'artisans. Mais je découvre seulement en 2015 l'étude suivante. Elle apporte une pierre de plus à mon édifice et une pierre d'importance. Deux acteurs des événements aux opinions totalement opposées n'ont rien compris au coup d'Etat ! Du côté du Bonapartiste Belmontet ça apparaît encore plus surprenant que du côté du Républicain Manau !

Belmontet croit une thèse largement répandue : le bon Louis Napoléon Bonaparte contre le méchant Morny ! Or il vérifie que, même le bon Louis qu'il connaît personnellement, n'accède pas à sa réclamation de libération de Manau.

De son côté Manau, avocat, ne comprend pas qu'il puisse être commandé alors qu'il a calmé les esprits !

Les deux hommes me confirment dans l'idée que le coup d'Etat n'a pas été une révolution de palais, mais un tournant fondamental dans l'histoire du pays. Souvent les historiens pensent aujourd'hui que le temps long est plus important que le temps court or comment nier que le coup d'Etat de Pinochet a transformé radicalement l'histoire du Chili ?

Belmontet et Manau ne comprennent pas que la répression mise en place ne vise pas à punir des "coupables" mais à instaurer une terreur ! Pour susciter la peur, il est aussi important de frapper des "innocents" que des "coupables" ! Ce coup d'Etat, je l'ai démontré dans un livre, fut une telle rupture politique, économique, religieuse, culturelle que la Troisième république ne pourra jamais retrouver le dynamisme démocratique des années 1848-1850.

L'article met à mal un autre lieu commun : la répression de 1851 aurait laissé place à un Second Empire débonnaire. Les événements de 1858 confirment

l'inverse, tout comme la liberté de la presse sous contrôle total (simple exemple). Bref, cet article de Pierre Caron a valeur locale et aussi valeur générale.

La Révolution française, 1910

Jean-Pierre Manau et le coup d'Etat de 1851

Dans le département de Tarn-et-Garonne, le coup d'Etat de 1851 fut accepté sans résistance. A Montauban, à Moissac, les républicains avancés protestèrent, mais il n'y eut même pas un commencement d'insurrection. Les événements de décembre, dans ce département, n'offrent donc pas un intérêt particulier ; ils méritent cependant de nous arrêter quelques instants, d'abord parce qu'ils offrent quelques détails piquants, ensuite parce que nous y trouvons mêlés deux hommes dont les noms sont fort connus Manau, le futur procureur général de la Cour de cassation, et Belmontet, le poète officiel du Second Empire. Jean-Pierre Manau²¹, né à Moissac en 1822, secrétaire de la Conférence des avocats en 1847, secrétaire particulier de Ledru-Rollin au ministère de l'Intérieur en 1848, candidat malheureux aux élections législatives d'avril, en Tarn-et-Garonne, s'était, après la journée du 15 mai, retiré à Moissac, puis à Montauban, où il se fit inscrire au barreau. Il partagea son temps entre ses occupations professionnelles, qui ne tardèrent pas à devenir assez absorbantes, et une propagande active en faveur des idées démocratiques. En 1851, avocat réputé, il était en même temps considéré comme un des chefs du parti républicain dans le Tarn-et-Garonne. Le coup d'Etat devait nécessairement l'atteindre. Le 8 décembre 1851, il fut emprisonné. Voici en quels termes, dans une lettre²² à son ami Carteret, député à l'Assemblée législative, il raconte son arrestation :

Maison d'arrêt de Montauban, 11 janvier 1852.

Mon cher Carteret,

Je vous écris du fond d'une prison, où je suis enfermé depuis les derniers événements politiques. Lorsque l'acte du 2 décembre a été connu à Montauban (où je suis établi comme avocat depuis un an et où je suis parvenu à me faire une bonne position), tous les républicains de la ville se sont réunis spontanément dans la salle de l'ancien club démocratique pour aviser. Quelques-uns de mes amis et moi, qui avions remarqué une très grande exaspération dans les esprits et qui savions qu'il était impossible de songer à une résistance quelconque dans notre ville, nous décidâmes de calmer l'effervescence et d'attendre paisiblement les événements. Aussi, dans les réunions qui eurent lieu au cercle le mercredi et le jeudi (3 et 4- décembre), je pris la parole pour arrêter toute espèce de manifestation. Je réussis complètement le mercredi ; le jeudi, les nouvelles du jour excitèrent de nouveau les esprits. Pour les ramener au calme, nous nous rendîmes

²¹ Sur J.-P. Manau, on trouvera des renseignements détaillés, accompagnés de références précises, dans le discours prononcé par M. Baudouin, son successeur dans le siège de procureur général, à l'audience solennelle de rentrée de la Cour de cassation, le 10 octobre 1908. Ce discours a été publié dans la Gazette des Tribunaux des 17 et 18 octobre 1908. Nous remercions M. Baudouin, qui nous en a fort obligeamment communiqué le texte. 2 Arch. Nat. BB30 476 doss. 7.

²² Arch. Nat. BB30 476 doss. 7.

successivement à la mairie et à la préfecture, au nombre de huit citoyens. Nous allions proposer au maire et au préfet d'organiser le plus tôt possible la garde nationale pour veiller au maintien de l'ordre. Le maire et le préfet nous promirent cette organisation pour le premier jour, et nous remercièrent des efforts que nous avions déjà faits pour éviter la guerre civile, en nous engageant à continuer. Revenus au cercle, nous nous trouvâmes encore en face de dispositions peu pacifiques. Je proposai alors de faire une dernière démarche auprès de M. le maire, pour demander l'adjonction de quelques citoyens aux membres du conseil municipal, non pour délibérer avec eux, mais pour veiller avec eux, pendant la nuit, au maintien de la tranquillité. Cette proposition fut adoptée par M. le maire, qui me nomma avec quelques autres citoyens, entre autres le citoyen Martin. Nous passâmes une bonne partie de la nuit à la mairie, avec d'autres citoyens choisis dans le parti légitimiste. Et, grâce à cette mesure, l'ordre le plus parfait n'a cessé de régner dans la ville. Cependant, le 8 décembre, j'ai été arrêté sous prévention d'un complot tendant à exciter la guerre civile ! Mon arrestation a surpris toute la population. Depuis, on a arrêté le citoyen Martin. Quelques autres citoyens sont en fuite. J'attendais avec confiance l'arrêt du non-lieu que ne pouvait manquer de rendre la Cour de Toulouse, qui a évoqué l'affaire. Mais la Cour ne rend pas d'arrêt. Elle a envoyé les pièces à Paris, suivant les ordres du ministre, et on prétend que l'on va juger cette affaire, comme toutes celles qui sont dans la même catégorie, administrativement. J'avoue que cette nouvelle me surprend fort. Je ne pense pas qu'une pareille monstruosité puisse être commise par le gouvernement, vis-à-vis des départements qui ne sont pas en état de siège. Quoi qu'il en soit, je viens vous prier de faire tous vos efforts pour que ni moi, ni Martin, ni mes amis ne soyons victimes d'une semblable monstruosité. Je vous parle aussi pour mon frère le plus jeune, qui est compromis pour les affaires politiques de Moissac. Veuillez donc, mon cher Carteret, savoir ce qu'il y a de vrai dans ces dispositions du gouvernement, et voir nos amis qui peuvent obtenir ma mise en liberté et celle de mon frère et de mes amis, je ne sais si vous êtes encore dans de bons rapports avec M. Baroche. Si ces rapports vous permettent de faire une démarche auprès de lui, je ne doute pas que M. Baroche, qui me connaît, ne s'empresse d'intervenir pour que je ne sois victime d'une aussi flagrante injustice, ainsi que mon frère et mes amis. Faites aussi agir vos amis. Dans notre département, il n'y a point eu de troubles. A Montauban nous avons empêché la guerre civile. Les autorités nous en ont remerciés. Voilà la vérité. Agissez donc pour le mieux, et au plus vite. Je compte, dans ces graves circonstances, sur l'amitié que vous m'avez toujours témoignée. Veuillez me faire connaître le résultat de vos démarches en m'écrivant sous le couvert de M. Frankonal, huissier, 6, place de la Préfecture, à Montauban. En attendant le plaisir de vous lire, je vous serre la main bien affectueusement, et suis votre bien dévoué²³. J.-P. MANAU, avocat.

²³ De cette lettre, il est instructif de rapprocher celle que le procureur général de Toulouse écrivit au garde des sceaux le 8 décembre 1851 (Arch. Nat. BB36 395). On y trouve la version des autorités : Monsieur le Ministre, «Nous sommes arrivés hier à Montauban vers 4 heures et demie du soir. La ville était parfaitement tranquille; des renseignements qui nous ont été fournis par le préfet, le maire, le procureur de la République, il est résulté

Il ne semble pas que ni Carteret ni Baroche se soient empressés d'intercéder en faveur du prisonnier. De démarches de Baroche, nous n'avons pas trouvé trace, et il est probable que Carteret se contenta d'expédier à la Chancellerie la lettre de Manau. C'est alors que Belmontet²⁴ fit une entrée en scène assez inattendue. Ce bonapartiste endurci, qui n'avait cessé depuis 1815 de chanter les gloires de l'Empire, avait accueilli avec transport le coup d'Etat et le plébiscite du 20 décembre. Il était juste qu'après avoir été si longtemps à la peine, il fût enfin à l'honneur, et il venait d'être désigné comme candidat officiel, pour les élections législatives, dans le département du Tarn-et-Garonne, où il était né. Belmontet connaissait-il personnellement Manau et ses compagnons de captivité ? Non, sans doute. Mais, à la suite d'un voyage avec mission officieuse, on va le voir, qu'il lit en janvier dans sa future circonscription, il se prit pour eux d'un intérêt qu'il s'empressa de leur témoigner, au risque de se compromettre, et, rentré à Paris, il écrivit la lettre suivante à M. de Maupas, ministre de la police générale²⁵:

Paris, le 18 janvier 1852

Monsieur le Ministre,

Votre noble cœur est digne de répondre aux belles inspirations de celui du Prince Président. Chargé par lui d'une mission de confiance dans les départements de Tarn-et-Garonne et de la Haute-Garonne, j'ai acquis sur les lieux, la conviction que la grande votation du 20 décembre lui a rallié tout le parti républicain honnête du Midi. La magistrature, pour couvrir sa défaillance au 2 décembre, déploie un excès de zèle contre les républicains qui se sont légèrement montrés opposés au coup d'Etat. Le Prince, que j'ai eu l'honneur de voir hier, n'écoutant que ses instincts de grandeur d'âme et de clémence, m'a promis solennellement l'élargissement de quelques détenus, plus indociles que coupables, dont je lui ai remis les noms. Il m'a autorisé à faire connaître aux parents affligés ses intentions généreuses. Je l'ai fait sur-le-champ. J'ose donc, Monsieur le Ministre, connaissant votre nature droite et bonne, vous prier de vous associer à la pensée du Prince. C'est son plus ancien ami qui fait un appel à votre belle âme. Faisons des amis au neveu de l'Empereur. Ces détenus, à Montauban, sont MM. Martinpellarte, avocat; Berthal, ancien magistral; Manau, avocat, et son jeune frère, de Moissac; à Toulouse MM. Jeannot et Leygue, hommes de lettres, qui seront heureux de

qu'à, la nouvelle des événements, le club démagogique, précédemment fermé par l'autorité, s'était réuni, qu'il n'avait pas voulu se dissoudre, malgré les injonctions de l'autorité, que des agents porteurs de lettres avaient été expédiés dans les campagnes avoisinantes pour appeler les paysans dans la ville, qu'enfin des sentinelles avaient été apostées pour donner le signal du départ pour Toulouse d'un chargement d'armes provenant du désarmement de la garde nationale et dont l'autorité militaire avait ordonné l'établissement dans les arsenaux de l'Etat: au signal donné, les armes devaient être enlevées et distribuées à l'insurrection. M. le Premier Président a donné, dès hier soir, cinq mandats d'amener contre les cinq individus les plus compromis: le sieur Masnau (sic), ancien secrétaire de Ledru-Rollin, chef de la démagogie à Montauban et désigné comme devant remplacer le préfet, déposé insurrectionnellement, a été arrêté ce matin. Les autres inculpés ne le sont pas encore à ce moment. L'incarcération de Manau produira une très salutaire impression sur la démagogie dans le département ».

²⁴ Louis Belmontet (1799-1879) ; l'auteur d'Une fête sous Néron (1829, en collaboration avec Soumet), des Tristes (1821), du Souper d'Auguste (1828), des Nombre d'or ;(1846), des Strophes guerrières (1851) des Odes sur la campagne d'Italie (1859), des Napoléoniennes(1859). Il a laissé deux vers célèbres "L'art scénique, aujourd'hui c'est fart arsenical", et "Le vrai feu d'artifice est d'être magnanime". Sur son rôle politique, cf. le Dictionnaire des Parlementaires français.

²⁵ Arch. Nat. BB30 476 doss. 7.

soutenir le gouvernement sorti du suffrage national. Je réponds d'eux tous. Ma meilleure récompense de mon vieux dévouement à l'Empereur et à son digne neveu, que j'ai aimé dans l'exil, sera la liberté de ces hommes, plus aventureux que coupables. Ces deux départements sont dans un calme parfait. Il n'y a aucun danger à élargir des adversaires politiques, dont la loyauté répond de leur soumission, et qui ne le seront plus. J'ai écrit au nom du Prince. Achevez cette belle œuvre, Monsieur le Ministre, en secondant de votre autorité la noblesse de cœur du chef de l'État. Rendez ces familles aux devoirs de la reconnaissance. Les patriotes seront heureux de rentrer tous dans le camp napoléonien, qui est le quartier général de la Révolution disciplinée. Je serai heureux, très heureux de vous avoir fourni cette occasion de reconquérir des âmes égarées un jour, et d'affermir la popularité du Prince sur de bonnes actions. Je suis, etc. L. Belmontet.

Cette intervention de Belmontet fut inefficace. Le 8 février, la Commission mixte de Tarn-et-Garonne se réunit; elle passa douze jours à étudier les dossiers des trente affaires qui lui étaient soumises, et à rendre ses arrêts. L'affaire de Manau fut examinée la première. Conformément à la procédure adoptée, l'inculpé ne fut pas entendu; d'ailleurs la Commission n'était pas disposée à accepter la version de son rôle, telle qu'il l'avait présentée dans sa lettre à Carteret. Il fut condamné à l'éloignement momentané du territoire, à l'exil. La décision de la Commission était ainsi motivée²⁶ :

Manau (Jean-Pierre), né à Moissac le 18 août 1822, domicilié à Montauban, avocat, célibataire; arrêté; éloignement momentané du territoire.

Établi à Montauban depuis environ quinze mois, il a montré du talent, et il avait au barreau de cette ville l'un des premiers rôles. C'est le plus intelligent des hommes de l'opposition socialiste ; il était désigné comme le futur et principal candidat de ce parti à l'Assemblée nationale et comme devant être préfet dans le cas d'un cataclysme politique. Secrétaire, sous le Gouvernement provisoire, de Ledru-Rollin, pour lequel il professe encore un dévouement sans bornes, celui-ci fut sur le point d'en faire un substitut au tribunal de la Seine. Le 4 décembre, il monta à la tribune du club démocratique, y lut, en la paraphrasant, la proclamation du président de la République, et finit par dire : « À l'heure qu'il est Napoléon est en prison ou à Ham. »

Il porte la parole à la tête de la députation qui va à la mairie et à la préfecture demander l'organisation de la garde nationale, l'arrestation du capitaine de gendarmerie qui a fait afficher la proclamation du Président, et l'enlèvement de cette affiche.

La procédure le montre sans doute comme tenant un langage moins irritant que quelques-uns de ses co-prévenus; mais, tout en disant qu'il veut la conservation de la paix publique, il se maintient à la tête de l'agitation, prêt à faire opérer le mouvement qui devait le porter à la préfecture, si les circonstances politiques avaient pris une tournure favorable à sa cause. Aussi, le 5 décembre, l'arrivée de l'artillerie demandée à Toulouse, qui déjouait ses projets, l'irrita, et il alla dire au maire que, puisqu'on voulait

²⁶ Arch. Nat. BB30 402

placer les citoyens sous le régime du sabre, il ne répondait plus de la tranquillité de la ville.

Le frère cadet de Manau, Joseph-Marc, « *né et domicilia à Moissac, âgé de vingt et un ans, élève de commerce, célibataire* », fut frappé en même temps que lui; mais on se borna à l'interner à Angoulême. Son crime n'était pas grave, si on en juge par les considérants de la décision « *Il a été reconnu à l'attaque de la mairie; il était un des premiers. C'est un jeune homme d'un pédantisme outré. Du reste, sans précédents judiciaires et sans influence, il s'est fait remarquer par la violence de ses opinions anarchiques*».

Les décisions des Commissions mixtes étant sans appel, Manau aîné n'avait plus qu'à se laisser expulser. Mais Belmontet, fort des promesses du Prince, lié par les assurances qu'il avait cru pouvoir donner aux familles des condamnés, se piquait au jeu. Dans une note²⁷ non datée, mais qui est certainement de la fin de février, il observe avec chagrin que la Commission de Tarn-et-Garonne « a justement retenu ceux qui avaient été principalement recommandés au Prince-Président ». Dans une lettre à ce dernier, du 20 février²⁸, il renouvelle ses instances :

Mon Prince, votre popularité excitera plus d'enthousiasme que jamais dans Montauban, si vous daignez accorder la liberté promise aux détenus que j'ai eu l'honneur de vous recommander et qui se rattacheront à votre pouvoir. Mon Prince, vous m'avez autorisé à rassurer leurs familles. Je l'ai fait deux fois. Votre noble parole doit être la liberté même. Je vous en supplie, faites-moi cette grâce, à moi. Accordez-moi ce bonheur, je vous ai remis leurs noms : MM. Chabrier, Manau frères, Berthal, Delbert frères, tous des hommes distingués, que les autorités, orléanistes quand même, ont dénoncés avec passion et par esprit de vengeance. Ces autorités ont failli au 2 décembre. La liberté de ces braves gens, Prince ! Ils sont à vous !

Six jours après, il revient encore à la charge²⁹ :

« Faites comme l'Empereur, et suivez les nobles instincts de votre âme. »

Le 29 février, Belmontet est élu député de Tarn-et-Garonne. Le 6 mars, il adresse à Maupas une nouvelle lettre en faveur de ses protégés³⁰. Il invoque la promesse formelle du Prince-Président. D'ailleurs, que s'est-il donc passé de si grave à Montauban ?

«Le département de Tarn-et-Garonne a été un des plus calmes de France, malgré l'imprudente désertion du préfet, qui se démettait de ses fonctions et proclamait son opposition aux illégalités du coup d'État, malgré la désertion du conseiller de préfecture secrétaire général, et enfin malgré les hostilités du maire de Montauban, qui confisquait les proclamations du Président, les

²⁷ Arch. Nat. BB30 476 doss. 7. Note de la main de Belmontet

²⁸ Arch. Nat. BB30 476 doss. 7.

²⁹ Lettre du 26 février, *ibid.*

³⁰ *Ibid.*

empêchait de paraître, et faisait appeler dans sa mairie quelques républicains influents pour maintenir la tranquillité, qui fut maintenue.»

Cette «défaillance des autorités» rend plus méritoire encore le calme qu'a su conserver la population de Montauban. Le département de Tarn-et-Garonne est sincèrement rallié; il vient d'élire les deux candidats du gouvernement. La grâce de Manau et de ses amis serait-elle de nature à compromettre l'ordre ? Nullement. *«Pourquoi les actes de l'administration supérieure seraient-ils en contradiction avec la magnanimité du chef de l'État? »*

La lettre de Belmontet porte en marge cette annotation *« Mauvaise réponse du préfet »*. Maupas s'était, en effet décidé, le 26 février, à s'occuper de Manau et de ses compagnons ; il avait écrit au baron Dufay de Lauraguet, préfet de Tarn-et-Garonne, que le Prince était disposé à les gracier³¹ : cette mesure était-elle opportune ?

Le préfet répondit, le 2 mars³², que les prisonniers n'étaient pas convertis, qu'à en juger par leurs propos, ils nourrissaient toujours les «principes subversifs qui les avaient portés à «faire acte d'agression contre le chef de l'Etat et la société», qu'ils étaient les « principaux fauteurs du désordre» et que, « si la clémence du Prince s'étendait sur eux, il deviendrait impossible d'appliquer la plus légère peine à aucun des autres détenus ou inculpés fugitifs du département sans manquer aux lois de la justice et de la conscience ». Une mesure de grâce serait plus nuisible qu'utile elle alarmerait la «population saine et honnête», qui était «immensément plus nombreuse», et elle ne convertirait pas les démagogues.

Cet avis du préfet fut décisif, et la grâce fut rejetée. Mais Belmontet s'obstina, et il ressort d'une pièce du dossier qu'il dut faire, en août 1852, une nouvelle tentative. Cette pièce est ainsi conçue *« Recours en grâce. Détenus politiques (Tarn-et-Garonne). Manau, avocat; Berthal, ancien magistrat; Constans, avoué. M. Belmontet, auquel le Prince et le Ministre de la Police générale auraient promis un sursis en faveur de ces inculpés, demande leur mise en liberté. M. Belmontet est convaincu de leur innocence et répond de leur conduite.» Et en marge l'annotation suivante «Ordre d'instruire donné par M. le Directeur sur une lettre de M. Belmontet, 2 septembre 1852. Signé Lanzac(?)»*

Cette fois, ce fut le procureur de la République qui eut à donner son avis ; il se borna à reproduire presque textuellement la décision de la Commission mixte³³, et, conformément à ses conclusions, le ministre resta inflexible. Une supplique éplorée, adressée au Prince-Président, par Mme Cart, tante de Manau, et qui fut transmise à la Chancellerie le 14 septembre, resta sans effet. C'est seulement en juillet 1855 que Manau, qui s'était établi à Bruxelles, puis à Londres, devait obtenir l'autorisation de rentrer à Moissac³⁴.

³¹ Arch. Nat. BB30 476 doss. 7.

³² 12 Ibid

³³ Lettre du 8 septembre 1852 (ibid)

³⁴ Ibid

Ces quelques documents pourront être utiles au biographe de Belmontet, si jamais il en trouve un. Ils le font apparaître sous un jour sympathique. Ce médiocre poète était un brave homme, et il a su à l'occasion, nous venons de le voir, montrer, sinon du courage, du moins une certaine crânerie.

Pierre CARON,

Note JPD : Comme tous les amnistiés, il rentre de Londres après avoir signé un document donnant l'assurance qu'il ne participerait plus à la vie politique. Acte que Victor Hugo a toujours refusé.

Jules Momméja (Caussade 1854- Moissac 1928)

Pour en rester à l'univers Manau-Detours, Victor Malrieu dans une étude inédite sur la Franc-maçonnerie rapporte ce témoignage de Momméja au sujet de Detours : « *Fils de Baron d'Empire qui s'était assez enrichi pendant les guerres de la révolution pour pouvoir équiper à ses frais un escadron, Hippolyte fut un très ferme républicain, un homme bon, loyal, un peu grandiloquent dont je n'ai entendu dire que du bien. Très lettré et féru des auteurs latins.* »³⁵

Le jeune Louis Boursiac va nous présenter l'autre phénomène de Moissac, Jules Momméja. Dans *Divona* n°18 3ème année, sa revue, nous lisons en janvier 1928 après le décès du savant :



« J'apprends par la voix de la Presse le décès de M. Jules Momméja. Loin du terroir, je n'ai pu accompagner jusqu'au tombeau, celui qui fut pour moi un ami et un maître. Je m'incline néanmoins devant la dépouille mortelle de cet homme bon et aimable, et ce n'est point maintenant, sans une tristesse émue que je songe aux quelques heures que je passai l'été dernier à ses côtés.

Tout contre ce vieux Moustier, dont il avait révélé les inestimables trésors, Monsieur Jules Momméja habitait une vieille maison emplies de souvenirs. Il s'y était retiré depuis quelques années et y vivait tranquille et calme au milieu des émaux et gravures de l'ancien temps. Il y goûtait là, les charmes du repos et de la méditation, tout en flânant avec nos bons vieux maîtres qu'il adorait. Il estimait, à juste titre d'ailleurs, que ce sont gens sans malice, pleins de raison et de mesure ; il pensait qu'ils écrivent raisonnablement ce qu'ils veulent dire, et se confient à nous sans détours et toujours avec tact.

Il les savait sincères, probes et droits, il avait une prédilection particulière pour tous leurs vieux bouquins où ils ont mis toute leur pensée et tout leur art. Il se sentait l'ami, il se sentait le frère de ces pauvres âmes qui maintenant ne sont plus ; il comprenait leurs infortunes ou leurs joies car elles avaient été les siennes. Il aimait leur en entendre parler : son plaisir était d'aller deviser quelques instants avec eux. Il se plaisait également aux œuvres maîtresses de la

³⁵ Victor Malrieu B.M. de Montauban, Manuscrit 125.

littérature, aux récits merveilleux, aux anecdotes savoureuses, contées en une langue incertaine par quelque humble clerc ; il feuilletait d'une main amie les vieux grimoires et les anciennes chroniques, puis se tournant vers nous, car ce n'était point un égoïste, il nous en donnait la substance dans une langue pure et châtiée qui enchantait le cœur et l'esprit.

Jules Momméja était en effet doué d'une prodigieuse faculté d'évocation, il possédait au plus haut degré le goût des choses anciennes, il savait avec une grâce et une souplesse auxquelles on ne résiste point communiquer la vie à tout ce qu'il touchait. De ses moindres écrits qu'il essaimait à tous les vents s'exhale un charme limpide et suave, un charme tout naturel, car pour qui l'a connu, pour qui il a été donné comme moi de l'entendre causer, le sentiment de cette bonhomie de cette grâce et cette simplicité était empreinte dans ses conversations même les plus banales. Son savoir était grand, sa verve était inépuisable lorsqu'il nous contait des récits du bon vieux temps. Il y excellait. Sa voix se faisait tour à tour douce et émue, mordante ou ironique suivant qu'il nous parlait des ennuis ou des bons tours des hommes d'antan. Lorsqu'il causait, ses yeux rayonnaient de joie et un sourire lutinait sur ce visage émacié qu'auréolait une grande barbe blanche et coiffait un tout petit calot. Parfois, de ses mains amaigries par la souffrance, il saisissait brusquement sur une tablette l'un de ces livres revêtus de maroquin, où l'on ne promène que des doigts tremblants. Il le caressait d'abord d'une paume attendrie, il vous faisait admirer ces fines nervures et ces petites fleurettes d'or que n'eussent point dédaigné les Le Gascon ou les Padeloux. Il vous faisait remarquer la richesse ou beauté des culs de lampe ou des frontispices puis il lisait et sa voix qui s'élevait alors grave et chaude d'intonation montrait assez toute son estime et sa vénération pour nos vieux auteurs.

D'autres fois, il nous parlait des contemporains. Il en avait beaucoup rencontré et non des moindres. Il avait quelque peu cultivé leur amitié ; ses historiettes n'étaient jamais dites avec méchanceté, il contait quelques gaillardises, parlait spirituellement d'aventures risibles, mais, c'était tout, et c'était un véritable plaisir que de l'écouter. L'on s'entretenait d'homme à homme avec France, Paul Arène, Pouvillon, de Caillavet, Léon Cladel, bien d'autres encore, l'on s'imaginait d'entendre là, tout à côté de soi les Hanotaux, Jullian, les Maurice Prou, les Babelon ou les Salomon Reinach.

Momméja ne s'arrêtait point à la fréquentation exclusive des maîtres, il allait vers les jeunes et s'intéressait aussi à eux, il était au courant de ce qui venait de paraître, il lisait tout. C'était un homme sensé et pénétrant, un lettré toujours averti prêt à comprendre et à aimer tout livre capable de donner un visage nouveau aux choses ; Il ne s'effarouchait point de ces poésies qui chez quelques jeunes gens ne pourraient être qu'un mode de l'ahurissement, de même, qu'il ne redoutait point cette vague de mysticisme, qui semblait tomber lourdement comme un suaire sur notre jeune littérature. Il ne s'indignait ni de l'impolitesse ni de la brutalité des nouveaux venus, il se contentait de sourire. Il comprenait fort bien que l'on attaqua violemment ceux qui nous ont précédés afin de déblayer le terrain pour affirmer sa propre originalité. C'est nécessité humaine. Thomas Hobbes l'a dit et il pensait de même.

Momméja se contentait de sourire... mais non sans ironie, car c'était un sceptique. Il avait reconnu de bonne heure que tout n'est que mode; il n'ignorait point que tout ce qui est humain étant soumis au hasard, aux lois du changement il ne saurait y avoir de vérité. Partant, il estimait que toutes les opinions humaines sont toutes également vaines ; il était un peu comme saint Evrenond « un philosophe également éloigné du superstitieux et de l'impie » ; il restait convaincu que la sagesse consiste à vivre tranquille et à goûter les plaisirs en repos d'Epicure. Couler une existence simple et modeste comme celle que menait jadis Pyrrhon d'Elis sur les berges fleuries de Pernée, tel était son idéal. Il avait pensé y rencontrer le bonheur, il l'y avait trouvé.

Il croyait qu'il faut se résigner d'avance aux imperfections de l'Univers il estimait que nous devons souffrir d'une âme égale les maux qu'il n'est au pouvoir de personne de n'empêcher. Sous des dehors aimables et insouciant, ce sage dissimulait un grand stoïque.

Lorsque je le vis en effet pour la dernière fois, je fus frappé par sa physionomie douloureuse et par l'alanguissement du regard. Je le savais souffrant, fort souffrant et sans doute put-il lire mon inquiétude sur mon visage :

« Vous me voyez, dit-il, en train de mettre en ordre mes papiers. Je fais cette besogne secrètement depuis un mois pour que ceux plus tard, qui feuilletteront ces pages, n'y promènent point un regard distrait. Je n'écrirai plus, car je ne veux point que la mort me surprenne avant d'avoir terminé ma tâche. Je dois tout recopier. Je sais ma fin prochaine. Le mal cruel qui me ronge, m'emportera-t-il dans un mois, deux mois, je l'ignore. Six mois tout au plus, me sont donnés à vivre. J'en profite. Je suis engagé en un chemin aride et dénudé qui ne mène qu'à la tombe, quelques pas restent encore à faire et je vais y descendre. Je m'avance avec fermeté, je terminerai ma route d'un cœur aussi léger que lorsque je suis parti. Ma mort est proche, je le sais, je l'accepte ; je ne me tourne pas vers mon Passé, j'aurais au cœur bien trop de peine. Je marche à grands pas, tenant mes yeux fixés vers l'horizon, vers l'avenir..., et c'est pour cela, me dit-il en désignant de sa main les feuillets épars sur son bureau... que je range ».

Je me récriai. Il sourit, me remercia mais me pria de ne point mentir à ma pensée ; son idée était faite, Et, comme je me levais prétextant une course quelconque afin de ne point le fatiguer plus longtemps, d'une voix pressante il me pria de me rasseoir. « Restez, mon cher enfant, restez encore quelques instants car bientôt nous ne pourrons plus parler ensemble de toutes ces choses que nous aimons. ». Et je lui obéis, car je compris que cette causerie serait le dernier entretien que nous aurions ensemble.

Je ne m'étais point, hélas, trompé !

Je pleure maintenant le grand savant, le lettré, le philosophe qui écrivit des livres les plus nourris de culture qu'il soit possible d'imaginer. Je pleure l'artiste désintéressé qui aida mes jeunes débuts, je pleure l'ami disparu et c'est le cœur crispé, mon pauvre cœur d'enfant crispé que je lui dis mon dernier adieu. »

Jules Momméja n'est pas né à Moissac mais a beaucoup vécu dans cette ville.
Pierre Viguié nous raconte ses souvenirs à la mort de Momméja :

« Ce fut à Moissac, dans les dernières années de sa vie, qu'il me fut donné de goûter à loisir l'amitié de Jules Momméja, précieux privilège dont je garde avec émotion l'ineffaçable souvenir. Que de fois ai-je sonné, rue Guillerand, à la porte de sa demeure ! Après avoir salué la vieille et fidèle servante, j'entrais dans un long corridor dallé et, par l'escalier obscur, gagnais le premier étage où j'étais sûr, à quelque heure que ce fût, de trouver mon hôte au travail. Il était là, m'accueillant d'un sourire, de quelques mots affables, m'offrant aussitôt un fauteuil près du foyer. Combien son image me reste présente ! Je le revois dans ce vaste cabinet clair qu'il ne quittait guère et, dont les deux fenêtres s'ouvraient au nord sur le chevet de l'Eglise Saint-Pierre, pièce envahie de tous côtés par mille objets divers : dessins, armes, médailles, photographies, dossiers, gravures, statuettes, bibelots et surtout par des livres, de toute époque et de tous formats, reliés ou brochés, tassés dans tous les coins, posés sur les meubles et tapissant les murailles.

Coiffé d'un béret, assis à contre-jour devant sa table couverte de bouquins et de papiers, portant sans cesse à la bouche un bout de cigarette à demi consommé dont la fumée emplissait la chambre, Momméja, avec sa taille chétive, un peu courbée, sa face émaciée encadrée d'une barbe au poil rude, évoquait, à première vue, quelque docteur Faust usé par l'étude ou quelque ancêtre huguenot d'humeur ascétique et morose. Mais, dès les premières paroles, sa physionomie s'éclairait ; ses yeux si vifs tour à tour brillaient d'enthousiasme ou pétillaient de malice et parfois, à quelque plaisant récit, sa gorge, était secouée d'un petit rire que j'entends encore... Que n'ai-je noté tous ses propos si riches en notions précises, en aperçus de toute sorte ! Du moins puis-je essayer de rendre en ces quelques lignes un hommage imparfait mais sincère au vieux maître disparu.

* * *

Dans toute l'acception du mot, prodigué souvent bien à l'étourdie, Momméja était un savant. Ayant eu, tout jeune, le goût de l'étude, il avait acquis, peu à peu, par un labeur méthodique et ininterrompu, une somme de connaissances vraiment prodigieuse. En archéologie surtout, en folklore, en histoire de l'art, ses avis faisaient autorité. Mais il n'était pas confiné dans quelques étroits domaines. Sa curiosité était inlassable et comme un humaniste véritable il avait des clartés de tout. Je n'ai point ici le dessein de cataloguer ses œuvres nombreuses : volumes, monographies, articles de revues, tant d'études si variées, si personnelles, si vivantes, si pleines de substance et d'intérêt. Car Momméja n'était pas seulement un homme de cabinet. Il pensait comme Emile Mâle que c'est à leur place qu'il faut voir les œuvres et non dans les Musées. "Nos Musées nous offrent mille documents précieux mais ils ne donnent pas l'élan. Il faut que l'œuvre d'art soit associée aux horizons d'une province, à ses bois, à ses eaux, à l'odeur de ses fougères et de ses prés. Il faut aller la chercher très loin. En suivant la grande route et quand on l'a vue il faut, au retour, la couvrir pendant des heures. Elle met ainsi en mouvement toutes nos puissances intérieures. C'est à ce prix qu'elle nous révèle quelques-uns de ses secrets."

* * *

Ce savant, à qui nous devons une infinie gratitude, a donné le meilleur de lui-même à sa petite patrie. Nul ne connaissait mieux son histoire, ses légendes, tous les vestiges de son passé. Avec quel zèle il s'attachait à reconstituer les coiffes, les costumes, les curieuses traditions qui étaient le charme du vieux Quercy ! Les coutumes paysannes peut-être le touchaient surtout. Comme Anatole France (qu'il aimait tant) il aurait pu dire : « Les témoignages de la vie de nos aïeux rustiques nous sont doux et chers. Avec leurs assiettes peintes, leurs armoires de mariage où sont sculptées des colombes, avec l'écuelle d'étain où l'on servait le rôti de la mariée, ils nous ont laissé des chansons et ce sont là leurs plus douces reliques. Avouons-le humblement : le peuple, le vieux peuple des campagnes est l'artisan de notre langue et notre maître en poésie. » Sans oublier Monteils où le retenaient les liens si chers de son enfance ; Agen dont il avait, avec tant de conscience et de goût recréé, le Musée, Momméja vouait un amour profond à trois villes de chez nous : Montauban, Saint-Antonin et Moissac.

On sait avec quel plaisir il a, au début de son livre sur Ingres, évoqué le décor « sobre, noble et coloré » du vieux Montauban. « Autour du Palais épiscopal, écrit-il, dont les grands murs rouges et les tourelles se dressent si fièrement sur le Tarn on voyait l'Eglise Saint-Jacques où Simon de Montfort avait ouï la Messe et Henri IV le prêche, les tours de Lautier et de Lisier, le vieux logis gothique de Rattier de Belfort, les palais du Sénéchal et du Présidial, les portiques de la place des Couvertes, œuvre excellente de Levesville, enfin le vieux pont ogival à l'une des piles duquel se balançait au bout d'une chaîne rouillée la lourde cage de fer où Ingres avait pu voir la piteuse nudité de quelques filles de joie grelottant après les immersions réglementaires... »

Ce Montauban où Momméja avait laissé tant d'amis de sa jeunesse ; dont il admirait tant ce beau fleuve reflétant sous l'azur d'un ciel indulgent les constructions pittoresques ; ce Montauban dont il connaissait tous les trésors d'art, tous les édifices, toutes les cours, toutes les ruelles, avec quelle joie le revoyait-il toujours !

De même Saint-Antonin la petite cité médiévale dont il avait avec tant de soin inventorié les vieilles pierres.

Moissac enfin où il s'était fixé, le retenait peut-être de préférence. Rien ne lui était caché de sa lointaine histoire et comme il veillait jalousement sur ses monuments glorieux ! On sait quels combats il soutint pour arracher aux démolisseurs l'Eglise Saint-Martin en partie mérovingienne un des plus anciens sanctuaires de France où son ami Armand Viré, avait mis à jour, il y a quelques années, de curieuses fresques. On sait surtout quels inépuisables délices lui dispensaient ces célèbres merveilles : le porche et le cloître de Saint-Pierre. Je me souviens de son allégresse à la lecture du beau livre sur l'Art roman au XIe siècle où Emile Mâle, confirmant une thèse qui lui était chère, plaçait à Moissac, par une démonstration rigoureuse, la naissance de l'Art sculptural français. Ces sculptures, Momméja les avait dessinées une à une ; les expliquait dans leurs plus petits détails. Une des dernières fois que je le vis je le trouvai dans le cloître avec son ami Dugué. C'était un soir de septembre ; l'heure exquise où le soleil déclinant dore les briques, baigne un angle des galeries, se joue dans les verdure du jardin, les colonnettes de marbre et les

chapiteaux roses. Comme on était loin du monde ! Quel silence et quelle paix ! Seuls nos pas sonnaient sur les dalles et dans ce décor unique, saisis d'une même extase, pareils à deux apôtres échappés des piliers, les deux vieillards, penchés vers la tombe, communiaient, une fois de plus, dans le culte enchanteur de la science et de l'art.

Chez Momméja l'homme était digne du savant et ici j'hésite, voulant éviter tout ce qui pourrait paraître un panégyrique car le trait dominant de ce caractère, vraiment admirable, était une étonnante, une touchante modestie. Il était l'opposé d'un pédant et ne faisait jamais étalage de sa science. Bien plus, il s'effaçait volontiers, laissant parfois à d'autres le bénéfice de ses découvertes. Avec quelle complaisance il communiquait ses notes, ses dossiers, avec quelle bienveillance il accueillait les chercheurs novices qui sollicitaient de lui des conseils et des documents ! Certes il connaissait les hommes et les jugeait sans trop d'optimisme. Le spectacle sans cesse renouvelé de la sottise humaine dont il citait volontiers des traits savoureux le divertissait souvent. Parfois pourtant il lui arrivait de s'indigner des méfaits de quelque imbécile ou de quelque vandale. Mais sa bonhomie souriante reprenait bientôt le dessus ; ses propos se nuançaient de la plus délicate indulgence. Sa droiture n'avait d'égale que sa bonté. Momméja était un sage : l'affection des siens, l'estime de ses amis lui suffisaient. Il n'était tourmenté par aucun désir d'ambition ou de vaine gloire. Alors que tant de médiocres, plus habiles, obtenaient titres et honneurs, il besognait dans l'ombre, content seulement de mettre ses talents au service de son pays. Saluons en lui un de ces savants désintéressés, honneur de nos provinces et si rares hélas aujourd'hui qui, pleins de tendresse pour leur sol natal, consacrent patiemment leur vie toute entière à la recherche de la Vérité.

* * *

Il portait d'ailleurs en lui-même une inépuisable source de félicité. Que sont les plaisirs grossiers où s'étourdissent tant de nos contemporains auprès des jouissances singulières réservées à l'érudit ! Jamais peut-être autant qu'en Jules Momméja je n'en ai senti la puissance. Aux jours de lassitude quel réconfort me donnait sa simple présence, son entrain communicatif ! Qui l'a vu penché sur sa table du matin au soir, annotant des volumes, dessinant des planches ou noircissant des feuillets, peut avoir une idée complète des voluptés sans mélange qu'engendre le pur amour des choses de l'esprit.

Mais Momméja, nous l'avons dit, n'était pas un banal assembleur de fiches. La mémoire pleine de tant d'auteurs latins, français, italiens, il pouvait disputer aisément d'histoire, de critique, de poésie. Ce n'est pas en vain qu'il avait placé près de sa fenêtre un moulage de la Vénus d'Agen, ce torse nu de la Déesse « si gracile et si fine » qui veillait sur ses travaux. Ah ! comme son âme était vibrante devant toutes les Beautés ! Beautés des idées et des rythmes, des formes et des couleurs, comme il savait vous saisir toutes : dans les plus fameux chefs-d'œuvre comme dans les plus humbles ouvrages de la Nature et de l'Art ! Heureux ceux qui gardent jusqu'à leur heure dernière un tel pouvoir d'admirer ! une telle jeunesse de cœur... Heureux ceux qui, après en avoir éprouvé les bienfaits, savent guider leurs semblables vers l'Idéal que résument ces trois buts suprêmes de l'Humanité : le Vrai, le Beau et le Bien. »

Jules Momméja était à sa façon le continuateur de Lagrèze-Fossat. René Pautal indique en note³⁶ que J. Dugué était en quelque sorte l'héritier de Lagrèze-Fossat et que c'est ensuite Jules Momméja qui a eu accès aux papiers de l'historien, papiers qui aboutirent dans la famille Villeneuve, gendre de Momméja et de là servirent à l'abbé Guilhem pour publier, avec les Amis du Vieux Moissac, le quatrième volume des œuvres... de Lagrèze-Fossat. »

Terminant son belle étude sur Léon Cladel et l'occitanisme³⁷, Georges Passerat indique à propos de l'origine de la croix occitane, emblème bien connu :

« *J'en ai retrouvé l'origine dans le premier numéro du Lengodoucia, daté du 11 septembre 1892, où l'on donne le compte-rendu de la première assemblée générale de l'Escolo Moudino, en présence de Louis-Xavier de Ricard, Antonin Perbosc, Prosper Estieu, Auguste Quercy, Emile Pouvillon... le 14 août 1892, à Toulouse. Le règlement de cette nouvelle association de félibres de la Maintenance du Languedoc porte la motion suivante, qui met à l'honneur, un autre montalbanais érudit : « Sur la proposition de Jules Momméja ; les félibres moundis an décidat d'adoupta coumpo simbèl de l'escolo Moundino la croux d'or as doutce proumels des coumtes de Toulouso. »*

[Sur proposition de Jules Momméja, les félibres toulousains ont décidé d'adopter comme symbole de l'Escolo Moudino la croix dorée aux douze pommeaux des comtes de Toulouse.] »

L'érudit Momméja n'avait rien d'un montalbanais.

Georges Passerat citant les membres de la dite Escolo Moudino note³⁸ : « Quelle ne fut pas ma surprise de découvrir ensuite une liste de « félibres » présents, où figurent en grande majorité tous les montalbanais érudits, artistes, écrivains : Jean Castela, Emile Pouvillon, Camille Delthil, Jules Momméja, Emile Bourdelle, Hippolyte Lacombe, Edmond Raspide, Louis Boscus, J.D. Rigal, Paul Bayrou... Dans le *Gril*, on trouvera les signatures d'Auguste Roudouly et d'Edouard Forestié mais aussi de Paul de Beaurepaire-Froment, Jules Tellier, Léonce Cazaubon, Raymond de la Tailhède, André Ducom. »

En fait les Moissagais (7) sont plus nombreux que les Montalbanais (4).

La publication la plus récente et très rare sur Momméja nous apprend ceci³⁹, point sur lequel je reviendrai :

« S'adressant à son ami Antonin Perbosc, Momméja ne manque pas de faire allusion à ces commandes qu'il vit comme autant de revanches. Dans ces lignes en effet, on sent poindre une certaine rancœur à l'égard de milieux qui ont mis quelque temps à lui accorder la reconnaissance à laquelle il aspirait. "Vous

³⁶ Adrien Lagrèze-Fossat (1814-1874) un bourgeois érudit Editions « Les Monédières », 2001, p.93

³⁷ Léon Cladel, Textes réunis et présentés par Pierre Glaudes et Marie-Christine Huet-Brichard, Presses universitaires du Mirail, 2003 p. 50

³⁸ Idem p. 36

³⁹ JULES MOMMEJA Parcours d'un érudit sous la Troisième République, Véronique Moulinié, *Histoire et archives de l'ethnologie de la France*, pp 17-54 (article consultable sur internet)

connaissez la revue l'Art, ce qu'il y a de mieux en fait de publications artistiques ? Le 28 X^o (sic), je reçois une lettre charmante de son rédacteur en chef demandant une collaboration. Je fis immédiatement quelque chose qui s'imprime en ce moment et à la suite on m'a adressé commande une commande (sic). Me voici donc dans la très grande presse et payé... Mais ce n'est pas tout, il y a 15 jours, je recevais une nouvelle commande, celle de la biographie d'Ingres pour une grande collection d'artistes célèbres que publie l'éditeur de la même revue, avec grand luxe de gravures. J'ai accepté, comme bien vous pensez, et mon travail est déjà annoncé sur les prospectus de la collection. Décidément le vent a changé, des sociétés comme celle d'Agen et celle du Midi, m'inscrivent spontanément sur la liste de leurs membres et Forestié lui-même vient de m'acheter un feuilleton mythologique pour son Courrier. Il est vrai qu'il ne me paye pas cher, mais il me fait un livre de la chose gratis." (lettre adressée à Antonin Perbosc, datée du 15 Mars 1892. Ms 1417, Bibliothèque Municipale de Toulouse). »

Momméja et ses carnets noirs

Extraits des carnets de Momméja

Pendant la guerre 14-18 Momméja donna à sa passion pour l'écriture de son journal un aspect plus méthodique, plus tendu, plus émouvant. L'édition de ces carnets serait un apport considérable à la connaissance de cette époque. Voici de modestes extraits pour août 1914. Parfois quelques mots sont difficiles à lire.

7 août

« Cet état d'esprit (l'ambiance guerrière) inquiète à bon droit tous ceux qui n'ont perdu la tête. »

Et il parle de « ce tragique champ d'honneur d'où l'on ne revient guère »

« J'ai l'impression que cette fois la revanche sera entière et sans merci. »

Dimanche 9 août

Ce matin un beau brouillard très dense couvrait la terre de son vaste banc cotonneux ; ce sont les prémices avant-coureur de l'automne ; du reste la chaleur reste absolument torride ; et le soleil a eu vite fait de chasser cet importun messenger du frimas.

Avec Jane nous allons à Montauban voir Maurice⁴⁰ ; tout à l'heure encore elle ne voulait pas faire ce voyage pour ne pas repasser par les déchirements de la séparation ; maintenant elle ira au bout du monde pour embrasser celui qu'elle ne reverra pas de bien longtemps, hélas ! Madame Lapeyre est avec nous qui va elle aussi revoir son mari. Dans le train, le temps passe assez vite à écouter les récits passionnés de l'employé de chemin de fer, Fournier, qui a fait

⁴⁰ Le fils et la belle fille de Momméja.

la Campagne de Chine avec le colonel Marchand et qui, voyant passer en gare de Moissac son ancienne compagnie de Marsouins a pleuré de rage parce qu'il ne pouvait pas les suivre. Il sait bien qu'il est indispensable ici, qu'abandonner son poste sur la voie ferrée serait aussi coupable que de l'abandonner sur le champ de bataille, mais il se sent diminué de ne pas pouvoir reprendre son fusil pour abattre des Prussiens, comme jadis il abattait des

Toujours dans Montauban la même cohue de véhicules divers, de la charrette du paysan à l'auto du millionnaire, se suivant, s'évitant à travers un flot toujours renouvelé d'allants et de venants. On se croirait au cœur de Paris s'il ne manquait pas à ce grouillant ensemble, le passage grondant des trams et des autobus.

Devant le café de l'Europe, dans un groupe multicolore et galonné, Jane, du premier coup d'œil, reconnaît Maurice, malgré sa veste blanche et ses trois galons que nous ne lui avons pas encore vus.

Le voilà bien comme il nous l'avait écrit ; major de second classe à la tête d'une ambulance, avec en poche des ordres confidentiels, un pli fermé à clef qu'il ne doit ouvrir qu'après le départ. Il pense toutefois que la direction générale est Dijon.

Jane restera avec lui quelques jours et je repars pour Moissac à 2 h 40. Sur le quai de la gare, toujours les soldats attendent l'heure du départ. Parmi eux, causant avec un spahi et un turco, j'avise un chemineau quelconque un sac au flanc, dont la poitrine est barrée d'une rangée de décorations, cinq au moins dont un ... quelconque, grand comme la lentille d'une pendule de salon, qui dansent étrangement au bout de leurs rubans bariolés quand il gesticule et il gesticule très souvent et très fort.

Dans mon compartiment d'autres employés du chemin de fer en uniforme d'adjudant du génie avec une roue entre deux ... brodés sur le manche de leur tunique noire. Ils vont assurer des transports militaires dans la région des batailles. Tout ce monde est frémissant d'enthousiasme par ce qui vient d'arriver, comme la nouvelle que nous avons conquis Mulhouse. Le bruit court que 250 blessés seraient déjà hospitalisés à Bordeaux et qu'un accident serait arrivé sur la ligne Montauban-Brive ; le fait certain est que la circulation des trains y est interrompue.

Fatigue intense, somnolences physiques et intellectuelles, je suis brisé par ce flot incessant d'émotions.

10 aout

Maurice fait demander une bride de cheval qu'il lui faut à tout prix ; je réussie à la trouver et je l'expédie. Pas de nouvelles importantes aujourd'hui. Repas physique réconfortant. Quelques bonnes heures à travailler sur les épîtres de Bandello⁴¹ auquel je m'attache de plus en plus, parce qu'il est réellement sympathique et, surtout parce que je découvre alors que tout le monde le méconnaît ou l'ignore. Oui, je le découvre, au sens le plus exact du mot, car ceux qui se sont occupés de lui jusqu'ici, en France et même en Italie, n'ont eu un peut d'attention que pour les passages les plus scabreux de certaines de ses

⁴¹ Bandello

nouvelles, et ont fermé les yeux sur la masse effrayante, compacte, de l'ensemble de ses récits, qui constituent le plus prodigieux essai de peinture exacte des mœurs d'une époque qui eût été tenté avant le XIX^{ème} siècle : du réalisme sain trois siècles avant Balzac. Et personne encore ne semble avoir prêté la moindre attention aux savoureuses épîtres qui précèdent chaque histoire, et qui en font un des plus grands maîtres de l'art épistolaire entre ceux qui, dédaignant le latin, osèrent explorer leur langue maternelle.

11 août

En ces jours, dans ce mélange d'espoir, de craintes, de courtes joies et de grandes peines, je perds complètement la notion du temps. Ce que l'on baptise ainsi n'existe guère, en certaines périodes, pour l'intelligence et pour le cœur, puisqu'on peut vivre un siècle en dix fois vingt-quatre heures, ou traîner interminablement l'ennui de toute une vie dans l'espace de quelques heures.

En fouillant dans mes vieux papiers, j'ai retrouvé un croquis, malheureusement bien sommaire, représentant un pavillon carré, en bois, du XVI^{ème} siècle supporté par quatre piliers assez artistiquement travaillés. C'est l'œuvre de Devals aîné⁴², le vieil archéologue montalbanais qui fut un de mes premiers et des meilleurs initiateurs dans la science des choses du passé. Je ne sais où il avait croqué ce gentil édicule qui couvrait la margelle d'un puits, mais dans mon enfance, j'en ai vu de pareils dans les villages de la plaine de l'Aveyron, à Bioule et à Albias. Je vais reprendre ce croquis pour le terminer ; ce sera une manière comme une autre de tuer le temps et j'ajouterais ainsi un document de plus à un dossier sur l'art rustique de ma région.

15 août foule à la procession : « Il fallait s'y attendre car au jour du danger la lâcheté et la peur se sont toujours mis en religiosité ou en fanatisme. »

Il va voir la dizaine de trains qui portent les Marocains et les Sénégalais « les nègres enturbannés. »

« La mort du pape, une double victoire pour nous car c'était un francophobe irréductible. »

16 août

Le grand vent de vendredi, l'entassement des nuées d'hier ; tout cela s'est condensé en une pluie battante qui, de l'aube à midi, n'a guère modéré sa rage. Cela m'a rappelé les jours si lointains de 1870, celui surtout où nous apprîmes la capitulation de Sedan, avec mon oncle, au retour d'une excursion à Bruniquel, restée célèbre parmi nous pour la chute audacieuse que je fis dans l'Aveyron que je traversai à gué pour explorer le grand abri sous roche qui baille sous sa montagne en face des anciennes forges. Je trouvai là, entre autres rogatons, la moitié d'une canine de cerf, que je cru être un ongle humain

⁴² Devals aîné (1814-1874) grand amoureux de la langue d'oc ; un chartriste.

fossilisé ; ce qui me procura une bien grande joie. L'... d'un chasseur de renne et du mégacéros ! quelle découverte ! Le cœur m'en battit très fort... Au reste, mon bain forcé coïncida avec l'arrivée des nuées pluvieuses dans un ciel qui s'était maintenu tout le jour riant et estival. Si j'eusse été plus docte je me serais sans doute souvenu de l'antique rite de l'immersion pour appeler la pluie et cela m'aurait bouleversé parce que j'étais alors très romanesque et très mystique, en rupture précoce avec la religion de mes pères, mais mal débarrassé des craintes superstitieuses et des croyances ataviques auxquelles leurs fidèles d'aujourd'hui donnent le nom d'occultisme. Ce fut pendant que je tardais pour en extraire le plus d'eau possible de mon pantalon mouillé, à l'abri d'un hangar désert de l'usine abandonnée, que l'orage se déchaîna. Nous courûmes à la gare dont le chef, un gros homme excellent, montalbanais de Villenouvelle comme mon oncle, me prêta une de ses culottes où deux gringalets comme moi eussent tenus à l'aise, et alluma un grand feu de bourrées pour sécher mes pauvres hardes dégoulinantes, comme le manteau de Jupiter pluvius, lui-même dans les estampes de Bernard Picard le Romain. Je me revois encore le dos à la grande flamme regardant à travers les vitres de la proche fenêtre la profonde vallée que hantèrent si intensément les chasseurs de rennes du temps magdaléniens, servant de lit à une tempête presque effrayante. Un couvercle impénétrable de nuées grises bouchait ses lèvres de rochers tandis qu'entre les parois grises aussi, les grands peupliers se courbaient et se tordaient comme des joncs sous l'âpre... de la tourmente et qu'un épais rideau de pluie tendait entre le paysage convulsé et mon pauvre observatoire un réseau pressé de lignes obliques qui fatiguaient mes yeux par l'incessant et vertigineux mouvement de sa traine... Puis, je revois le mauvais wagon, où, mal séché encore, il fallut prendre place entre des soldats de toutes les armées en route pour Montauban ; la sortie de la gare de Montricoux ; la rencontre de ma tante venue me chercher avec le vieux break de mon père ; enfin sous la pluie qui tombait toujours, le récit indigné de l'infâme, de l'inexpiable capitulation.

(...)

26 août

(...)

Je suis allé pour quelques heures dans notre merveilleux cloître que j'ai vu pour la première fois il y a 44 ans à quelques jours près au début de la guerre de 1870 et cette coïncidence m'émeut plus que je ne saurais l'exprimer.

Le vénérable Charles Edmond de Satur dont les propos et les récits vécus ont tant contribués à faire de moi ce que je suis, avait tenu à me révéler le trésor de l'art roman. Ce fut la première leçon pratique et réellement profitable d'archéologie monumentale que j'ai reçue et je crois n'en avoir rien oublié. Nous étions partis de bonne heure un dimanche et nous arrivâmes à Saint-Pierre au moment de grand'messe. De Satur m'initia au merveilleux symbolisme biblique, me fit comprendre [...]

Je ne comprenais encore rien aux choses de la luxure à cet âge naïf, et je sentais encore moins la sauvage grandeur du style de cette émouvante figure. Une jeune femme de la campagne survint et interpellée par de Satur qui

adorait le parler roman, et se complaisait aux propos improvisés avec les petites gens de la campagne surtout, elle nous expliqua les figures qui ont le plus frappé la foule dans cet ensemble si touffu, le grand christ majestueux du tympan et la luxure. D'après cette jolie commère, le premier n'était autre que *lou rey clovis*, le roi clovis et quant à la seconde c'était une jeune femme nommée *Minerbo* qui, ayant du lait, ne voulut pas allaiter les enfants de sa sœur qui n'en avait pas. Aussi le Bon Dieu, pour la punir lui envoya deux crapauds pour lui servir de nourrisson à perpétuité...

L'excellent Edmond Larroque lauréat de la Société française d'Archéologie fut notre exégète enthousiaste du cloître dont il était le Conservateur alors. L'excellent homme n'avait certes pas découvert ce monument dont il était devenu quelque chose comme le génie familial, mais c'était lui, le premier, qui s'était attaché à son étude raisonnée et qui avait reconnu tous les sujets sculptés sur les chapiteaux ce qui n'était pas si facile qu'on pense, à cette époque, pour un homme qui n'avait eu guère de termes de comparaison. Il était symboliste par caractère, par conviction, par mysticisme catholique, et il y avait tant de convictions entraînant dans ses explications que je m'étonne de n'avoir pas complètement versé dès lors dans cette très amusante manie car j'avais sans vanité une profonde connaissance des saintes écritures, sachant par cœur les quatre évangiles, les psaumes, et ayant maintes fois relu tout le reste de la Genèse à l'Apocalypse. Sans doute avais-je assez de bon sens pour servir d'antidote, puisque je me permis timidement de rappeler au docte symboliste la célèbre tirade de Saint Bernard contre les caprices ornementaux, mal séants ou franchement immoraux qu'il remarquait dans les abbayes bénédictines, tirade qui coupe dans son germe même la théorie si tentante du symbolisme... Et Edmond Larroque fut si surpris que, quinze ans plus tard, il me rappelait le fait dans une de ses lettres, en m'avouant la stupéfaction joyeuse avec laquelle il avait entendu un gamin de 16 ans lui débiter ces phrases enflammées... »

Jean Izoulet **(Miramont-de-Quercy, 1854 - Paris, 1929)**

Parmi les personnages en vue le jour de l'inauguration du buste nous trouvons Jean Izoulet qui va nous faire connaître sa vision de Moissac, Jean Izoulet qui était aussi présent pour un discours en 1895 devant le buste de Léon Cladel :

« J'ai eu la bonne fortune de commencer mes études au Collège de Moissac, sous la direction de maîtres aussi modestes que dévoués. Et j'ai eu l'honneur de connaître Camille Delthil au sommet de sa vie et de sa notoriété. C'est à ce double titre que j'ai été convié à prendre la parole aujourd'hui.

S'il peut m'être permis de dire un mot de moi, il y a plus de cinquante ans que j'ai quitté les bancs du Collège de Moissac, pour aller à Paris terminer mes études et faire ma carrière. Et, depuis cinquante ans, j'ai attendu en vain l'occasion de dire à la ville de Moissac et à son excellent Collège toute ma reconnaissance pour les bienfaits que j'en ai reçus.

Aujourd'hui enfin, cette occasion s'offre à moi, puisque je me trouve chargé par Moissac même de rendre hommage à un de ses plus nobles enfants.

Quand, un beau jour, à l'âge de 10 ans, je me suis arraché à ce délicieux enchevêtrement de coteaux et vallons qui s'appelle le Quercy, et que je suis sorti de ces derniers contreforts du Massif Central pour descendre à Moissac, et déboucher brusquement dans l'immense vallée de la Garonne, j'ai été stupéfait, et j'ai senti obscurément la grandiose structure de cette France du Sud-ouest, de cette Aquitaine, si particulièrement célébrée et pour ainsi dire chantée par le plus grand de nos géographes, par Elysée Reclus⁴³. Certes, la Touraine est belle, la Touraine, dit-on, « le jardin de la France ! » Mais, pour Elysée Reclus, combien plus belle encore l'Aquitaine, qu'il ne se lasse pas d'appeler « la riche, la riante, l'opulente Aquitaine ! »

Et quel grandiose encadrement !

L'Aquitaine n'est-elle pas encadrée entre l'Auvergne et les Pyrénées, entre l'Atlantique et la Méditerranée !

N'est-elle pas la terre bénie sur laquelle se croisent les souffles salubres et parfumés des Monts et des Mers ! Et je suis sûr qu'un Camille Guy⁴⁴, que je crois avoir aperçu dans l'auditoire -- un Camille Guy, historien, géographe et gouverneur colonial -- renchérirait encore, au besoin, sur l'Aquitaine d'Elysée Reclus.

Et Moissac, quelle ville originale et charmante, pour qui sait en dégager les quatre principaux traits, les quatre traits essentiels, qu'ont voulu lui sculpter la Nature et l'Histoire !

⁴³

⁴⁴ Camille Guy (1860-1929), gouverneur des colonies est le gendre d'un poète montalbanais, Julien Lugol. Il essaya en vain de jouer un rôle politique en Tarn-et-Garonne.

Comme je viens de l'indiquer, n'est-elle pas située juste au point où finissent en falaise les derniers contreforts du Massif Central, et où commence la vaste plaine tarn-et-garonnaise ?

Plus précisément encore, n'est-elle pas blottie, ou nichée, entre une jolie colline et une belle rivière, entre une colline escarpée, et pourtant jusqu'en haut tapissée de vignes, et, tout au sommet, surmontée d'une grande statue de la Vierge, et une large rivière, aux deux rives drapées de grands peupliers, et reliées par le beau Pont Napoléon ?

Statue de la Vierge qui, dès mon adolescence, m'a fait entrevoir l'auguste nécessité de l'élément féminin dans la conception du divin, en me rappelant qu'Isis, la grande déesse égyptienne, parèdre d'Osiris, a eu bien des autels en Gaule aux premiers siècles de notre ère, et a failli conquérir la Gaule avant le Christ!

Pont Napoléon qui, dès les bancs du Collège, me faisait instinctivement rattacher les Napoléons aux Romains, ces fameux constructeurs de routes et de ponts.

Et entre cette colline et cette rivière, entre cette Statue virginale et ce Pont impérial, la ville de Moissac ne groupe-t-elle pas ses places et ses promenades, ses rues et ses maisons autour de deux monuments singulièrement impressionnants et suggestifs, à savoir, d'une part, sa grandiose Eglise abbatiale, sa vaste Cathédrale, son puissant Moustier, œuvre du Moyen Age, et universellement admiré pour son Porche, son Cloître et son Clocher, et, d'autre part, son sobre et harmonieux Collège, né du souffle de la Renaissance; son Collège créé, en principe, par les Jésuites, et, en fait, par César de Bus, le fondateur de l'Ordre mi-laïque des Doctrinai-res, et le modeste émule ou le discret rival d'Ignace de Loyola; son Collège, illustré par des professeurs célèbres, comme l'élégant philosophe Laromiguière, honneur plus tard de la Sorbonne, et comme le puissant conventionnel Lakanal, plus tard appelé et honoré aux Etats-Unis !

La Colline de la Vierge et la rivière du Tarn, le Collège Renaissance et le Moustier médiéval tels sont les quatre traits de la fixe figure de Moissac.

Mais à ces quatre traits de la fixe figure, il faut superposer un mobile élément, à savoir, la mouvante et vivante physionomie.

La physionomie de Moissac, c'est sa vie et son activité commerciales, c'est son commerce : jadis commerce des blés et des farines, avec batellerie des minotiers sur les eaux de la Garonne; et aujourd'hui, commerce des raisins et des fruits, avec trains de chasselas sur les voies ferrées de la Compagnie d'Orléans. Des blés ou des raisins, quelles jolies récoltes, et quel «riant commerce» ! C'est bien la double fleur de la terre de France.

Et ici aussi, je suis bien convaincu que, en fils de la terre slave et filleul de la terre latine, un Fortunat Strowski, assis non loin de moi, ne me démentira pas ! Figure et physionomie, tels sont donc l'Aquitaine, le Quercy et Moissac.

Et c'est dans ce cadre enchanteur qu'est né et qu'a vécu, qu'a respiré, aspiré, et soupiré un Camille Delthil. »

[Par la suite Izoulet développe les points suivants :
La Personnalité de Camille Delthil.

Quel homme est-ce donc que Camille Delthil ?
C'est-à-dire : Quelle a été sa vocation sur la Terre ?
Et dans quel milieu l'a-t-il exercée ?
Et sous quel drapeau politique?]

Assis à côté d'un professeur à la Sorbonne qui a tant fait pour Moissac à travers le journal *Comœdia*, ce professeur au Collège de France prouve qu'autour de Camille Delthil a pu se rassembler quelques grands intellectuels du pays. Jean Izoulet a 26 ans quand il devient le secrétaire particulier du ministre Paul Bert, travail qui ne l'empêchera pas de poursuivre sa carrière d'enseignant en devant professeur agrégé de Philosophie en 1894. Il aurait pu obtenir la première chaire de sociologie attribué à un personnage plus connue Durkheim se contentant d'une chaire de philosophie sociale de 1897 à 1927, deux ans avant sa mort. Se plonger dans sa thèse, *la Cité moderne ou la Métaphysique de la sociologie*, c'est une visite utile à cette république dont il ne pouvait imaginer, en parlant de Delthil, qu'elle vivait son agonie. Bien sûr il y aura la Résistance et son programme, puis les acquis de la Libération et la Quatrième république mais j'y insiste, l'oubli dans lequel va tomber, la république d'Izoulet n'est pas seulement un oubli. Le Conseil national de la Résistance conçoit un programme dans la clandestinité pendant que la grande majorité des Français s'acclimate au Pétainisme et s'il ressortira de ce programme de grandes avancées sociales, elles resteront le fruit acquis par une petite minorité de Résistants. La République précédente était un combat social large, quotidien, très dur mais surtout porté par la religion du progrès inévitable, toujours vainqueur en dernière instance. Une république solide, conquérante, motivée face à une république repliée, incertaine et masquée. Quand en 1945 va intervenir en Algérie les massacres de Sétif, la République signe son arrêt de mort !

Izoulet est un écrivain qui mérite le buste installé à son honneur à Moissac mais il mérite surtout de trouver place dans les débats d'une époque où il était une référence. Lire Durkin sans Izoulet c'est lire Sartre sans Camus mais peut-être est-ce à ça qu'on aboutira en 2054... à l'oubli total de Camus au profit de Sartre !

Fortunat Strowski (1866 Carcassonne – 1952 Neuilly)

Les hasards de la vie nous font croiser Fortunat Strowski à la Faculté de Bordeaux où il était le professeur de l'auteur du roman qui élimina Foissac du prix Goncourt. Jean Balde témoigne⁴⁵ :

« L'affection des maîtres ne lui manquait pas [à René Maran]. L'un d'eux, surtout, Fortunat Strowski, était alors à Bordeaux ce qu'il est aujourd'hui à la Sorbonne, le protecteur, le guide et l'ami de ses étudiants. Ceux-là mêmes qui n'avaient pas l'âme ouverte à la poésie la découvraient en l'écoutant. Mais les poètes ne manquaient pas. Une fortune heureuse réunissait autour de lui André Lafon, François Mauriac, René Maran, Louis Piéchaud, Jean la Ville de Mirmont, d'autres encore qui trouvaient dans sa tranquille maison de la route de Toulouse, dans son beau jardin, une atmosphère selon leur cœur. »

Comoedia du 14 mars 1926 annonce que son éminent collaborateur est élu académicien en remplacement de Henri Joly décédé. Fortunat Strowski de Robkawa travaille dans le journal depuis 1922.

Après l'Ecole Normale supérieure (1885-1888), il a été professeur à Albi (1888-1890), Montauban (1890-1892), Nîmes (1892-1897), Lakanal (1897-1901) puis à la faculté des lettres de Toulouse et de Bordeaux, avant d'arriver à la Sorbonne (1911).

Il est spécialiste de Montaigne mais il a aussi écrit sur *Pascal et son temps*.

La photo le montre avec une raie sur le côté, une moustache marquée et la barbe.

Polonais par son père (né en Autriche le 17 avril 1828) qui émigra en France en 1848, et qui était professeur à Carcassonne, il y est né le 16 mai 1866 et décède le 11 juillet 1952 à Neuilly.

Chevalier (en 1913) puis officier de la légion d'honneur.

L'Express du Midi du 5 juillet 1898 note :

« Fortunat Strowski quelque peu Moissagais puisque sa famille s'est fixée chez nous, a été récemment reçu docteur ès lettres à l'Université de Paris.

Sa thèse qui roule sur Saint-François de Salles, vient de paraître en volume.

Cette thèse est un œuvre de valeur nous en avons pour garant le sentiment de M. Yves Le Kerdec qui, dans l'Univers lui consacre tout un premier Paris ; et nous sommes heureux de citer les dernières lignes de son appréciation : "L'étude de M. Strowski est conduite avec une sûreté psychologique admirable, un goût littéraire exquis et écrite dans un style à la fois aisé et pur, élégant et précis. La lecture de cet ouvrage fera mieux connaître et par conséquent plus aimer le doux évêque de Genève; il n'est que juste d'en féliciter et remercier M. Strowski. »

⁴⁵ La Revue hebdomadaire décembre 1921

Comme pour les autres auteurs je propose de faire connaissance avec Fortunat à partir d'abord d'un de ses articles sur un point évoqué avec Camille Dethil, les femmes et la politique⁴⁶.

« La femme dans l'histoire »

« La Femme dans l'histoire », c'est un beau sujet. Un anecdotier en ferait un livre avec des images et avec de jolis récits. « La Femme dans l'histoire », ce serait l'histoire des femmes qui ont joué un rôle dans l'Histoire ; et il n'en manque pas ! Un sociologue prendra tout autrement un tel sujet. Un sociologue ne connaît pas les femmes. Un sociologue ne se préoccupe pas d'écrire de jolis livres. Un sociologue ne raconte pas des histoires. Il ne donnera pas à ses lecteurs des exemples d'héroïsme ou d'ambition féminine. « La Femme dans l'histoire », ce sera, sous sa plume, l'histoire de la condition des femmes aux différents moments de l'Histoire.

Inutile, une telle étude ? Non pas. La sociologie est une science active. Elle analyse le passé pour organiser l'avenir. Or la condition des femmes dans la société future, et même dans la société actuelle, est un problème pressant. Que faire des femmes ? Ce qu'elles étaient hier ? les intendantes de la maison ? les administratrices et les gardiennes du foyer ? Ou bien faut-il qu'elles se lancent dans la vie comme d'autres hommes, avec les mêmes droits, les mêmes responsabilités, les mêmes charges, la même activité ? L'éducation des femmes, les lois civiles, l'organisation politique, tout sera changé, selon la réponse que nous ferons à cette question. La sociologie peut rester indifférente à un tel débat. Comment y intervenir ? Par l'histoire de la femme dans l'Histoire.

Voilà le point : si jamais, aussi loin que notre expérience peut atteindre, dans le temps et dans l'espace, la femme n'a pu être autre chose que l'associée un peu soumise et toujours effacée de l'homme, si jamais la raison sociale de l'humanité n'a été que masculine, eh bien ! on peut présumer que ce rôle et cette destinée de la femme lui ont été imposés par la nature des choses. Dans ce cas, il n'y a, si j'ose dire, rien à faire qu'à continuer. Et les essais de féminisme ne sont que de galantes utopies. Pardon ! de peu galantes utopies.

Mais, au contraire, si l'on constate que la condition des femmes a beaucoup varié, et que leur sujétion n'a pas été constante, alors il faudra y regarder de près. Quelle est la nature de ces variations ? Dans quels cas et pour quelles causes les femmes ont-elles été ici des sujettes, et là l'égal des souverains, je veux dire des hommes ? Y a-t-il un rapport entre les progrès de la culture et ces variations de la condition des femmes ?

On voit l'importance extrême de telles recherches. Oui, c'est un beau sujet que « la Femme dans l'Histoire ».

Il avait certainement sa place dans cette remarquable Bibliothèque biologique et sociologique de la Femme que le docteur Toulouse dirige. C'est M. Richard, professeur de sociologie à l'Université de Bordeaux, qui l'a traité ; Très personnel, très indépendant d'esprit, très riche en vues subtiles et nouvelles, très pénétrant aussi, M. Richard puise surtout sa force dans l'étendue et la variété de son information. En cela il est incomparable. Et c'est

⁴⁶ La Revue sociale Février 1909

par là aussi qu'il se distingue de la foule des sociologues. Science neuve et à demi organisée, la sociologie est un peu envahie par les fantaisies des esprits vigoureux et systématiques qui n'ont ni patience, ni ampleur, ni subtilité. L'érudition est un remède au dogmatisme.

C'est donc avec ce sens critique et cette abondance de savoir que M. Richard a abordé le vaste problème de la Femme dans l'Histoire. Et aussitôt l'horizon s'est élargi.

Au delà des temps explorés par l'histoire telle qu'on l'entendait jadis, les nouvelles méthodes de l'ethno-graphie comparée et de la préhistoire découvrent une première civilisation (est-ce la première ?) tout-à-fait surprenante. Dans ce stade de l'évolution humaine, c'est la femme qui est la raison sociale de l'humanité. C'est elle qui sert de lien et d'élément organisateur à la vie et à la société. Non pas qu'il faille imaginer un état de civilisation romanesque où la femme aurait joué le rôle de l'homme, et, véritable amazone, aurait fait la guerre et gouverné en maître impérieux le troupeau des hommes esclaves. Mais les sociétés humaines, les familles humaines, ont alors ressemblé, avec, en plus la raison et l'inspiration morale, avec en moins la perfection et l'infaillibilité de l'instinct, à ce que sont les familles et les sociétés animales.

C'est à la suite de ce stade qu'est venu ce que l'on appelle le patriarcat. Le droit paternel succède au droit maternel. Au début de cette période, ce n'est pas l'individualité de la femme qui est assujettie à l'individualité de l'homme. «L'individualité de la femme comme celle de l'homme est assujettie à l'autorité du groupe concentré dans la main de son chef. Le principe de la subordination qui pèse sur la femme, c'est encore la solidarité domestique, solidarité des croyances, solidarité des luttes, solidarité des travaux, solidarité des biens. Cette solidarité enchaîne l'homme comme elle s'enchaîne elle-même. Le chef, le père ne commande pas en son nom personnel, mais en qualité de représentant du groupe. » (Richard). La femme n'est donc ni servie ni sacrifiée. Seulement, peu à peu le patriarcat dégénère par l'exagération de son principe. Il conduit à des organisations qui ne sont que despotisme et tyrannie. La femme n'est plus que la chose possédée. Et nous voilà devant des coutumes barbares comme l'exposition des enfants du sexe féminin. Nous voilà devant la polygamie avec ses conséquences fatales pour la condition des femmes.

Le patriarcat s'épuise à son tour et nous entrons dans le stade individualiste où la civilisation est à cette heure engagée. Telles apparaissent en gros les phases de l'histoire de la condition sociale de la femme. Mais il ne faut pas croire que ces époques se soient succédées par de brusques transitions. Il y a eu entre elles de longues périodes intermédiaires de décomposition et d'organisation. Et même lorsqu'un stade est complètement défini, il reste toujours quelques traces, pas complètement effacées, quelques habitudes du passé qui subsistent malgré le temps et les changements.

De tout cela il s'en suit une première conclusion : la nature des choses n'impose point à la femme, dans la société, une certaine condition, puisque au contraire la condition de la femme a été si diamétralement différente aux différentes époques.

Reste à savoir où est l'intérêt de la société et dans quel sens doit se poursuivre le progrès. Après le «matriarcat », après le «patriarcat», et maintenant que l'expérience est faite, que décider ? Devons-nous tendre à une différenciation radicale des sexes ? ou au contraire devons-nous souhaiter que l'éducation et l'ordre social établissent entre eux une réelle parité ?

C'est ici que les subtiles analyses de M. Richard sont particulièrement instructives et tout à fait prenantes. Il examine les rapports qu'il y a eu entre la condition des femmes et la culture en général. Il poursuit cette étude dans le détail. Elle est, je le répète, extrêmement bien faite ; et la vanité féminine y trouve son compte.

Il y a là quelques pages qu'on devrait lire dans toutes les écoles de jeunes filles. C'est la femme qui a créé l'agriculture et la blonde Cérès est un mythe gracieux qui exprime une vérité profonde ; c'est grâce à la femme que, à côté de la case, poussent les légumes et les plantes salutaires sans lesquelles la vie, même la plus sauvage eût été impossible. C'est la femme qui crée le premier atelier. C'est la femme qui a créé le commerce en créant les marchés où elle va échanger les denrées — et les propos aussi !

Quant à la culture esthétique, elle aussi va du même pas que l'émancipation de la femme. Et sur ce point je recommande plus chaleureusement encore la lecture du livre de M. Richard. Elle reposera de celle des manuels de littérature.

Tous ces faits, et la constatation générale qui s'en dégage, ne peuvent plus nous laisser aucun doute. Il est évident que l'assujettissement de la femme marque toujours un triomphe de la force, avec toutes les conséquences qui suivent inévitablement les triomphes de la force, et la femme n'est pas alors plus esclave et plus malheureuse que n'est la troupe innombrable des hommes faibles et des vaincus. M. Richard a même pu dégager cette loi très importante :

«L'assujettissement et le droit de la femme se règlent partout et toujours sur ceux de l'individualité masculine la moins favorisée ».

En revanche l'indépendance, sociale de la femme est toujours le signe d'un progrès du droit ; la lutte pour la conquête du droit en devient moins âpre et moins brutale ; le génie humain, plus fécond ; la vie humaine, plus douce ; l'art humain, plus beau.

Donc «l'assimilation des sexes est la loi de la civilisation, particulièrement des civilisations fondées sur l'idée de droit». Elle est la condition d'existence nécessaire des Démocraties.

Ainsi conclut avec une force convaincante le livre de M. Richard. Cependant, je ne dissimulerai pas et l'auteur n'a pas dissimulé lui-même une difficulté.

Je laisse parler M. Richard:

« De deux civilisations, la plus assurée de l'avenir n'est pas nécessairement la plus rationnelle ; c'est celle qui s'appuie sur la plus forte réserve humaine, celle qui peut mettre à sa disposition à la fois la population la plus dense et la plus grande somme d'énergie latente. La victoire d'un type de civilisation sur un autre est donc en grande partie une question de natalité. Avons-nous assez tenu compte de cette vérité en reconnaissant l'émancipation des femmes comme un événement normal ? La civilisation démocratique est celle qui pour

être d'accord avec elle-même doit le plus favoriser l'assimilation des sexes au triple point de vue du droit, de l'activité et de la culture. La civilisation patriarcale, au contraire, différencie les sexes, aggrave par l'éducation l'opposition des caractères sexuels secondaires, interdit aux femmes les qualités en vue de leur rendre plus facile et plus indispensable la dépendance envers l'autre sexe. N'en va-t-il pas résulter que la civilisation démocratique détournera la femme de sa vocation maternelle, tandis que la civilisation patriarcale l'y astreindra et que les familles nombreuses seront aussi rares chez les peuples de civilisation démocratique que nombreuses chez les peuples de civilisation patriarcale ? La faible natalité de la France et des Etats-Unis comparée à celle de l'Allemagne et plus encore à celle de la Russie et de l'Extrême-Orient ne vient-elle pas confirmer l'induction ? Dès lors, l'histoire future des types de civilisation n'est-elle pas déjà écrite sur les tables des statisticiens ? Le patriarcat ne prendra-t-il pas tôt ou tard sa revanche sur l'individualisme niveleur qui aura temporairement détourné la femme de sa vraie fonction ».

L'objection est forte. Sans doute on peut répondre que l'assujettissement extrême de la femme et le fléchissement du droit ne sont pas moins nuisibles à la natalité : la civilisation patriarcale poussée à l'excès a les mêmes conséquences pour l'avenir des peuples que la civilisation individualiste. Mais cette réponse est décourageante, puisqu'elle assimile le progrès de l'intellectualité à celui de la brutalité. Heureusement qu'il y a autre chose encore à répondre.

Nous sommes pris dans un conflit de faits sociaux contradictoires. De tels conflits ne sont pas étonnants. Ils se produisent dans toutes les sciences.

Ils se résolvent dans toutes les sciences suivant la même méthode. Ils se résolvent par quelque principe emprunté à une science d'ordre supérieur. Les contradictions qui arrêtent le physicien trouvent leur accord dans les lois de la mécanique et dans les principes des mathématiques. De même donc c'est par la morale que les antinomies de la sociologie se dénoueront. Au fond, la sociologie n'est que la science des formes et des conditions de la vie. Ce qui est vivant ce sont les consciences individuelles. A elles seules il appartient d'assurer le progrès régulier du droit. Que M. Richard nous donne lui-même l'ultime conclusion :

« La démocratie ne peut, pour vivre, se passer d'une morale sexuelle et domestique qui corrige les effets de l'individualisme extrême et qui obtienne de la volonté libre et réfléchie de la femme le même dévouement à sa mission maternelle auquel le régime patriarcal l'a jadis contrainte ».

Sur ce point comme sur tous les autres le premier mot est à la science sociale, mais le dernier mot est à l'éducation de la dignité morale individuelle.»

Le quotidien socialiste *Le Populaire*, du 14 septembre 1933, présente et publie des extraits du livre de Fortunat Strowski sur **Nationalisme ou Patriotisme**, un sujet chaud, et qui va le rester longtemps. Le journal *Commune*, de tendance communiste apportera sa réaction. En fait le débat sur la Nation a supplanté le débat sur la République, deux sujets liés il est vrai, mais n'entraînant pas les mêmes conclusions.

NATIONALISME OU PATRIOTISME"

par Fortunat STROWSKI

Quand a paru ***l'Homme moderne***, de M. Fortunat Strowski (c'est, je crois, l'an passé), l'attention des lecteurs du ***Populaire*** a été attirée sur ce petit livre plein de remarques suggestives concernant quelques-uns des problèmes de ce temps, et qui, de la première à la dernière ligne, manifestait la plus ferme et la plus constante résolution de ne reculer devant aucune suite - quelle qu'elle puisse être - de la vérité, une fois conquise. Aussi arrivait-il à M. Fortunat Strowski - et, naturellement, on le relevait ici avec satisfaction - de se rencontrer avec quelques-unes des idées du socialisme. Le problème qu'il aborde aujourd'hui dans son ***Nationalisme ou Patriotisme*** n'est pas moins pressant. Et il n'est pas abordé avec moins de probité intellectuelle et de courage, ainsi qu'on en pourra juger par les quelques pages qui suivent et qui sont tirées du dernier chapitre intitulé ; « L'avenir des Nationalismes. » J.-B. S.

Sans l'école, le nationalisme ne serait qu'une légende poétique. L'école lui donne un support historique, une forme précise, un caractère impératif. L'école primaire d'abord, lorsque l'instituteur est devenu l'interprète du nationalisme, ce qui n'est, certes, pas le cas chez nous, et même pour les Etats-Unis d'Amérique. Avec les premières notions du savoir, et en apprenant à lire et à écrire, le petit enfant, sans résistance, entend dire que son foyer est supérieur à tous les autres, qu'il est détesté par tous les autres, qu'il représente la vérité, la justice, la perfection, et qu'il doit s'opposer à tous les autres comme le foyer élu de Dieu. Comment résister à une pareille propagande qui s'appuie sur tout l'ensemble de l'enseignement : lecture, écriture, histoire, science même. Seul, l'enseignement secondaire pourrait dégager l'enfant de ces vues trop étroites et dangereuses, en l'initiant à l'humanisme ; c'est d'ailleurs pour cette raison peut-être qu'en France où l'enseignement secondaire est le grand formateur des esprits, le nationalisme est moins acéré et moins dangereux qu'ailleurs. Mais dans les autres pays, cet enseignement secondaire est presque toujours sacrifié. L'empreinte que garde l'adolescent est celle de l'école primaire ; et quand il devient jeune homme, quand il passe à l'Université, il va y retrouver exactement la même direction que chez l'instituteur.

Car, c'est un fait que l'enseignement supérieur est presque partout le complice des chimères et des idéologies nationalistes. Il déforme l'histoire, et il donne à ces déformations la solidité de la méthode et l'autorité de la science. Au nom de son infaillibilité, il impose des erreurs tendancieuses. Les Universités allemandes sont responsables pour une large part de cet orgueil aveugle qui avait habitué les jeunes Allemands jusqu'en 1914 à mépriser la France et à considérer la guerre avec notre pays comme une glorieuse et facile marche militaire.

Souvent la presse ajoute sa force de persuasion à celle de l'école ou de l'Université. Même involontairement, elle est au service du sentiment nationaliste. Les immenses journaux américains ont, chaque jour, une place pour les événements scientifiques ; ils annoncent, chaque matin et chaque soir,

quelque découverte imprévue qui va bouleverser la vie. Or, cette découverte est toujours l'œuvre d'un Américain. Dans les statistiques et les résumés de fin d'année, il n'est jamais question que de l'Amérique pour tout ce qui s'est créé de beau, d'utile, de grand. A plus forte raison lorsque la presse est foncièrement et consciemment nationaliste, elle agit, soit en signalant à la défiance de l'opinion publique ce qui se passe hors des frontières ou ce que préparent les autres peuples, soit en prêchant sans cesse la colère et l'orgueil. Car, il n'est rien qu'on accepte plus facilement et avec plus de curiosité que les excitations de ce genre. Il faut pourtant reconnaître que le nationalisme est, en réalité, pour les Etats, une grande force de défense et d'attaque. Mais où est sa règle, et quel nouveau droit des gens saura s'imposer à lui ?

Au temps des rois et des seigneurs, la volonté du prince était évidemment souveraine, et elle pouvait, avec caprice, selon les passions et les intérêts du moment, jouer de la paix et de la guerre. Cependant, un certain droit des gens existait dans les relations entre les peuples. Car les rois étaient après tout des hommes, et ils étaient retenus par les devoirs de conscience qui s'imposent à tous les hommes. Ils étaient coupables s'ils convoitaient le bien d'autrui. Ils étaient félons, s'ils manquaient à leur parole. Les contrats existaient pour eux au-dessus d'eux et les liaient.

Aussi les guerres avaient-elles toujours quelque prétexte juridique C'était un article de traité qu'on interprétait autrement ou une clause de contrat qui n'avait pas été respectée. C'était une dot qui n'avait pas été entièrement payée. Sans ces raisons et ces prétextes, il était rare qu'un prince chrétien osât déclarer la guerre. Il arrivait même qu'un diplomate machiavélique insérât dans un traité ou un contrat, quelque petite condition impossible à remplir et qui, d'abord, paraissait insignifiante. C'était une astuce pour avoir un moyen de déclencher la guerre quand on en aurait envie, en invoquant la non-exécution de la promesse. On dira sans doute que c'est une parodie du droit. Mais c'est tout de même un hommage rendu à ces lois qui gouvernent, malgré tout, le genre humain. Avec le nationalisme, ce droit, tel quel, a disparu. Le seul devoir d'un peuple c'est d'être fidèle à sa mission et d'assurer sa prospérité. Il n'a d'engagement avec aucun autre peuple, sauf les conventions provisoires. La moralité du nationalisme est tout au plus une moralité relative à soi et instinctive. Il faudra une longue éducation pour que les consciences collectives s'habituent à considérer qu'il y a quelque chose de supérieur à leur idéologie. Il sera nécessaire qu'elles réfléchissent sur elles-mêmes et qu'elles regardent de sang-froid le principe qui les anime. C'est une chose bien curieuse, pour celui qui étudie les nationalismes, que de constater qu'aucun pays n'a défini le sien ; aucun peuple n'ose regarder en face ce qu'il pense de lui-même ; aucun peuple ne se demande sur quel fondement, repose son exclusivisme national. C'est le voisin qui renseigne sur son voisin. Cette étrange attitude semble bien prouver que la plupart des nationalismes feraient honte à ceux qui les professent, si les drapeaux, les musiques militaires et les images grandioses de leurs poètes ou de leurs orateurs ne leur servaient de fard, d'accompagnement et de décor. Le radical anglais Bertrand Russel prétend que la source du nationalisme c'est la « haine ». Il semblera sans doute aux lecteurs de ce livre que M. Russel se trompe et qu'il aurait dû dire

l'«orgueil». L'orgueil, maître du monde, est le premier des sept péchés capitaux, c'est la force et le poison inclus dans le nationalisme. Dès qu'on a fait cette constatation, on a découvert le remède aux maux du nationalisme ; c'est l'éducation individuelle : elle rappellera à chaque être humain qu'il est une pauvre créature limitée, vouée à la souffrance et qu'il ne peut avoir de véritables joies que dans la sympathie des créatures de son espèce. Pour être heureux, il faut vivre en paix avec soi. Or, la première condition pour vivre en paix avec soi, c'est de vivre en paix avec les autres hommes, c'est d'accepter l'ordre de la nature et de mettre sa grandeur à rester humble et pieux. Oublier la condition humaine au point de croire qu'avec quelques millions d'êtres semblables à soi, enfermés dans un canton de la terre, on a trouvé la justice, la vérité et le droit d'asservir le reste du monde, c'est être atteint d'une folie dangereuse.

(extrait de Nationalisme ou Patriotisme p. 187-195)

Commune, 1933

Fortunat Strowski — Nationalisme et patriotisme. Grasset.

M. Strowski se donne pour tâche d'étudier le nationalisme. Ou plutôt les nationalismes. Car : « *ce n'est pas du nationalisme en soi que je veux fixer ici quelques traits et quelques principes* », dit-il. "*Chaque peuple, en effet, a le sien* » (p. 31). Ayant écarté ainsi tout soupçon de métaphysique, M. Strowski peut, dès lors, se lancer joyeusement dans les régions "*des puissances mystérieuses, analogues aux radiations*" (p. 24), qui non seulement «*réagissent sur le milieu économique*», mais qui, de toute évidence, tombent du ciel en créant «*brusquement des impulsions, d'abord individuelles, ensuite collectives*». C'est le domaine du nationalisme, où «*l'imagination prime l'estomac*» (p. 27). Il arrive à dresser toute une liste des nationalismes, bons et mauvais (lire: alliés et hostiles à la France) : «*Les uns sont nobles, et les autres brutaux ; il y en a qui ont pour base l'orgueil, et il y en a qui ont pour base le sacrifice.*» (p. 32). La France, elle, se trouve «*sur un autre plan de la société humaine* » (p. 22) ; pour assurer son unité nationale, elle n'a pas besoin de recourir à une idéologie artificielle, si noble soit-elle ; c'est la nature qui s'en charge. La France n'est donc pas nationaliste, elle est patriote.

M. Strowski invoque le témoignage de la nature, des chansons de geste, des personnages historiques illustres. Mais, au cours de l'exposé, ce langage de philosophe se transforme en celui des conférences internationales, et nous apprenons que cette France qui, paraît-il, "*n'a jamais admis le pur droit de conquête* » (p.99), qui a «*toujours réagi en faveur de l'opprimé*» (p. 99) et toujours considéré «*comme un bien mal acquis tout ce qu'elle pourrait ajouter au territoire national hors des limites naturelles* » (p. 21) n'a eu, durant sa longue histoire, d'autre souci que la «paix», «l'équilibre», la sécurité».

«*Il (le Français) a laissé sans protestation et sans regret les conquêtes de Napoléon. Il a évacué Mayence sans arrière-pensée*» (p. 22). Ainsi, les Français ne font des conquêtes qu'à contrecœur et par accident. Cela se manifeste surtout quand on les leur reprend. Quant aux colonies, M. Strowski en parle, bien entendu. mais pas à l'endroit où il s'agit de conquêtes. Il nous met seulement en garde contre l'erreur grossière de confondre «*l'ambition de*

la Monarchie universelle » et « *le fait que l'on appartient à un grand empire* » (p. 39-40). La France par exemple, « malgré son étroit patriotisme réussit mieux dans la colonisation proprement dite » que la Grande-Bretagne « avec son large impérialisme » (p. 45).

L'on ne saurait dire si le mot « réussit » est plus répugnant ou plus grotesque au moment où le sang coule au Maroc, où les têtes tombent en Indochine. Mais M. Strowski n'est pas le premier à affirmer que l'impérialisme français est un impérialisme de cœur. C'est ce qui le distingue, nous dit-on, de l'impérialisme anglais qui est, cependant, parvenu à créer un empire « grand », « libre » et « heureux de se plier à l'Impérium » (p.45). (M. Strowski veut-il parler des Indes ?). Mais « *le Français, plus facilement humain, plus insoucieusement gai, réussit beaucoup mieux à se dégager de ses préjugés et de son orgueil de civilisé. Il froisse moins. Il a francisé l'Algérie et la Tunisie; il francise le Maroc* » (p.45).

M. Strowski a oublié l'Indochine. Mais l'allusion au Maroc ne manque pas de donner à cette analyse de « l'esprit français » une pointe d'actualité.

La France, autorisée à son nationalisme (patriotisme pur!) par la nature, n'a jamais connu le conflit entre l'imagination et l'estomac, qui, selon M. Strowski, peut entraîner certains autres peuples, moins favorisés, dans les pires aventures :

« *L'Allemagne aurait un grand avantage à vivre fraternellement avec la Pologne. Son estomac en profiterait. Pourquoi la traite-t-elle donc en ennemie? Et pourquoi est-elle acharnée à se lier avec l'Autriche par un Anschluss qui ne lui rapportera que des embarras, des dettes, une misère accrue ? Pourquoi la Chine n'accepte-t-elle pas d'être tirée d'affaire (!) par le Japon qui assurerait à chaque individu chinois une vie plus douce et plus sûre ?* » (p. 28).

M. Strowski, en bon Français, prend à cœur l'équilibre du monde et ne paraît pas entièrement satisfait par le « *primat de l'imagination sur l'estomac* » dans ces cas particuliers. D'ailleurs, si bienveillant qu'il puisse se montrer à l'égard de tel ou tel « noble » nationalisme ami, il est obligé de reconnaître que tout nationalisme aveugle les peuples (excepté, bien entendu, le nationalisme français qui est, lui, du « pur patriotisme » et qui émane directement de la nature). Si M. Strowski, au lieu de se laisser impressionner par « *les puissances mystérieuses* », avait cherché à comprendre par qui et au profit de qui les peuples sont aveuglés, ces puissances lui auraient peut-être paru moins mystérieuses. Seulement, M. Strowski, d'après son propre aveu, « *n'étudie pas les Etats et les peuples* », il étudie « *uniquement leurs idéologies* » (des classes dominantes s'entend !). C'est bien regrettable. L'étude que M. Strowski répudie lui aurait évité quelque ridicule et aurait pu donner quelque apparence de sérieux à son apologie de l'impérialisme en général et de l'impérialisme français en particulier.

Il aurait su, par exemple, ce que savaient, bien avant lui, Voltaire et Montesquieu lorsqu'ils décrivaient l'Angleterre du XVIII^e siècle qui « *faisait servir ses colonies à l'égoïste activité de ses marchands* ». (Et M. Strowski de s'écrier avec lyrisme : « *Comme les peuples peuvent changer !* »).

Il aurait su que, loin de former un bloc « *solide et homogène* » avec la Grande-Bretagne, l'Irlande, première colonie anglaise, a lutté pendant des siècles pour son indépendance, et que la lutte continue encore, plus aigüe que jamais.

Il aurait hésité à évoquer avec autant de sérénité le paradis américain, abandonné, depuis la crise, même par les apologistes accrédités du capitalisme, mais où M. Strowski persiste à voir « *le plus humble travailleur* » s'enorgueillir « *d'être de la même caste que le fils d'un millionnaire* » tandis qu'il reproche à l'Europe « *d'être la terre d'inégalité, celle où doivent nécessairement éclater les luttes de classes* » (p. 67).

Les attaques dirigées contre l'Union soviétique qui portent le titre caractéristique de « *Nationalisme de la Russie soviétique* » dépassent tout ce qu'on peut imaginer d'ignorance et de niaiserie. L'image de Lénine s'appuyant dans « sa » révolution « *sur le vieux nationalisme russe* » qu'il est obligé d'abandonner par la suite sous la pression de ses « *collaborateurs et lieutenants* », non imprégnés de la « *mystique russe* », vaut cette autre calomnie qui avait tenté de représenter Lénine comme un agent de l'impérialisme allemand. Seulement, M. Strowski a le don heureux de tourner en ridicule tous les « arguments » classiques contre l'Union soviétique, et de nombreux « théoriciens », qui refusent de voir la différence entre l'édification socialiste et l'industrialisation capitaliste se sentiront gênés par la désinvolture de M. Strowski traitant de « *banal lieu commun* » « *la ressemblance frappante des deux civilisations* » (la civilisation des Etats-Unis et celle de l'U.R.S.S.). Quant à « *la résurrection de la sainte Russie* » et à la revanche que la mystique russe aurait prise après la mort de Lénine, en imposant le nationalisme de Moscou aux républiques soviétiques « *différentes les unes des autres à l'origine* », les adversaires plus subtils de « *toutes les dictatures* » ne seront pas démesurément flattés par cet écho grossier de leurs propos mieux camouflés. Ils n'hésitent pas à assimiler le pays de la dictature du prolétariat à l'Allemagne de Hitler et à l'Italie de Mussolini ; mais ils sont mieux informés sur ce qui est devenu « un banal lieu commun » pour le grand public non prévenu, notamment : le libre épanouissement des cultures nationales des anciennes colonies russes, libérées par la révolution. Le livre de M. Strowski est un échantillon grossier de la propagande chauvine faite sous le signe de la paix. « Patriotisme » contre les nationalismes ; la nature contre les imaginations ; la mesure française contre les ambitions démesurées des autres peuples — ne sont que variations sur un thème principal qui se fait de plus en plus entendre : démocratie contre fascisme. Nous, nous disons : impérialisme français dressé contre les autres impérialismes. E. LITAUER

Sur Emilie Litauer : (source Le Maitron)

Née le 9 septembre 1902 (27 août) à Léninegrad (Russie) ; rédactrice et traductrice ; militante communiste à Paris ; militante de l'AEAR ; retournée en URSS en mars 1935, on ne connaît pas la suite.

Elle rejoignit l'AEAR (Association des écrivains et artistes révolutionnaires) à sa création en mars 1932, siégea à son bureau, et adhéra dans la lancée au Parti communiste, recommandée par Paul Vaillant-Couturier dont elle fut la secrétaire et la traductrice.

Firmin (1859-1925) et Félix Bouisset (1875-1960)

J'étais à Moissac le jour où dans le Hall de Paris Henri Ena fit découvrir, images à l'appui, Firmin Bouisset, à un vaste public. Il m'avait auparavant téléphoné car il voulait savoir si j'avais le Cladel dessiné par l'artiste Bouisset et placé à la fin de Kerkadec garde-barrière. Je le lui ai envoyé.

Mais pourquoi la famille Bouisset se trouve-t-elle ici ? Dans la conversation littéraire entre Foissac et La Tailhède ils ne sont pas évoqués. De plus en quoi l'affichiste a-t-il conservé un lien avec Moissac ? C'est ce que nous allons vérifier avec l'idée que le monde de l'art forme un tout et que de pouvoir ajouter les arts plastiques à la littérature ne pouvait que renforcer l'existence de cette « école moissagaise ».

Le maître meunier Cyprien Jules Bouisset, 22 ans, demeurant à St Benoit, et son épouse Marguerite Justine Labarde, 23 ans, sans profession, ont donné naissance à Firmin Bouisset, le 2 septembre 1859 à Moissac et il est mort à Paris le 19 mars 1925 apparaît une carrière d'illustrateur, lithographe et affichiste français.

C'est une sage femme qui en 1875, est venu déclarer la naissance de Félix Bouisset (quatrième et dernier enfant de la famille), la mère étant ménagère et le père toujours meunier. Ils habitent alors la Section St Jacques. Il s'est marié le 3 juin 1920 avec Jeanne Miramont à Montauban car en effet lui a fait sa vie à Montauban, au Musée Ingres puisque comme son frère il a suivi les études de l'école nationale des beaux-arts.

Je vais me limiter au cas de Firmin qui, dès 1880, expose deux toiles au Salon, puis en 1883, il exécute, sur la demande du directeur de la fabrique de faïence de Sarreguemines, des dessins pour décorer un service.

Firmin Bouisset connu surtout pour ses affiches publicitaires qui ont fait le tour du monde ne s'est pas limité au rôle d'affichiste. Il a touché à beaucoup de genres.

Cette fonction et sa vie parisienne aurait pu lui faire oublier Moissac mais nous l'avons vu, au moins par son ami Cladel, il reste un Quercynois. En 1883 nous trouvons les deux hommes dans un petit journal, Le Capitan, où Cladel réédite en partie La Maudite, et où nous trouvons un portrait très peu connu de Cladel par Bouisset. Il illustre *N'a qu'un œil*.

Il peut d'autant moins oublier Moissac que c'est grâce à une bourse octroyée par le maire de Moissac, Camille Delthil que Bouisset monte à Paris à l'âge de vingt ans et entre à l'Ecole nationale des Beaux-Arts, avec Cabanel pour maître. Il est si peu oublieux de sa ville natale, qu'il y fonde le musée de la gravure et

qu'il participe activement à la **Société Ingres**, qui regroupe de manière amicale les Tarn-Garonnais de Paris.

Dans **L'Action régionaliste** de 1913 où Beaurepaire-Froment joue un grand rôle – d'où le terme de Caorsin à place de Quercy – nous lisons :

« LE SALON DU Caorsin – Sous ce titre. **Le Journal des Débats** du 4 décembre a publié les lignes suivantes « Signalons une tentative aussi intéressante du point de vue régionaliste qu'artistique. Jeudi, 4 novembre galerie J. Aloleux et Cie. 68 boulevard Malesherbes, aura lieu l'inauguration par M Bérard, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts du premier Salon des artistes du Quercy (Caorsin) : Bourdelle, Marius Cladel, André Abbal, Louis Oury, Firmin Bouisset, Louis Cabanes, Henri Martin, Domergue-Lagarde, Dulac, Louis Despeyroux, etc. Parmi les noms du comité de patronage, présidé par Mme de Monzie, nous relevons ceux des écrivains caorsinois : Judith Cladel, Victor Debos, Gustave Guiches, de Beaurepaire-Froment, Léon Lafage. »

En fait Firmin Bouisset est comme de Beaurepaire-Froment, engagé dans l'action régionaliste.

Mais c'est un important article de **La Nouvelle Revue** du 15 janvier 1922 rédigé par son ami de jeunesse Fr. Roussel-Despierre et qui s'intitule FIRMIN BOUISSET, LITHOGRAPHE que nous allons pouvoir mieux comprendre les liens culturels entre tous ces artistes et qui tiennent aux rapports avec le peuple :

« Bouisset (qu'on m'accorde ce barbarisme), n'aristocratise pas ses enfants, comme Kate Greenaway. (Poulbot non plus, et c'est le caractère «peuple» de ses mioches qui fait son succès et son mérite autant que le spirituel caprice de ses sommaires dessins). L'enfant, – Bouisset sait cela fort bien, – n'est d'abord et pendant longtemps qu'un petit animal, jaboitant à tort et à travers comme aboient, pour le plaisir, les jeunes chiens, sans nul instinctif souci d'aristocratie. Ce souci, c'est l'éducation -volontiers dirais-je une mauvaise éducation - qui l'inculque en lui, et l'inculque trop tôt. Elle ne peut faire que des pantins musqués. Il faut, en effet, pour être entier que le développement moral, intellectuel, puis social de l'être humain s'accomplisse suivant le rite de l'embryogénie des âmes et des sociétés : petit animal, d'abord, petit sauvage ensuite, civilisé plus tard à contrecœur, puis par consciente agrégation au milieu, – «peuple » longtemps, jusqu'à ce que, par une culture raffinée et personnelle du moi, il puisse atteindre au but idéal de toute conscience humaine, à la seule aristocratie réelle, l'individualité, en d'autres termes la perfection esthétique de l'esprit, des sentiments, de la volonté.

Peuple longtemps... et à partir de là accès à la seule aristocratie réelle, l'individualité !

Et dans l'article on retrouve le peuple par ces mots :

« Comme il a vécu avec l'enfance, Bouisset a vécu avec le peuple. Il a toujours habité les quartiers populaires de la périphérie parisienne, et, pour une fois architecte, s'est bâti au voisinage du beau parc de Montsouris son *home*

discret, clair, tout encombré d'ailleurs d'une production intense et profondément diverse. Il aime le peuple, et pour l'éducation artistique du peuple de sa petite cité natale, Moissac, y a fondé, doté un riche musée de gravure.

Or, enfance et peuple sont simples ; ils ont le goût, le besoin de la clarté. Ainsi Bouisset s'est-il formé un idéal artistique, une technique de clarté. S'il a donné à la lithographie la puissance de l'eau-forte, il a su lui donner aussi, tant dans la reproduction d'œuvres célèbres que dans la composition originale, une impeccable clarté, faite d'ordre, d'intelligence, d'émotion sincère, de simplicité. Et c'est pourquoi sa lithographie, sans pièges, sans trompe-l'œil, nous émeut, nous fait penser. »

D'où le détour par Cladel :

« J'ai parlé des albums de Bouisset, et n'y reviens pas. Mais dans le miroir à facettes d'une production aussi variée, il faut encore et d'abord, interroger ses peintures. Peu coloriste, ses portraits valent par la psychologie ; tel par exemple, par cette expression de l'âme quercynoise, dure au labeur, âpre au succès, fortune, puissance, ou gloire, ou beauté. C'est le grand Cladel qui rêve, c'est Camille Delthil, c'est le sénateur Rolland, avec sa finesse et sa rude volonté. »

Et quels étaient ses rapports avec son frère qui après ses études parisiennes est revenue au pays ? S'il existe une correspondance on devrait pouvoir mesurer encore mieux comment, même à Paris, l'affichiste reste moissagais où l'école de La Mégère vient d'être baptisée de son nom.

Jules Tellier (1863-1889)

Quand Jules Tellier est arrivé à Moissac en 1885, comme professeur de rhétorique au collège, on a la sensation qu'un ouragan s'est abattu sur la ville ! D'où venait-il ? Ou allait-il ? Qui était-il ?

C'était son quatrième poste de professeur après Cherbourg, Constantine et Langres dans la Haute-Marne. Il resta deux ans à Moissac d'où il repartit avec d'immenses amitiés. Je retiens d'abord celle de Bourdelle qui, pour le célébrer, comme il le fera pour tant d'autres amis, a réalisé un buste en son honneur. Maurice Barrès a prononcé un discours au Havre, square Saint-Roch, le 27 octobre 1895, pour l'inauguration de l'œuvre. Dans un portrait de Bourdelle⁴⁷, Emile-François Julia écrira : *"La rencontre, la fréquentation et parfois l'intimité d'écrivains l'ont souvent servi dans ce sens [celui de son art personnel]. Entre autres, Jules Tellier, plein d'une prompte sympathie pour l'artiste, échangeait avec lui des pièces de vers et s'enthousiasmait pour celles qu'écrivait Bourdelle au point de conseiller à celui-ci de tout abandonner pour la poésie. C'est que Bourdelle est avant tout un poète. Artiste complet comme le furent les Léonard de Vinci et les Michel-Ange, il est capable d'exprimer son inspiration et son lyrisme selon les moyens les plus variés. Ses écrits et sa conversation sont une suite de fleurs tantôt sauvages et champêtres, tantôt civilisées et recherchées les sentences d'allure prophétique, les improvisations étourdissantes de verve se mélangent aux fruits de méditations patientes la véhémence spontanée et l'austère réflexion habitent le même cerveau."*

Bourdelle n'était pas à Moissac mais c'est par les amis de Moissac qu'il entrera en contact avec le sculpteur.

Pour comprendre Jules Tellier mort à 26 ans, voici des extraits d'une longue analyse de Maurice Martin du Gard⁴⁸. Il y sera bien sûr question de La Tailhède que nous croiserons au chapitre suivant, lui qui est devenu l'ami intime du jeune poète (il avait 5 ans de moins) :

« Pour nos heures de passion, et de dédain, quel plaisir de méditer sur un mystérieux séducteur comme ce Jules Tellier dont Barrès fut l'ami et organisa la légende ! Assuré par la mort de garder sa figure la plus précieuse, tout embellie de promesses, et le visage, presque, d'un adolescent, j'aime que ce jeune désabusé nous conseille encore la poésie. Il fut le lieu d'une alliance unique dont il était permis d'espérer toutes les victoires : fortifié par les exemples grecs, par son désir des formes lumineuses, par sa conception de la beauté, il ne se mutila point pour cela, en s'interdisant le rêve et s'abandonna sans raideur aux sollicitations du Nord et de la Nuit. Un romantique et un

⁴⁷ La revue politique et littéraire : Portraits d'artistes

⁴⁸ Samedi 25 juillet 1925 : Les Nouvelles Littéraires

classique tout ensemble, tel fut Tellier qui posséda le sens mystérieux des choses.

De son existence rapide et sans accidents, on a pu prendre une idée en lisant la préface que Barrès a mise à : **Du Sang, de la Volupté et la Mort** ; mais plus d'un se demanda : où déchiffrer les secrets dont le biographe s'enchantait, et comment faire mieux connaissance avec une âme de qualité. "Je sens écrivait Barrès, aux premières pages de son livre, qu'avec ce grand poète, est mort une partie de moi-même ; des cellules de mon cerveau désormais, demeureront paresseuses parce qu'elles ne travaillaient que pour le plaisir de s'accorder avec lui !"

Quoi ! fallait-il admettre que notre imagination pareillement excitée devrait se passer du spectacle et s'en tenir à une illustration d'ailleurs émouvante ! Et quelle tendresse intellectuelle s'y exprimait, bien propre à mettre en branle comme en appétit tout amateur de mélancolie, de poésie et de musique. Une ancienne, une extrême sagesse, alliée à une belle folie taciturne nous était révélée. Paisibles ombres, secrets appels, résonance divine, pourquoi nous en priver ! Mais il fallait se rendre à l'évidence : **les Reliques** de Tellier que citait Barrès, elles étaient chose inaccessible.

Qu'ils sont, rares en effet ceux qui les possèdent. Quand l'édition en fut entreprise en 1890, Tellier, à vingt-six ans, venait à peine de mourir, et, l'on décida, de la limiter à mille exemplaires réservés aux seuls souscripteurs. Alors il ne s'en trouva qu'un nombre infime ou du moins qui n'atteignait pas le chiffre fixé par avance. Et Raymond de La Tailhède m'a raconté ce que lui en coûta de brûler plus de trois cents volumes qu'il n'arriva point à « placer » et qui l'encombraient à Moissac où il habitait ; je le crois d'autant plus qu'il avait mis tous les soins à établir lui-même l'édition dans l'atelier de l'imprimeur, à Evreux. Quelques années, plus tard, lorsque l'on apprit à la faveur de Barrès quel homme, avec Jules Tellier, nous avions perdu, on imagine comme ces **Reliques** furent recherchées !

Certes, il est bon qu'un poète demeure, un temps, et de toutes les manières, hors de la portée même de l'esprit, c'est une des formes du respect qu'il lui est dû, et Barrès lui-même, dans sa préface à **Du Sang**, ne souhaite-t-il point qu'il en soit toujours ainsi ? Il était pourtant responsable de l'impatience dans laquelle on se trouvait de connaître davantage le compagnon de sa jeunesse. Et comment et de quoi donc étaient composés, les **Reliques** ? Paul Guigou, qui fut, avec Barrès, La Tailhède et Le Goffe, un de ses familiers, avait présenté les poèmes et les proses principales de Tellier au cours d'une étude, assez longue, pleine d'aperçus critiques de l'intérêt le plus haut et de souvenirs personnels où se dessinait la silhouette du poète. Aujourd'hui seulement nous sommes tout près d'être en possession des œuvres complètes de Jules Tellier. C'est Raymond de La Tailhède, l'héritier des manuscrits, qui s'est chargé de leur publication avec une ferveur touchante. »

Facile de constater l'importance que Tellier a eu pour La Tailhède. Par la suite l'auteur de l'article présente les diverses œuvres de Tellier mais voici seulement la conclusion où nous retrouvons La Tailhède, l'employé du Ministère de l'intérieur comme Musset ou comme Daudet :

« Tellier devait-il, lui non plus, ne jamais sourire ? Cependant, il semble qu'une détente avait fini par se faire en lui à son arrivée à Paris. Après avoir abandonné Le Havre, où il était né et quelques collègues où, licencié, on avait tenu à ce qu'il enseignât. Il n'avait pas voulu, en dépit de Lemaître, qui fut son professeur, préparer l'Ecole normale. Mais, ayant quitté, avec Cherbourg, Constantine, Moissac, où il connut La Tailhède, un peu de ses tourments, il s'était essayé à une existence moins emmurée : il faisait partie de quelques rédactions et, "dans le journal, a écrit Anatole France, il était, bien à l'aise et tout à fait aimable, un peu bizarre parfois et têtu, mais sincère, mais bon, point banal, point dédaigneux et corrigeant à propos la tristesse par l'ironie ». Ce sont la plupart de ses articles que l'on trouvera dans le second tome. Tandis que Barrès débutait au **Voltaire** en 86, Tellier écrivait au **Parti National**. D'un journal à l'autre ils discutaient. Peu de politique, la littérature avant toute chose. Cependant Tellier n'admit pas le boulangisme de son ami, et il reprocha à Barrès de prétendre que la jeunesse intellectuelle était aux ordres du fameux général toute prête à l'applaudir.

Il ne perd pas non plus l'occasion de rappeler que Louis XIV servait, à Chapelain une pension trois fois supérieure à celle de Corneille, mais le culte de Victor Hugo l'occupe bien davantage. Il fonce sur l'école décadente avec quelque plaisir et l'on jugera qu'il ne s'est guère trompé dans ses jugements. Son article sur Stendhal, pour injuste qu'il soit, est bien amusant et l'on lira avec intérêt ses chroniques sur Barrès et sur Verlaine. De Jules Lemaître il trace un portrait déférent ; et dérochant à celui qui fut son professeur au Havre, on s'en souvient, un petit carnet, il nous en dévoue maints secrets. « J'aurais voulu que La Bruyère écrivit, un roman » y lira-t-on non sans stupeur. C'est une opinion. Et ces lignes de Montaigne que Tellier place en épigraphe à l'œuvre de Lemaître et qui figuraient sur le carnet : « l'affirmation et l'opiniâtreté sont signes exprès de bêtise » Voilà tout de même qui surprendra si l'on songe que Lemaître se laissa dans la suite entraîner par Maurras. Ensuite Tellier s'en prend soudain à Musset, car il lui en veut d'avoir raillé les romantiques. Les moindres articles de Tellier sont d'une extrême vivacité de ton, brillants, parfois d'une drôlerie charmante, toujours d'une admirable noblesse.

Mais je citais tout à l'heure Musset. Vous avez peut-être oublié, qu'il fut un « assis » autrement dit -un bibliothécaire au Ministère de L'Intérieur, avant la Révolution de 48, naturellement. Dans sa préface à **Du Sang**, rappelant un magnifique éloge que Moréas adressait à l'éditeur des **Reliques**, -Raymond de La Tailhède-, Barrès s'interroge :

« Qu'est devenu le magnifique adolescent ainsi joué ? ». Eh ! bien cet adolescent, je l'ai relancé récemment à l'Intérieur où il travaille, à l'ombre de Musset, Il a bien tort, direz-vous, de ne point s'enfermer, comme le faisait Huysmans qui prit sa retraite comme chef de bureau de la Sûreté générale. C'est de "l'étage de Huysmans" que Raymond de La Tailhède surveille les inspecteurs de l'assistance publique répandus dans les départements. Il n'y compose point de vers comme on est toujours tenté de le croire d'un fonctionnaire. Il en a peu écrit en vérité. Justement le recueil de ses **Poésies**

*va paraître bientôt. C'est sur les épreuves de ce petit livre que ces jours derniers j'ai relu les trois poèmes qui forment **Le Tombeau de Jules Tellier**. Sont-ils les plus beaux qu'il ait écrits ? Pour moi ils disent non seulement ce qu'ils veulent dire mais laissent entendre beaucoup plus. Ils honorent celui qui les traça d'une main fiévreuse et savante. Tellier s'y prolonge, et m'apparaît tel que l'imaginèrent les plus tendres des compagnons de sa jeunesse, déjà préparé pour la mort. »*

En fait, et c'est ma conviction profonde, Tellier a surtout amené à Moissac, une réalité qui faisait des ravages alors en France : l'orientalisme ! Il avait été professeur à Constantine et par au moins un écrit, une nouvelle, comment ne pas, encore aujourd'hui, plonger dans les rêves les plus fous. D'ailleurs j'ai appris à connaître Jules Tellier par mon ami Maurice Mauviel grand passionné de l'Algérie.

LES DEUX PARADIS D'Abd-Er-Rhaman tel est le titre de la nouvelle dont je donne les premières lignes pour l'ambiance et pour laisser deviner pourquoi deux paradis :

I

Rien n'est plus triste que certains jours d'hiver dans la montagne algérienne. A Constantine, il est des moments où l'on pourrait se croire dans les pays du Nord. Les rues sont noires et l'atmosphère pâle ; on a autour de soi le brouillard et sous ses pieds la boue ; on patauge et on grelotte. Mille choses pourtant vous rappellent que vous êtes en Afrique : des burnous blancs circulent, accompagnés parfois d'un parapluie vert ; des indigènes, plus soucieux de leur chaussure que de leur personne, marchent pieds nus, avec leurs sandales à la main ; des Kabyles, juchés sur leurs mulets, vous crient "Bâlek !" d'une voix ennuyée ; ça et là, un troupeau de chèvres, guidé par un vieillard biblique, défile avec lenteur devant les cafés où les Roumis s'absinthent, protégés par les portes bien closes ; et là-haut, sur le minaret dont la partie supérieure se perd dans la brume blanche, un muezzin qu'on ne voit pas, hurle mélancoliquement aux quatre coins de l'horizon.

II

C'était le soir d'un de ces jours-là. On était en décembre ; la nuit était tombée, et le temps était brumeux et froid. Pourtant le vieux tâleb Abd-er Rhaman-Ben Lounis se promenait seul, par les ruelles tortueuses du quartier arabe et il ne semblait pas qu'il se souciât du froid ni de la brume. Il allait lentement, le vieux tâleb, appuyé sur son bâton, son visage disparaissant à demi sous le capuchon du burnous, sa longue barbe grise tombant sur sa poitrine, pareil ainsi aux derviches qu'on voit dans les images. Les ruelles où il passait étaient étroites, raboteuses, mal ou point éclairées, avec des pentes subites et des angles brusques, tantôt couvertes et tantôt non. Ça et là on distinguait de vagues formes blanches, accroupies dans l'enfoncement des portes ou couchées sur le rebord des hânoutts. Le vieux tâleb, marchant toujours, arriva à cette rue, parallèle au ravin, qui traverse le quartier dans toute sa longueur, et il la suivit ; mais après avoir fait quelques pas dans la direction de l'antique porte Bâb-el-

Gebiâ, il s'arrêta devant une maison basse blanchie à la chaux, ressemblante à toutes les autres.

C'est bien là murmura-t-il ; et, tandis que de très vieux souvenirs lui revenaient à l'esprit, il demeura longtemps immobile, les yeux fixés sur cette maison dans ces ténèbres.

III

C'était bien dans cette maison, en effet, que soixante ans plus tôt le vieil Abd-er-Rhaman avait été à l'école pour la première fois, avec une foule d'autres enfants à la tête rasée, gravement vêtus déjà du burnous blanc à capuchon, pareils à de petites caricatures gracieuses et solennelles.

Abd-er-Rhaman était un enfant aux cheveux blonds et aux yeux bleus, un de ces Berbères dont le type témoigne clairement d'anciennes immigrations celtiques dans l'Afrique du Nord. De tous les écoliers qui venaient là il était le plus curieux de savoir. Aussi, plus tard, il étudia sous bien d'autres maîtres, et il apprit bien d'autres choses. Et comme il était riche, parvenu à l'âge d'homme, il ne fut point forcé de pratiquer un métier pour vivre, et pendant de longues années il continua paisiblement ses lectures et ses études.

Mais les Français entrèrent un jour à Constantine, et ces nouveaux venus firent perdre à Abd-er-Rhaman toute la paix de son esprit. Son éducation les lui faisait haïr, et cependant on ne sait quelle sympathie l'attirait vers eux. Il apprit leur langue et lut leurs livres. Jusque-là, il avait cru au Koran d'une foi absolue ; même il avait à peine imaginé qu'on pût n'y point croire. Sans doute, il avait de tout temps connu des juifs ; mais les juifs n'étaient pas pour lui des hommes. Les chrétiens le troublèrent profondément. Leurs opinions s'emparèrent de sa pensée, et n'en sortirent plus. Chaque jour il conçut quelque doute nouveau et à la fin il ne resta presque plus rien en lui de la foi du temps jadis.

Quand Jules Tellier succomba à la fièvre typhoïde, son professeur au Havre qui deviendra un critique de premier plan écrira dans les Annales politiques et littéraires :

« J'ai eu ces jours-ci une grande tristesse. Un des meilleurs et des mieux doués parmi ceux de mes amis qui sont plus jeunes que moi, Jules Tellier, vient de mourir. Très apprécié et très aimé dans le petit monde des poètes, il n'était pas encore très connu du public, bien qu'il écrivît depuis un an, au Parti national, de très élégantes et pénétrantes chroniques sur les choses littéraires. Mais ce ne fut jamais un régulier. Personne n'a plus mal gouverné sa vie, ou plutôt ne l'a moins gouvernée. Et personne, je crois, n'a été naturellement ni plus profondément mélancolique et inquiet. Il était né vaincu d'avance ; et j'ai toujours été persuadé qu'il mourrait jeune. Il y a quatre ou cinq ans, il avait publié, sous la couverture de " l'homme qui bêche », un mince recueil de vers intitulé **les Brumes**. Je retrouve ce volume ignoré. Il est imprimé sur du papier à chandelle et ne paie pas de mine, mais il contient une douzaine de pièces exquises et tristes que je voudrais toutes vous citer. Je vais, du moins, en copier une pour vous :

Où donc est l'hirondelle ? Elle a quitté la rive.

On entrevoit déjà des cigognes les soirs ;

*L'hirondelle s'envole et la cigogne arrive,
Comme des cheveux blancs après les cheveux noirs.*

*C'est un cercle sans fin sous le ciel monotone,
Et bien des cœurs lassés les trouvent ressemblants,
Les oiseaux du printemps, les oiseaux de l'automne,
Les jours des cheveux noirs et ceux des cheveux blancs.*

*La pensée et le désir de la mort reviennent presque à chaque page.
Maintenant que Tellier n'est plus, cette préoccupation me frappe
étrangement. Voici quelques vers de son Prélude :*

Mon âme à soi-même ravie

N'attend plus rien des biens du sort.

— Qui donc es-tu ? — J'aimais la vie.

— Quel est ton nom ? — J'aime la mort...

Je sais, moi, que ce ne sont point là jeux de rimes, que Tellier était aussi sincère qu'on peut l'être en parlant ainsi. Voilà son vœu accompli. Il eut la plus haute intelligence, et la plus aigüe : il était poète et écrivain à un degré éminent ; il était capable de traduire le songe de la vie de façon à embellir la vie des autres hommes, — et il est mort. La Nature est une grande gâcheuse. C'est qu'elle a l'éternité devant elle et qu'elle ne sait pas à quoi elle travaille. JULES LEMAITRE.